

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904



ARCHÉOLOGIE

HISTOIRE

GÉOGRAPHIE

PATRIMOINE

SOMMAIRE

N° 95, 2000, 2

Isabelle DURAND - La résurrection du Temple d'Auguste et de Livie au XIX ^e siècle à Vienne (Isère)	3
Rappels	30
Les prochains rendez-vous	31
Bulletin d'adhésion	32

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée pour "*répandre la connaissance de l'histoire de la ville
et des antiquités viennoises*" (article premier des statuts de
l'association).

Pour 2000 : montant de la cotisation avec abonnement au
bulletin

Cotisation-abonnement annuel normal	150 F.
Retraités et étudiants	130 F.
Cotisation-abonnement de soutien	170 F.
Prix de vente au numéro	40 F.

Avis important : Les abonnements commencent avec le premier
numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans
l'année, au moment du règlement d'un abonnement nouveau, seront
remis ou envoyés au nouvel abonné.

Tout changement d'adresse doit être signalé au secrétaire.

Correspondance et abonnements :

Société des "AMIS DE VIENNE"

Siège social : 3-5, Rue de la Table-Ronde, 38200 VIENNE.

C.C.P. "Amis de Vienne" - LYON 185-71 J

Permanences : Les 1^{er} et 3^e mardis après-midi de chaque mois
(de 15 h. à 18 h.).

En couverture : Denier d'argent de Jules César (3,95 g.). Atelier itinérant de campagne, 48-49
avant J.-C. (inv. MAB Lyon 555).

Éléphant en marche à droite ; il écrase au passage un serpent. Sous la ligne du sol, l'inscription
Caesar. (Cl. Paul Veyssère)

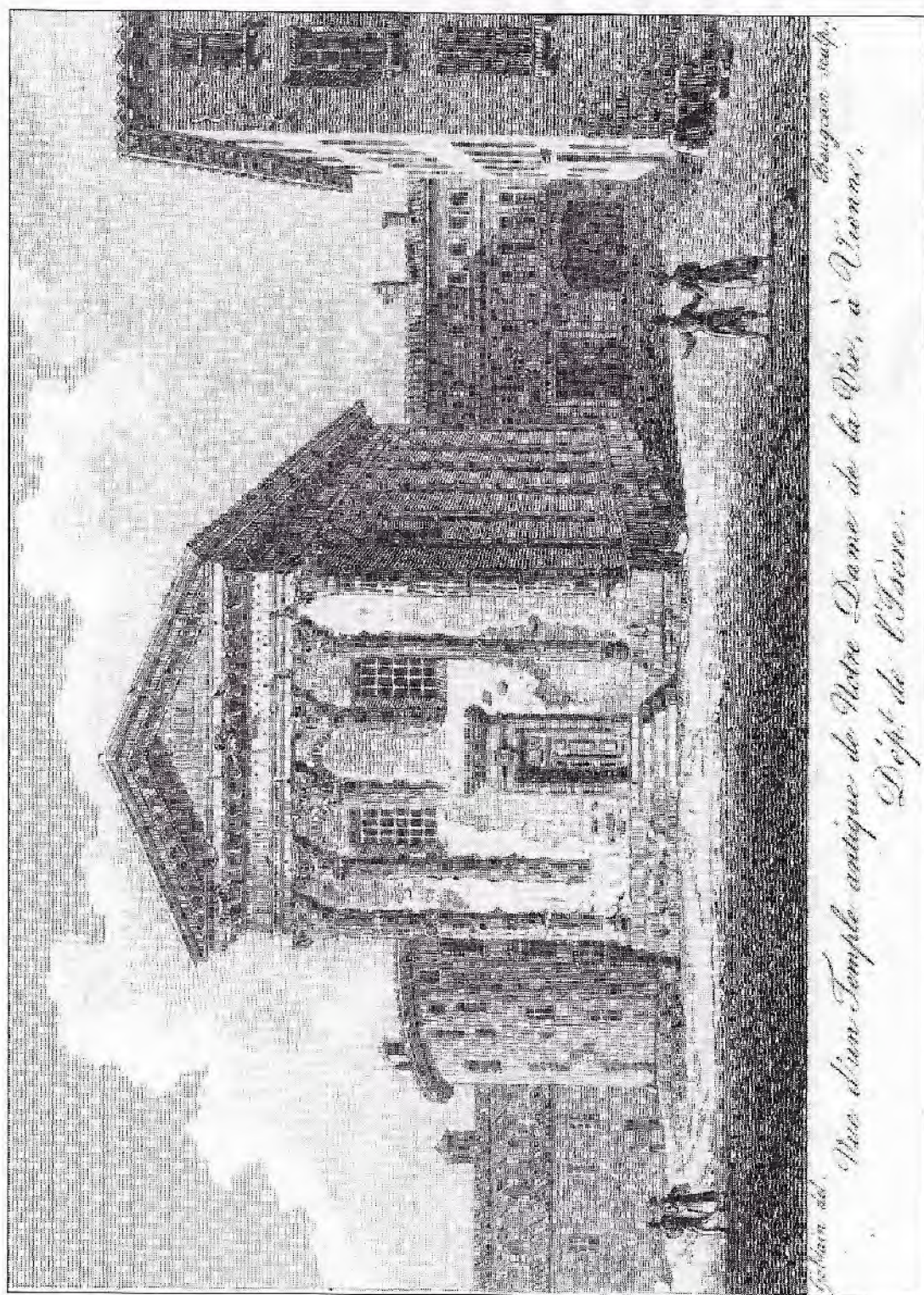
BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

N° 95 - 2000 - Fasc. 2



Isabelle DURAND

La résurrection du Temple d'Auguste et de Livie au XIX^e siècle à Vienne (Isère)

Le passé antique de Vienne et ses vestiges la font appartenir encore au XIX^e siècle à un vaste "Midi de la France" au même titre que les villes d'Arles, de Nîmes et d'Orange¹. Bien que présentant des disparités économiques, culturelles..., l'analyse comparée de ces villes a mis en évidence l'émergence au XIX^e siècle d'une conscience patrimoniale commune exprimée diversement dont l'objectif est la sauvegarde des monuments antiques.

Architecture longtemps incomprise, le temple d'Auguste et de Livie éveille cependant l'intérêt des antiquaires, des savants et des voyageurs aux XVIII^e et XIX^e siècles, intérêt traduit par une riche production écrite et illustrée. L'état de dégradation de l'édifice alarme les autorités qui s'attachent, dès la fin de la première moitié du XIX^e siècle, à la restauration du temple en procédant dans un premier temps à son dégagement et à son isolation puis dans un second temps à sa restitution.

I - Le temple d'Auguste et de Livie entre réalités et fictions

A travers l'étude d'un corpus iconographique et des témoignages des voyageurs, une histoire du monument et de ses vicissitudes au fil des siècles s'esquisse. Les images sont choisies pour leur intérêt, l'angle de vue retenu, leur qualité graphique et artistique mais également pour leur valeur documentaire incontestable. Entre témoignages et vues pittoresques, elles fixent l'état de dégradation et d'occupation de l'édifice et sont relayées par les textes.

1. Les vicissitudes d'un temple antique

Longtemps considéré comme un prétoire par les érudits et les savants, le temple d'Auguste et de Livie n'a pas fait l'objet d'une véritable étude jus-

1 - Cet article s'appuie sur la thèse de doctorat soutenue par l'auteur à l'Université de Provence en décembre 1998 sur les "Politiques patrimoniales et la conservation des monuments antiques (amphithéâtres, théâtres et temples) à Arles, Nîmes, Orange et Vienne au XIX^e siècle".

qu'au XIX^e siècle². En 1837, Thomas-Claude Delorme (1787-1856), conservateur du musée de Vienne de 1827 à 1836, rédige une importante synthèse sur l'histoire du monument dans laquelle il mentionne, qu'à la suite de l'occupation par les Bourguignons vers 475 et du décret d'Honorius au Ve siècle, l'édifice est transformé en église et prend le nom de Notre-Dame-de-la-Vie³. A cette époque, l'architecture antique est modifiée et remaniée afin de mieux convenir à la nouvelle fonction du lieu. Un clocher est, à cet effet, construit à l'Ouest. Les entrecolonnements sont murés, sur la façade principale à l'Est les deux colonnes du centre sont tronquées, une porte à linteaux est percée et est surmontée d'une corniche et d'une niche dans laquelle figure une statue de la Vierge. Au IX^e siècle sous l'épiscopat de Monseigneur Burcat, la *cella* est rasée et l'entrée principale est placée au Nord. Au XIII^e siècle, l'église est remaniée contrairement à la Maison Carrée de Nîmes où l'architecture a été préservée lors de l'installation des Augustins au XVIII^e siècle. Quelques percements de fenêtres en ogive sur les côtés Sud et Est sont effectués. Le rez-de-chaussée sur la face Est conserve la porte centrale à deux battants et le côté Sud ses fenêtres médiévales. La partie supérieure est scandée par des fenêtres en arc brisé. En 1792, le monument est transformé en temple de la Raison et est destiné deux ans plus tard à accueillir le tribunal de commerce de l'arrondissement de Vienne puis il devient un dépôt municipal. En 1822 l'édifice est transformé en musée-bibliothèque; le musée est installé au rez-de-chaussée tandis que la bibliothèque occupe la partie supérieure.

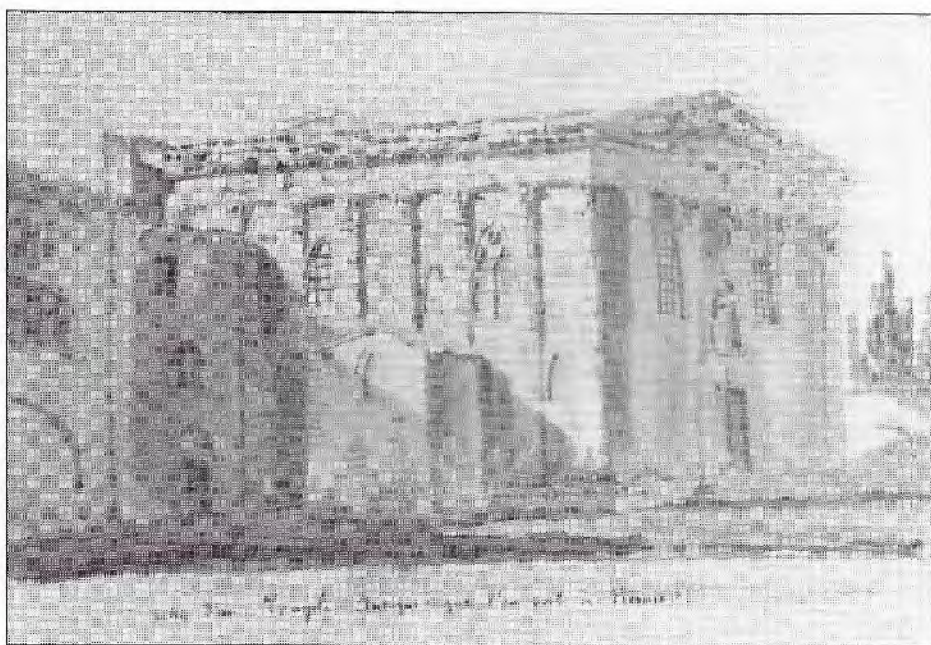
2. L'image du monument

Contrairement à la Maison Carrée de Nîmes dont l'architecture antique appelle le respect et l'admiration depuis le XVI^e siècle, le temple de Vienne suscite essentiellement la curiosité par son caractère hétéroclite. Cet intérêt se manifeste dans les représentations et les textes. Il est ainsi fréquemment reproduit, de la fin du XVIII^e siècle jusqu'à son dégagement intérieur et extérieur à partir de 1843, comme un monument aux entrecolonnements murés, aux percements gothiques et dans un état le plus souvent proche du délabrement.

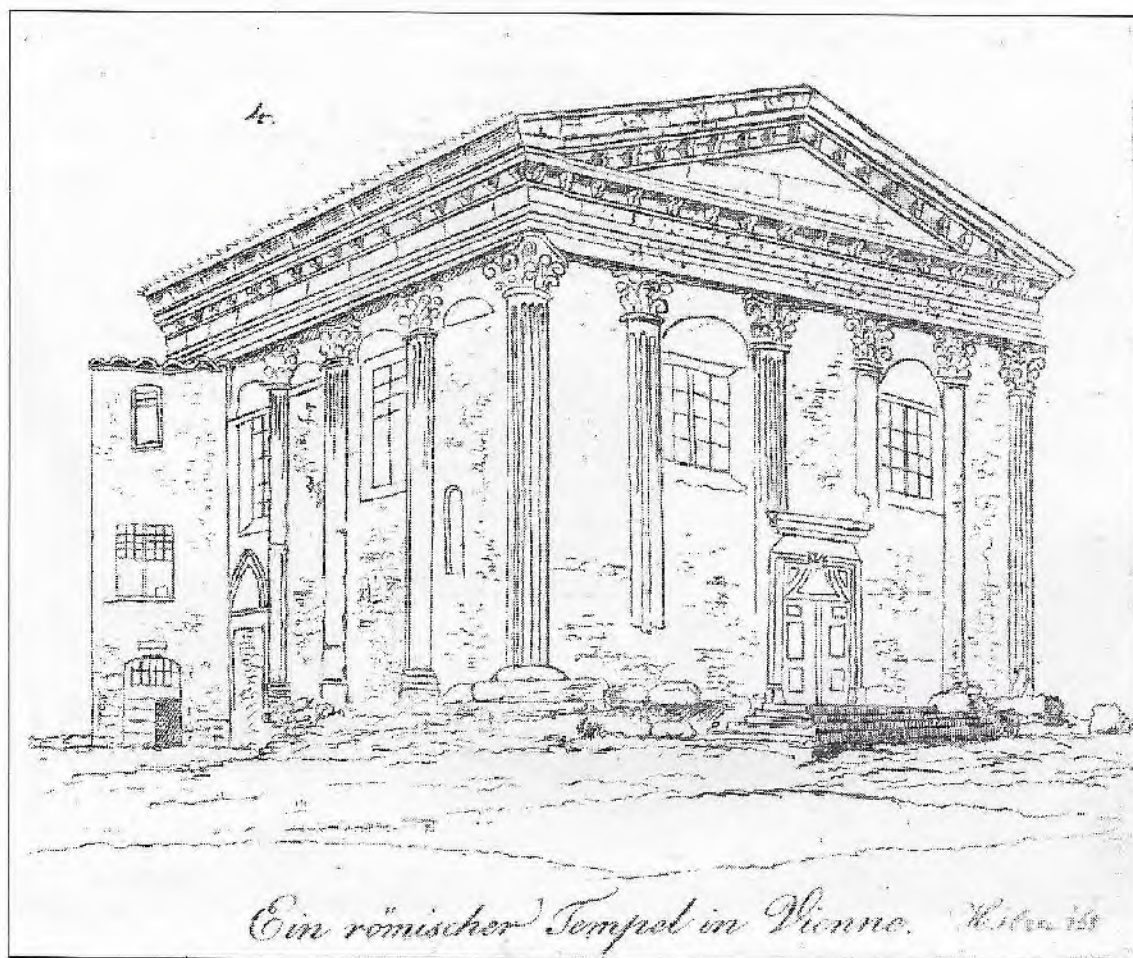
L'angle de vue le plus couramment utilisé est l'angle Sud-Est. Un croquis à la mine de plomb de Charles-Louis Clérissau (1721-1820) portant la mention "*croquis extrait d'un carnet commencé à Montpellier*" et exécuté lors de son voyage dans le Midi de la France en 1793 montre un temple présentant des fenêtres lancéolées, des entrecolonnements murés et une façade principale Est constituée de colonnes tronquées et d'une porte à doubles vantaux surmontée d'une corniche (ill.1). Cette même vue se retrouve dans un dessin à la plume anonyme du début du XIX^e siècle, mais ici l'aspect de ruine est accentué par la présence de blocs épars au devant de la scène (ill.2).

2 - Chorier, N.- *Recherches sur les antiquités de la ville de Vienne*, 1659, p.88 (éd. 1828). L'historien et avocat Nicolas Chorier (1609-1692) était l'un des partisans de cette thèse.

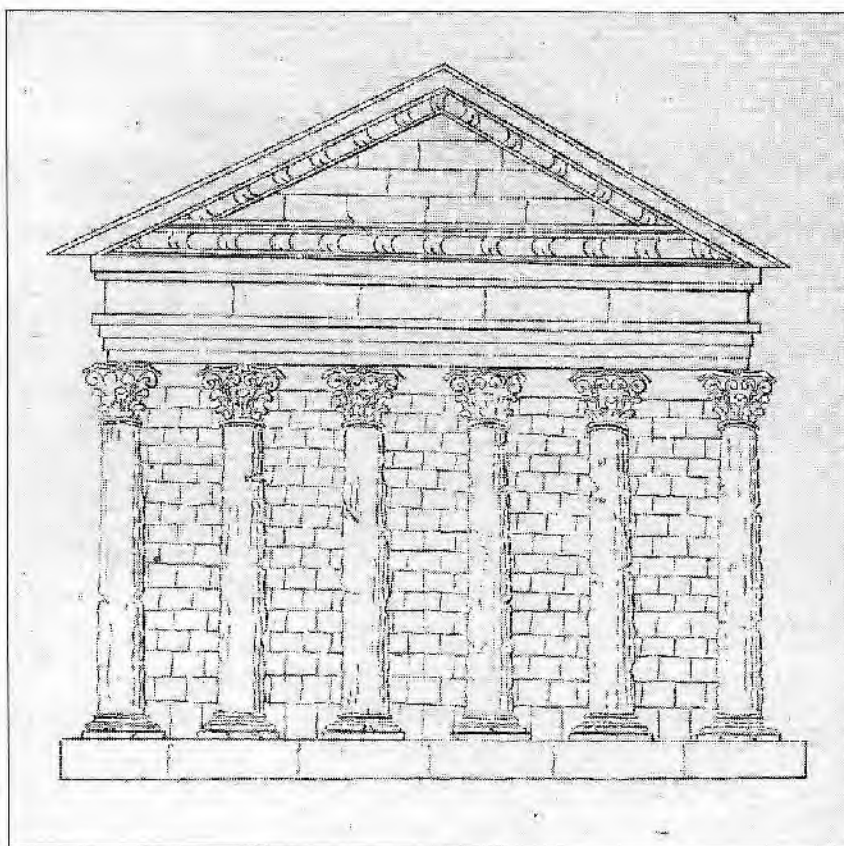
3 - Delorme, T.-C.- "Le temple d'Auguste et de Livie à Vienne", *Revue de Vienne*, 1837, t. I, pp. 55-65 ; 1838, t. II, pp. 44-49 et 87-107. L'étude est reprise et complétée dans sa *Description du musée de Vienne (Isère)* 1841, pp. 1-121.



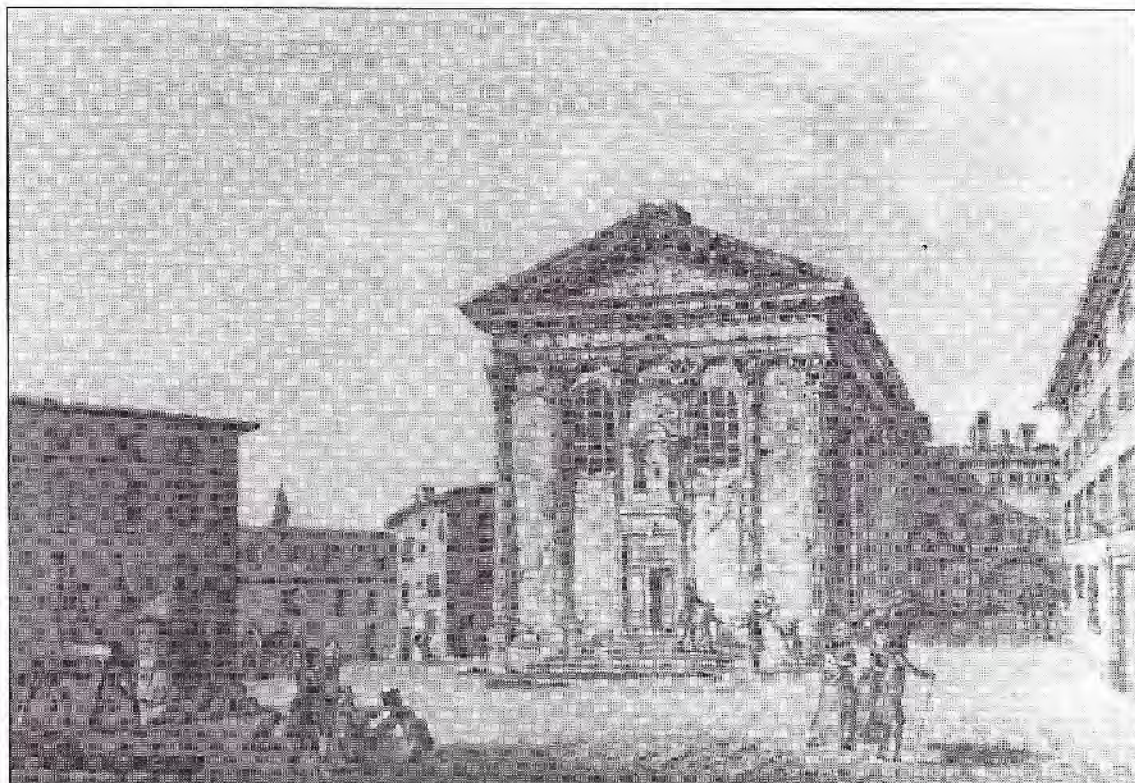
Ill. 1 : "Reste d'un temple antique que l'on voit à Vienne" (bc) ;
v. 1793 ; mine de plomb, velin ; 140x190 mm ; signé "Charles Clérissieu" (verso) ;
"Croquis extrait d'un carnet commencé à Montpellier en 1793" (verso) ; encollé sur papier
Canson marron ; passe-partout ; Vienne, Musée des Beaux-Arts. Cl. R. Lauxeroix.



Ill. 2 : "Ein römischer Tempel in Vienne H" Un temple romain à Vienne (bc) ; sd. ;
plume et encre noire, vergé ; 140x170 mm ; collé en plein sur papier velin épais ;
Vienne, Musée des Beaux-Arts.



Ill. 3 : Temple d'Auguste et de Livie ; Premier Empire ; gravure sur cuivre, velin ; 290x215 mm ; Millin, A.L. - Voyage dans les départements du Midi de la France, pl. XXVII.



Ill. 4 : "Vue extérieure de l'Église Notre-dame-de-la-Vie" (bc) ; eau-forte, cp, velin ; 210x280 mm ; Signé "Meusnier del." (bg) ; "Née sculpt." (bd) ; "Dépt. de l'Isère" (bd) ; Vienne, Musée des Beaux-Arts, inv. n° 14. Cl. R. Lauxerois

C'est précisément cet état de ruine que déplore Aubin-Louis Millin (1759-1818) sous le Premier Empire. Archéologue et numismate, nommé conservateur du Muséum des Antiques en 1794, il contribue à révéler l'existence des antiquités nationales notamment dans les pages du *Magasin encyclopédique*. Homme de terrain mais aussi de cabinet, il quitte Paris en 1804 pour un voyage "d'exploration" dans les provinces françaises muni de l'autorisation du ministre de l'Intérieur Chaptal et de lettres de recommandation auprès des préfets et sous-préfets⁴. Son intention est de s'arrêter "*dans les villes qui peuvent présenter quelque intérêt sous le rapport des arts et des lettres, dans les lieux qui rappellent des événements importants ; d'examiner les monuments antiques et ceux du Moyen-Age, de comparer leur état actuel avec leur état ancien ; d'indiquer les altérations qu'ils ont éprouvées ; et les moyens à prendre pour les conserver*"⁵. La tâche est immense mais l'homme déterminé. Ainsi, précurseur en la matière du futur Service des Monuments Historiques, il dresse un véritable inventaire du patrimoine monumental méridional qu'il accompagne d'un atlas de gravures sur bois. Dans ce recueil, il ne se contente pas d'inventorier et d'observer les dégradations mais il recherche également des solutions de conservation. Visitant Vienne, il regrette amèrement l'état du temple d'Auguste et de Livie dont la structure est englobée dans les constructions modernes attenantes et où "*une main barbare brisa les cannelures ; et l'on engagea tellement les colonnes dans la maçonnerie qu'on peut à peine les apercevoir*"⁶. Cependant, ces mutilations n'apparaissent pas dans la représentation qu'il en donne dans le volume de planches. (ill.3) Il ne s'agit pourtant pas d'une restitution car rien ne correspond à la réalité. La gravure de la façade antérieure (murée ?) ou postérieure du temple (avec une colonnade ?) où seules les colonnes semblent avoir souffert s'explique mal. Dans le commentaire, l'antiquaire s'indigne du sort réservé au monument antique mais l'illustration n'en porte aucune mention. Il semble qu'Aubin-Louis Millin ait "emprunté" cette représentation et l'ait à tort identifié comme le temple d'Auguste et de Livie.

Au XIX^e siècle, la ville de Vienne bénéficie de sa proximité avec Lyon et de sa position en bordure du Rhône. L'intérêt développé pour l'édifice est cependant plus pittoresque qu'archéologique. C'est davantage l'image d'une survivance d'un monument antique que la restitution d'un temple qui ressort de ce corpus iconographique. C'est en effet souvent la réutilisation et les dégradations architecturales qui y sont liées qui attirent l'attention. Une eau-forte de la première moitié du XIX^e siècle montre encore l'église Notre-Dame-de-la-Vie avec un perron, une porte à vantaux massifs et à linteau en saillie avec au-dessus une niche dans laquelle trônait une statue de la Vierge (ill.4) Les fenêtres hautes en arc brisé renvoient aux modifications médiévales. Aucune concession n'est faite à la nostalgie de la splendeur passée de la ville. Les rappels de l'architecture antique sont cantonnés dans les parties supérieures, les chapiteaux corinthiens, les modillons de la corniche et du fronton. Ces mutilations séculaires ont profondément marqué le monument.

4 - Millin, A.-L.- *Voyages dans les départements du Midi de la France*, 1807-1811, t. I, p.5.

5 - Ibid. t.I, p.3.

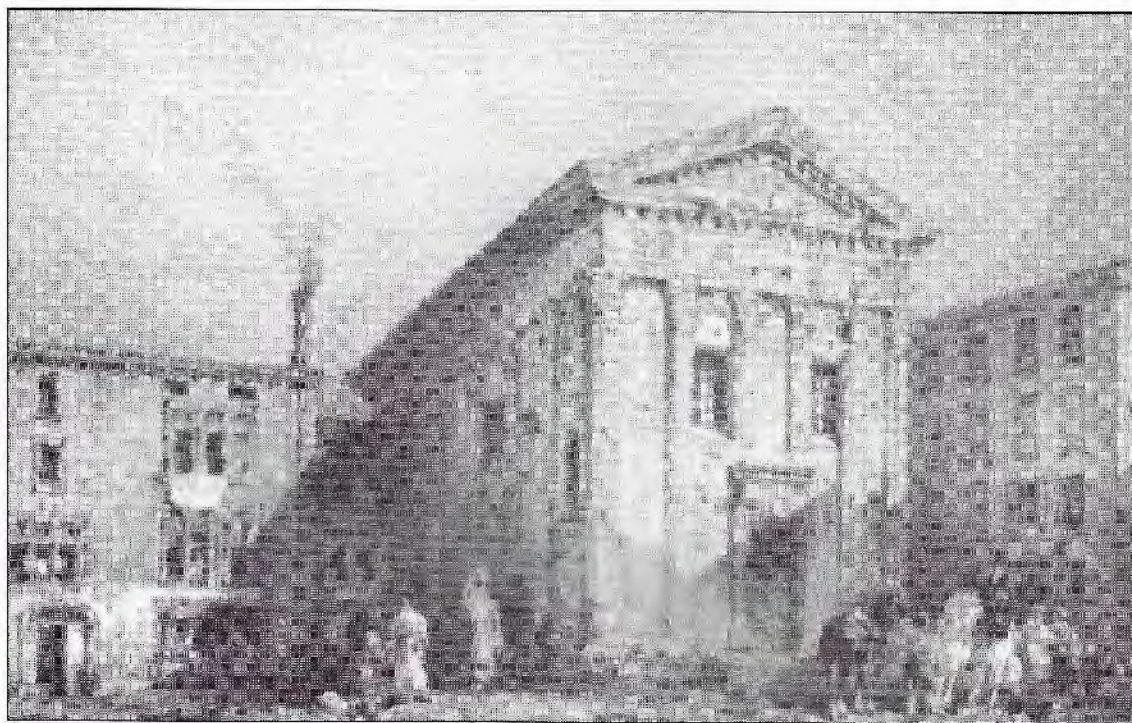
6 - Ibid. t.II, p. 49.

Sur de nombreuses représentations des constructions modernes sont adossées à la face Sud. Une maison s'appuie ainsi contre le temple du côté Sud jusqu'à la hauteur de la troisième colonne en partant de l'angle Sud-Ouest.

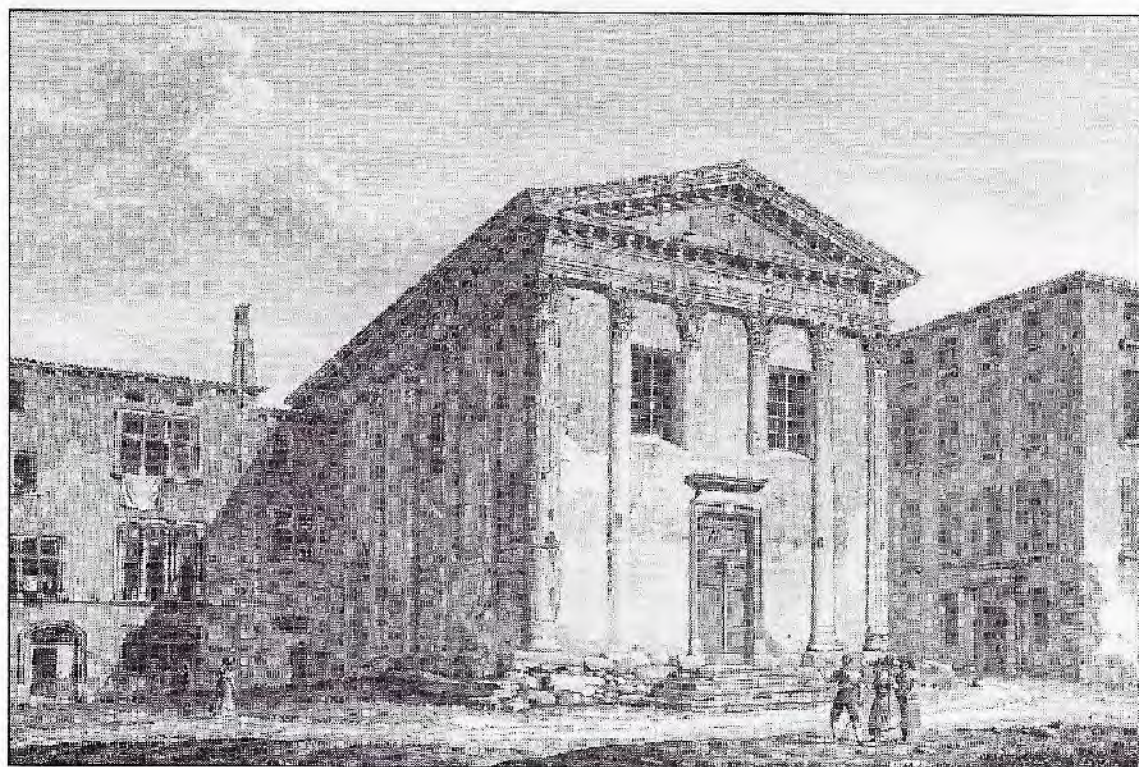
La diffusion des vues du temple d'Auguste et de Livie est large et les reproductions sont nombreuses comme en témoigne la collection conservée au musée des Beaux-Arts de Vienne. Un même carton semble avoir connu un certain succès. La vue généralement reprise est agrémentée de petites scènes et caractérisée par le recours à un angle Sud-Est avec des détails du côté Sud tels que les entrecolonnements murés, les fenêtres gothiques des parties supérieures murées, l'ouverture en fronton aigu correspondant à l'accès à la petite construction autrefois adossée au côté Sud et une vue de la face Est avec le perron axial, la porte à vantaux massifs, le linteau à fort ressaut et dans la partie supérieure deux fenêtres à croisée sous un rang d'arcades aveugles. Figurent également dans ce genre de représentation les particularités des constructions modernes environnantes rendues vivantes et habitées par des détails comme le linge pendu aux fenêtres, l'activité d'une échoppe en rez-de-chaussée et des fenêtres ouvertes çà et là. Un dessin aquarellé signé "L.T" adopte cette iconographie et la peuple de personnages tels qu'un cavalier en costume et une porteuse d'eau en drapé antiquisant placée sur le côté Sud (ill.5). L'activité environnante est intense. L'architecture de la réappropriation (entrecolonnement et percements médiévaux) bien que présente est atténuée par la scène de genre. Toutefois il n'y a pas de rupture, l'édifice conserve sa valeur de repère dans la ville, temple du forum sous la domination romaine, il devient église Notre-Dame-de-la-Vie par la suite et bâtiment public à la fin du XVIII^e siècle. La réutilisation du lieu est généralement soulignée par un détail tel qu'une porte entrebaillée ou un personnage sur les marches du perron.

Ce dessin est à rapprocher de la planche n° 40 de l'ouvrage d'Alexandre de Laborde (1774-1842) paru par envois de 1816 à 1836 sous le titre de *Monuments de la France classés chronologiquement et considérés sous le rapport des faits historiques et de l'étude des arts*⁷ (ill.6). Seuls les personnages diffèrent. La vue de Laborde accentue plus le caractère monumental de l'édifice. Dans la mouvance de la circulaire de 1810, demandant aux préfets des renseignements sur les édifices importants de leur département dont il est l'inspecteur auprès du comte de Montalivet père (1766-1823) alors ministre de l'Intérieur, Alexandre de Laborde procède dans son ouvrage à une véritable classification des monuments de la France. Sa mission s'inscrit dans un projet didactique défini. Il s'agit de faire non seulement connaître ces richesses monumentales au moyen d'un inventaire, mais de les élever au rang de sujets d'études pour l'historien, l'architecte ou l'homme de la rue. "La France" écrit-il, dans la préface de son ouvrage, "moins connue que beaucoup de contrées d'Europe est plus riche qu'aucune d'elles en monuments de tous les âges. Depuis ces énormes pierres signes obscurs des temps inconnus jusqu'aux édifices élégants de François 1^{er}, il n'est peut-être pas une époque historique qui ne soit retracée

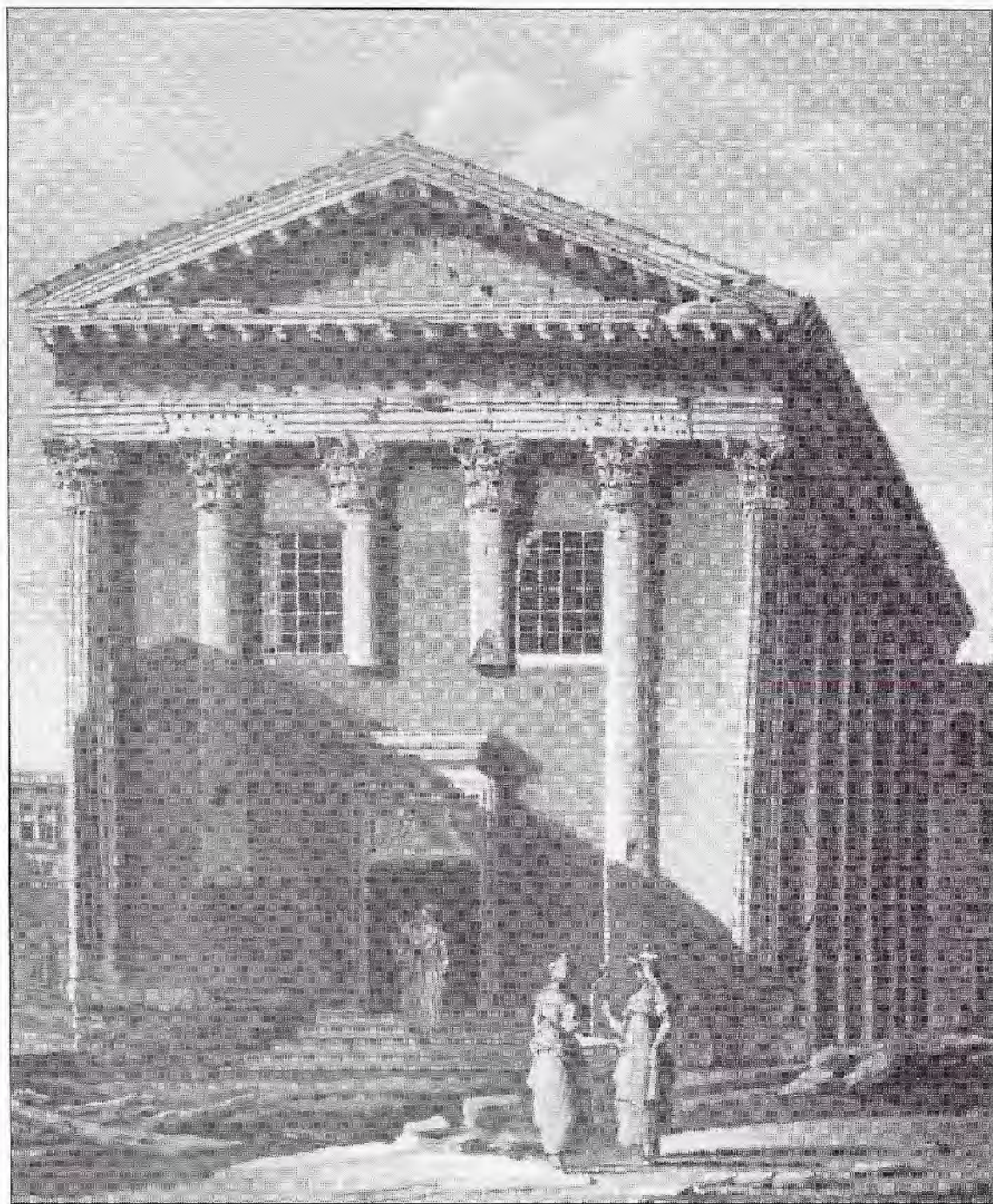
7 - Laborde, A. de. - *Les monuments de la France classés chronologiquement et considérés sous le rapport des faits et de l'étude des arts*. - Paris, 1816-1836, 2 vol.



*Ill. 5 : Vienne. Temple d'Auguste et de Livie ; 1^{re} moitié du XIX^e ;
dessin aquarellé, rehauts de gouache blanche, velin ; 90x140 mm ; signé "L.T." (hd) ;
Vienne, Musée des Beaux-Arts.*



*Ill. 6 : "Vue d'un temple antique appelé Notre-dame-de-la-Vie à Vienne" ; (1816-1836) ;
eau-forte, cp, velin ; 340x440 mm ; signé "Bance del." (bg) ; "Perdoux sculp." (bd) ;
Laborde, A. de - Les monuments de la France classés chronologiquement, pl. 40.*



III. 7 : "Temple antique appelé Notre-dame-de-la-Vie à Vienne" ; (1816-1836) ;
eau-forte, velin ; 510x390 mm ; signé "Bence del." (bg) ; "Réville, Lorieux sculp." (bd) ;
Laborde, A. de - Les monuments de la France classés chronologiquement, pl. 41.

par un monument curieux et d'une belle conservation. Ce sont les traces de ces différents temps, l'héritage de tous ces siècles que nous avons cherchés à rassembler dans cet ouvrage, afin de présenter à l'historien un sujet intéressant d'étude et de comparaison ; à l'artiste des modèles à suivre et à surpasser ; à l'homme ami de son pays, les souvenirs les plus précieux de sa gloire"⁸. Le temple d'Auguste et de Livie de Vienne figure au nombre des édifices antiques remarquables. Il apparaît très dégradé sur une gravure dessinée par Charles Bance dit "Bance le Jeune" (cité de 1793 à 1822) et gravée par Joseph Perdoux (né en 1759) (ill.6). Il est intégré dans le quartier, une maison de deux étages est accolée au Sud. Au premier plan, un groupe de trois personnages devise devant le temple. La planche suivante rappelle la réappropriation en lieu de culte. J.M.S. Bance (né en 1770) a dessiné et Jean-Baptiste Réville (1767-1825) aidé de E.-B. Loricux (fin XVIII^e siècle) ont gravé cette vue intitulée "temple antique appelé Notre-Dame de la Vie" en soulignant la mutilation des colonnes antiques du péristyle (ill.7). La présence de débris de pierre jonchant le sol devant le monument renforce cette impression de dégradation. L'auteur ne manifeste ici aucun souci de restitution mais plutôt un respect de la réalité d'un lieu réutilisé, dégradé mais néanmoins théâtre de la vie viennoise.

Deux vues similaires du début du XIX^e siècle soulignent également cet aspect du site avec l'un des vantaux de la porte du temple entrouvert et la présence de petits personnages affairés⁹ (ill.8).

Ces mutilations apparaissent encore dans toute leur crudité sur une planche dessinée par le conservateur du musée de Vienne Etienne Rey (1789-1867) et lithographiée par le peintre et graveur Louis-Aristide Constans (actif à Paris sous le règne de Louis-Philippe). La même représentation y est reprise mais selon un cadrage plus serré accentuant les détails de dégradation (ill.9). Les bases sont sapées, les fûts de colonnes rongés et les chapiteaux et la modénature des parties supérieures corrodés. Trois personnages en redingotes accentuent par leur désinvolture le caractère d'abandon de la scène, deux hommes discutent sans se soucier du cadre tandis que le troisième est négligemment accoudé au stylobate. La représentation est sans concession et rappelle les traces indélébiles des malheurs passés du temple d'Auguste et de Livie, elle révèle également l'œil désapprobateur du conservateur sur l'état du monument à une époque où la conservation n'est pas encore d'actualité.

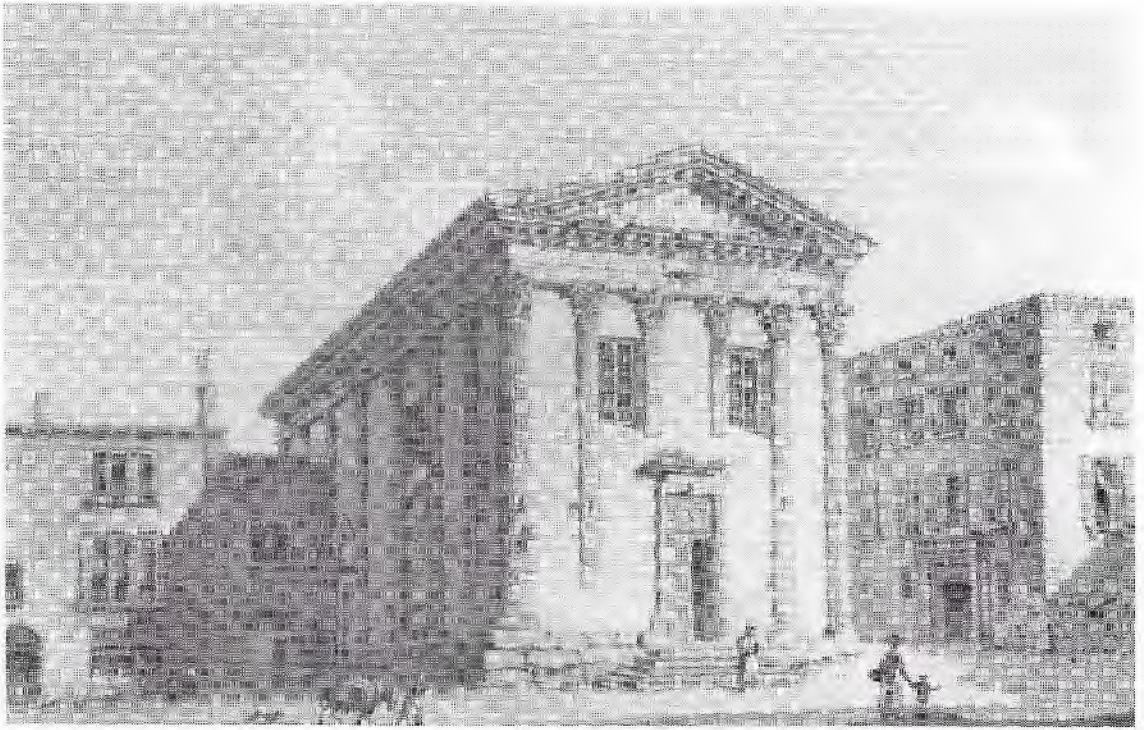
Cette vue est reprise dans la planche n° 79 de l'*Album du Dauphiné* qui montre le temple d'Auguste et de Livie "*actuellement Musée à Vienne*"¹⁰ (ill.10) Bien que mutilé, l'édifice domine la scène et la lumière s'accroche sur sa frise et ses chapiteaux. Il est présenté non comme un vestige antique mais comme le musée de la ville.

Comme l'illustration insiste sur les pierres rongées et délitées, les blocs épars et les constructions parasites, les commentaires détaillent les vicissitudes

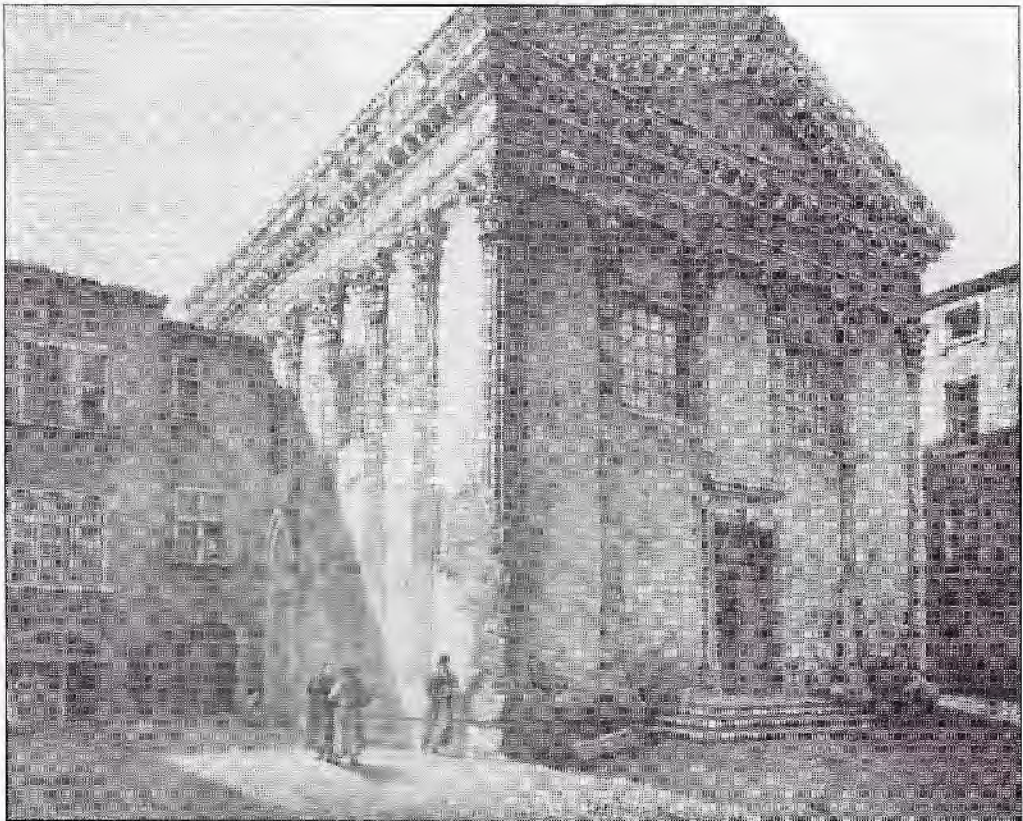
8 - Ibid.- Discours préliminaire [p.1].

9 - Vienne, musée des Beaux-Arts : deux versions de cette gravure existent. Elles sont dessinées par le peintre et graveur Charles Bourgeois (1759-1832) mais gravées à Paris par deux artistes différents, Frédéric Martens (1809-1875) d'origine allemande mais travaillant à Paris et Calow.

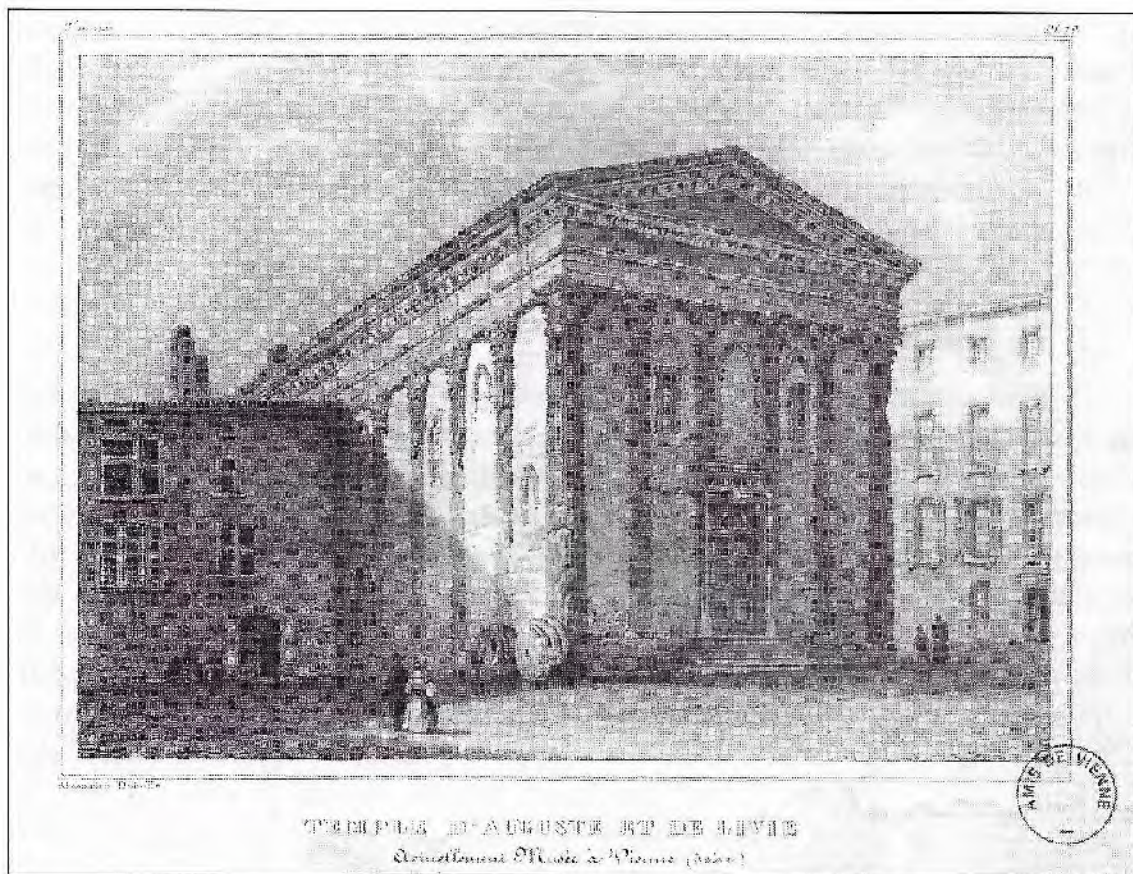
10 - *Album du Dauphiné* - Grenoble, 1836 - 2 tomes.



Ill. 8 : "Vienne, temple d'Auguste et de Livie" (bc) ; gravure, cp, vélin ; 225x280 mm.
 Signé "C. Bourgeois del." (hg) ; "Martens sculpt." (bd) ; "à Paris chez Ritter, 12 boulevard
 Montmartre" (bc) ; Vienne, Musée des Beaux-Arts. Cl. R. Lauxerois.



Ill. 9 : "Vienne, temple d'Auguste et de Livie" (bc) ; sd ; gravure en couleur, Tc, vélin ;
 145x210 mm ; signé "Bourgeois del." (hg), "Calow sculpt." (bd) ; encolé sur papier ;
 Vienne, Musée des Beaux-Arts. Cl. R. Lauxerois.



Ill. 10 : "Temple d'Auguste et de Livie" (bc) ; [1831] : lithographie, Tc, vélin ; 327x390 avec marge : 460x620 mm ; signé "E. Rey del." (bg) ; "Lith. de Ch. Constans à Paris" (bd) ; Rey et Vietry : *Monuments romains et gothiques de Vienne en France*, t.II, pl. XIII.

subies au fil des siècles. L'observation prégnante qui se dégage donc est la propension à constater l'état de dégradation du monument. Voyageur curieux, savant ou artiste en voyage d'étude, l'intérêt pour le temple d'Auguste et de Livie semble dépasser les limites régionales.

II - Le dégagement et l'isolement

1. Une nécessité mal comprise

L'état du temple d'Auguste et de Livie au début du XIX^e siècle est alarmant, les différentes mutilations subies rendent difficile la lisibilité de l'architecture antique. Les témoignages depuis Millin insistent sur la nécessité de dégager l'édifice des constructions parasites. Le problème du dégagement de monument antique est soulevé depuis longtemps : l'amphithéâtre de Nîmes (1786-1812), la Maison Carrée (1818-1825), l'amphithéâtre (dès 1825) et le théâtre (dès 1827) d'Arles ou encore le théâtre d'Orange (dès 1825). Mais alors que, sous le Premier Empire et la Restauration, les questions de dégagement sont clairement posées à Nîmes et en gestation à Arles et à Orange, les édiles viennois cherchent plus à entretenir les constructions modernes adossées qu'à dégager le temple.

Ainsi, en 1827 le Conseil municipal décide de faire procéder à des réparations sur les bâtiments du musée attenant et demande à ce qu'un devis de

la dépense soit dressé par l'architecte-voyer de la ville¹¹. En 1838, la maison Blache située à l'angle Sud-Ouest du temple et touchée par le plan d'alignement de la ville doit être partiellement reconstruite. Le mur de façade est frappé de "*reculement d'après le plan d'alignement de la ville*"¹². Il n'est toutefois pas encore question de démolition et d'isolement près du temple d'Auguste et de Livie.

2. Le processus de dégagement

Il faut attendre 1839 pour qu'une véritable réflexion sur le dégagement de l'édifice antique se mette en place à l'instigation des autorités supérieures. Cette année-là, un projet de reconstruction du logement destiné au concierge du musée n'a pu être exécuté faute de l'approbation de l'autorité centrale sur l'avis de la Commission des Monuments Historiques qui envisage dès lors l'isolement du monument. La visite de l'Inspecteur général des Monuments Historiques Prosper Mérimée (1803-1870) en juillet 1839 et sa désapprobation de la décision du Conseil municipal sont à l'origine de cette opposition. Ce bâtiment moderne présente, selon lui, l'inconvénient de masquer une partie du temple. Dans son rapport présenté à la Commission des Monuments Historiques, il souligne qu'au lieu de l'isoler, la ville s'apprête à laisser "*élever un grand magasin solidement bâti qui touche presque à la paroi du temple*"¹³. La décision municipale porte également sur la construction "*d'une échoppe pour y loger le concierge du musée. On masquerait ainsi la partie la plus ancienne et la mieux conservée du temple d'Auguste*"¹⁴. A la suite des observations de l'Inspecteur général, le baron Pellenc, préfet de l'Isère de 1832 à 1847, prend la décision d'invalider la délibération municipale¹⁵.

L'année suivante, l'incendie de la maison Blache fait comprendre aux autorités locales les dangers que font courir les constructions modernes à l'architecture antique. A cette prise de conscience s'ajoute une pétition réclamant l'isolement du temple afin de le rétablir dans son état primitif¹⁶. Dès 1841, le Conseil municipal vote cette première acquisition en vue du dégagement. Il s'agit d'acheter le terrain occupé avant l'incendie par la maison Blache¹⁷. Le Conseil Général de l'Isère a également porté à l'ordre du jour de la session de 1841 la conservation du temple d'Auguste et de Livie reconnaissant l'urgence et l'obligation de procéder au désencombrement. "*La première néces-*

11 - A.C. Vienne 1D3 : délibération du Conseil municipal de Vienne, séance du 19 juillet 1827. Ces travaux sont achevés en 1829.

12 - A.C. Vienne 1D5 : délibérations du Conseil municipal de Vienne, séance du 14 mai 1838. Les édiles n'envisagent pas une démolition de cette maison mais bien une reconstruction de la façade.

13 - A.M.H. 1135-1 : notice de l'Inspecteur général des Monuments Historiques datée du 19 juillet 1839. Mérimée a joint un petit croquis à son rapport, sur lequel figure le plan du temple d'Auguste et de Livie et des emplacements existants et projetés des constructions modernes.

14 - Ibid.

15 - *Journal Viennois* du 27 juillet 1839 (dépouillement du Musée des Beaux-Arts de Vienne) : dossier temple d'Auguste et de Livie : restauration.

16 - Ibid. Le fait est relaté dans le *Journal Viennois* du samedi 30 mai 1840 (dépouillement du Musée des Beaux-Arts de Vienne).

17 - A.C. Vienne M2 : extrait du registre des délibérations du Conseil municipal, séance du 28 mai 1841 : rapport de M. Treneau, délégué de la commission des finances et des travaux publics de la ville.

sité qui se présente pour assurer cette conservation c'est d'isoler ce monument de toutes les constructions qui l'enloutrent et qui nuisent aussi à l'admiration que l'œil peut en faire, comme elles compromettent son existence même par le danger de la communication de l'incendie" ¹⁸. Il n'est pas encore question cependant de déblaiement et de restauration. Seul l'aspect extérieur importe. Les institutions semblent donc toutes appeler de leurs vœux cette acquisition. Il faut toutefois attendre 1843 pour que la maison Blache soit effectivement achetée et démolie, en application d'une ordonnance royale du 26 janvier 1843¹⁹.

Cette acquisition partiellement subventionnée par l'Etat est soumise à certaines conditions. Ainsi, la ville doit démolir les constructions lui appartenant (dont la salle de lecture de la bibliothèque adossée) et laisser vacant le terrain communal. Ce qui n'est toujours pas fait à la fin de l'année 1843²⁰. En 1844, le sous-préfet rappelle au maire que la ville n'a toujours pas rempli ses engagements²¹. A la fin de l'année 1844, le bâtiment de la salle de lecture de la bibliothèque est détruit²².

Mais d'autres acquisitions et démolitions restent à faire. La ville seule ne peut y subvenir et demande l'aide de l'Etat. Le baron Pellenc tente donc d'obtenir du ministre la prise en charge de la conservation du temple. Il demande que l'architecte des Monuments Historiques Charles-Auguste Questel (1807-1888) soit chargé d'étudier et de rédiger un projet à ces fins²³. Ce dernier propose un projet d'isolement et de restauration incluant le déplacement de la collection du musée dans l'ancienne église Saint-Pierre²⁴. A ce rapport, est joint un plan de dégagement dressé par l'architecte : le côté Sud du monument apparaît désormais dégagé, alors que le côté Nord reste entièrement pris dans les constructions modernes. Des acquisitions ont lieu à la suite du rapport de Charles-Auguste Questel en 1844.

En 1846, alors que les premiers essais de restauration sont tentés, il reste à acquérir et à démolir la maison appartenant au sieur Rigaud située tout près de la face Nord. Le préfet Pellenc attire à nouveau l'attention du ministre sur l'urgence qu'il y a, non seulement à acheter cette maison, mais également d'autres constructions modernes situées un peu plus en retrait sur la même face du monument²⁵.

18 - A.D. 38, 127 1/44 : extrait des séances du Conseil général de l'Isère. Session de 1841.

19 - A.M.H. 1135-1 : acquisition datée du 4 mars 1843 pour une somme de 24 000 francs.

20 - A.C. Vienne 1D 6 : délibération du Conseil municipal de Vienne, séance du 16 décembre 1843 ; le Conseil y expose ses difficultés à trouver un autre local pour la salle de lecture justifiant ainsi le retard pris dans cette affaire.

21 - AC Vienne M2 : lettre du sous-préfet au maire Donna, datée du 6 septembre 1844. Les subventions seraient gelées en cas de non-respect des clauses par la municipalité de Vienne. La menace fut mise à exécution quelques années plus tard en 1856 et 1857.

22 - *Journal Viennois* du samedi 7 décembre 1844 (dépouillement du Musée des Beaux-Arts de Vienne).

23 - A.M.H. 1135-1 : lettre du préfet au ministre de l'Intérieur datée du 8 février 1844. L'architecte est déjà chargé des travaux de l'église Saint-Maurice de Vienne.

24 - A.M.H. 1135-1 : rapport non signé et non daté sur le projet de Questel daté du 15 février 1844.

25 - A.M.H. 1135-1 : lettre du préfet baron Pellenc au ministre datée du 14 janvier 1846, mentionnant les maisons Blanc, Rougon et Rigollier, figurant sur le plan de Questel.

Malgré le plan initial de dégagement adopté par la Commission des Monuments Historiques, il semble que la municipalité laisse construire en 1851 une petite maison et autorise la consolidation d'une autre située à l'angle de la rue du Palais et de la rue des Clercs, construction destinée à être expropriée²⁶.

Alors que Nîmes perpétue, sous le Premier Empire, la longue tradition de valorisation du patrimoine antique héritée des Lumières en isolant, restaurant et mettant en valeur ces vestiges dont la Maison Carrée, Vienne n'a pas de telles préoccupations et le temple d'Auguste et de Livie est plus considéré comme un bâtiment communal et utilitaire que comme un vestige du passé illustre de la ville.

III - La restauration

1. L'esprit de restauration

La restauration des vestiges antiques ne fait pas, en France au XIX^e siècle, l'objet d'une réflexion théorique au même titre que celle des édifices médiévaux. Une relecture attentive de quelques textes fondateurs, de circulaires et autres notes internes "à la lumière de l'Antiquité" apporte quelques éléments de compréhension. Quelques grandes lignes et principes fondateurs s'en détaillent toutefois.

L'étude préalable de l'architecture et sa parfaite connaissance président à toute intervention. "Il est donc essentiel" écrit le théoricien de la restauration Eugène Viollet-le-Duc (1814-1879) *"avant tout travail de réparation, de constater exactement l'âge et le caractère de chaque partie, d'en composer une sorte de procès verbal appuyé sur des documents certains, soit par des notes écrites, soit par des relevés graphiques"* ²⁷. Cette volonté de respect scrupuleux de l'intégrité du bâtiment s'inscrit également dans une réflexion historiciste dans laquelle la question du choix de l'époque à conserver (Antiquité avec ou sans adjonction ultérieure) reste ouverte. S'agit-il de restituer à l'édifice antique son aspect primitif ou de le conserver comme une ruine pittoresque mais suffisamment évocatrice d'un passé glorieux ? S'agit-il de conserver les traces des états successifs en stratigraphie ou de privilégier une époque, un style ? La restauration du temple d'Auguste et de Livie de Vienne s'inscrit dans cette problématique. Viollet-le-Duc pose la question du choix de l'époque à privilégier dans le cas d'une construction composite. Il convient de définir *"s'il s'agit de restaurer et les parties primitives et les parties modifiées"* ²⁸. Par scrupule, l'architecte s'interroge, doit-on *"ne pas tenir compte des dernières et rétablir l'unité de style dérangée, ou reproduire exactement le tout avec les modi-*

26 - A.M.H. 1135-1 : note succincte de Mangin, architecte attaché aux Monuments Historiques, adressée aux membres de la Commission et datée du 1er juillet 1851. L'architecte joint à cette lettre le procès-verbal qu'il avait lui-même dressé au petit matin lors de la constatation de la consolidation de cette maison durant la nuit.

27 - Viollet-le-Duc, E.- *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XIV^e siècle.* - t.VII, p.23.

28 - *Ibid.*

fications postérieures”²⁹ ? Mais très vite, la logique de l’unité de style l’entraîne à faire disparaître les traces d’ajouts, “corriger” et compléter une architecture jugée imparfaite.

A la fin du XIX^e siècle, la valeur historique, donnée au monument par le théoricien et directeur du musée des Arts décoratifs de Vienne (Autriche) Aloïs Riegl (1857-1905), lui confère un statut de symbole dans l’histoire de l’Art. Cet intérêt augmente d’autant plus que l’édifice est achevé et dans un état proche de l’état primitif ; ce en quoi il rejoint les thèses Viollet-le-Duc d’un état achevé et pur, dépourvu des altérations et des dégradations du temps. Cette théorie pousse Aloïs Riegl, comme elle le fait pour Viollet-le-Duc, à doter l’historien, et par extension l’architecte-restaurateur, de la mission de reconstituer l’objet originel atteint par le temps. “Il ne s’agit pas” rappelle Aloïs Riegl, “de conserver les traces de vieillissement, les altérations causées par les agents naturels depuis la naissance du monument [...] Il s’agit bien plutôt pour elle de conserver un document aussi authentique que possible”³⁰. Se démarquant toutefois de la doctrine de Viollet-le-Duc, il est hors de propos de procéder à une reproduction de ce qui a pu exister ; l’auteur insistant sur le fait “que toute spéculation et toute reconstitution sont sujettes à l’erreur subjective”³¹. Par conséquent, la valeur historique attribuée à un monument induit une conservation en l’état présent et non originel, mesure visant non pas à annuler les effets du temps mais à les ralentir et à en conserver les marques d’évolution.

Mais les faits sont moins tranchés. Si aux amphithéâtres d’Arles et de Nîmes les traces d’occupations postérieures sont conservées comme témoignages de l’histoire du monument, au temple d’Auguste et de Livie tous les percements gothiques et autres éléments architectoniques rappelant la conversion du temple en église sont jugés trop présents et vont disparaître.

La démarche de l’architecte des Monuments Historiques Constant-Dufeux (1801-1871) en 1852 à Vienne synthétise toutes les options fondamentales de la restauration relatives au choix de l’époque à conserver. Reprenant le projet de 1844 de Charles-Auguste Questel, il propose à la Commission des Monuments Historiques un triple programme prenant en considération les vicissitudes de l’édifice. La première solution envisage la consolidation des éléments de toutes les époques (de l’Antiquité aux ajouts modernes) et présente l’avantage de conserver un exemple d’imbrication architecturale intéressant. Toutes les parties sont consolidées, les baies et les linteaux sont remplacés par une série d’ouvertures en plein cintre en briques (trois sur la façade principale et cinq sur la face latérale interdisant tout rappel extérieur de l’architecture antique hormis dans les parties supérieures. Le deuxième choix privilégie les parties antiques, le temple apparaît donc comme une structure évidée. Les colonnes et la face postérieure apparaissent restaurées. Il ne

29 - *Ibid.* L’emploi du terme “dérangée” renvoie indubitablement à la notion de norme et de “monument-type”.

30 - Riegl, A. - *Der moderne Denkmalkultus, sein Wesen und seine Entstehung/Le culte moderne des monuments, son essence et sa genèse*, (1903) p. 74.

31 - *Ibid.* : p. 74.

s'agit pourtant pas d'un temple antique mais de ses vestiges restaurés. Enfin, Constant-Dufeux prévoit de conserver les restes antiques et de restituer la *cella*. Cette reconstruction a pour objectif la stabilité du monument, elle permet de soulager les colonnes d'une partie du poids du comble. Ce dernier système de restauration rappelle indubitablement le travail de restitution graphique de l'ancien Prix de Rome³². L'architecte passe ainsi de l'exercice symbolique aux travaux pratiques. La démarche est complète et intègre tous les paramètres (les mutilations séculaires, la pauvreté des restes antiques) et souligne l'intérêt scientifique d'une reconstitution, considérée comme la meilleure solution.

2. Historique des interventions

L'état de conservation de l'édifice suscite l'intérêt depuis quelques années déjà. La publication en 1831, chez l'éditeur parisien Firmin Didot, de l'ouvrage de Rcy et Vietty sur les monuments viennois puis la parution de l'article sur les temples d'Albert Lenoir et de Léon Vaudoyer dans le *Magasin Pittoresque* de 1839 contribuent à révéler la situation alarmante du monument³³.

Dès sa première visite en 1843, Charles-Auguste Questel comprend la nécessité d'un dégagement et d'une restauration. Dans un courrier adressé au ministre de l'Intérieur en 1844, le préfet de l'Isère Pellenc remarque que *"l'isolement du musée (le temple d'Auguste et de Livie) n'aura fait sans doute que préparer sa restauration. Il semble en effet impossible de le laisser dans son état actuel de délabrement et de détérioration et le Conseil d'arrondissement de Vienne d'une part, le Conseil général de l'autre demandent instamment que votre Excellence fasse étudier et rédiger un projet par M. l'architecte Questel, à l'occasion du premier voyage qu'il aura à faire dans ce département, soit pour l'église Saint-Maurice, soit pour celle de Saint-Antoine, le projet des travaux de conservation et de restauration qu'exige l'ancien prétoire des Romains, aujourd'hui musée de Vienne"*³⁴. Peu après, Charles-Auguste Questel rend à la Commission un rapport sur les moyens de restauration du temple d'Auguste et de Livie, véritable réflexion de fond sur un monument antique et l'intervention restauratrice. L'architecte se défend d'intervenir massivement et expose son projet avec réserve. Il n'est pas question de reconstruction mais de consolidation. *"Je ne vous proposerai pas Monsieur Le Ministre"* écrit-il *"de rétablir cet édifice dans son état primitif, c'est-à-dire, de reconstruire la Cella, car cette partie manquant totalement aujourd'hui, la restauration n'aurait certainement pas les caractères d'authenticité nécessaires pour offrir de l'intérêt, et l'édifice ainsi restauré trouverait difficilement une destination en harmonie avec*

32 - Prix de Rome en 1829, Constant-Dufeux a séjourné dans le Ville éternelle de 1830 à 1835. Son envoi de 1833 est une étude du temple de Jupiter Stator.

33 - Rcy, E., Vietty, M. - *Monuments romains et gothiques de Vienne en France*, t. II : Les monuments romains - Paris, 1831 - pp. 38-54 ; Lenoir, A. et Vaudoyer, L. - "Études d'architecture en France ou notions relatives à l'âge et au style des monuments élevés à différentes époques de notre histoire - Des temples" - *Le Magasin Pittoresque*, 1839, t. VII, pp. 123-125.

34 - A.M.H. 1135-1 : lettre du préfet au ministre de l'Intérieur, datée du 8 février 1844.

nos usages modernes. Je pense qu'on doit se borner à isoler complètement cet édifice, à démolir les murs construits entre les colonnes, à établir une nouvelle charpente qui resterait apparente et à reconstruire ou à maintenir le soubassement aujourd'hui enfoui, en abaissant autour du Temple dans une largeur raisonnable le terrain au niveau du sol antique. Il est à craindre que lorsque le mur sera démoli on se trouve devant l'obligation de changer une grande partie de ces architraves et qu'une infinité de tambours de colonnes soit aussi hors de service" ³⁵. En conclusion de son rapport, il propose "un travail préparatoire qui consisterait à essayer l'incrustement sur deux colonnes des segments manquants et la repose d'une travée d'entablement car c'est alors seulement qu'on sera assuré de la possibilité d'une restauration convenable" ³⁶. La Commission suit cet avis et donne son accord pour une allocation de 5 000 francs en deux exercices afin de procéder "à l'essai de restauration du temple d'Auguste et de Livie conformément au rapport de Questel" ³⁷. Cette tentative de restauration suscite pourtant de nombreuses réflexions chez l'architecte. Le problème majeur réside dans l'incertitude quant à la solidité de ces colonnes. Par ailleurs, il s'interroge sur leur aspect car une fois dégagées, elles apparaîtront surmontées de chapiteaux sur trois faces seulement. Dans le courant de l'année 1845, on procède à l'incrustation sur deux colonnes et à la repose d'une travée d'entablement laissée épannelée dans l'angle Sud-Est. Les colonnes servant aux premiers essais font l'objet d'un ravalement au ciment métallique d'une teinte ocre rose clair par moulage et modelage sur des bases et chapiteaux voisins. En 1845, de passage à Vienne, Charles-Auguste Questel dresse un devis global pour le temple d'Auguste et de Livie chiffrant la restauration complète du temple à 117 395,20 francs somme à laquelle s'ajoute le coût du transport des pièces du musée pour 5 000 francs. Il prévoit en second point les travaux à réaliser à l'abbaye St-Pierre devant accueillir les collections du musée pour une somme de 58 783,17 francs³⁸. Toutefois le projet de restauration n'est viable que dans la mesure où la ville procède à l'isolement de l'édifice.

En 1851, Charles-Auguste Questel, surchargé de dossiers, ne peut plus assumer la charge du temple et la Commission des Monuments Historiques doit lui trouver un successeur digne de confiance³⁹. L'archéologue et historien Charles Lenormant (1802-1859) insiste, dans son rapport à la Commission, sur la nécessité de confier la tâche à un homme "formé par des études spéciales aux secrets de l'architecture antique" ⁴⁰. La Commission doit donc choisir

35 - A.M.H. 1135-1 : extrait du rapport de Questel, daté du 15 février 1844.

36 - *Ibid.*

37 - A.M.H. 1135-1 : rapport de Lenormant fait à la Commission des Monuments historiques en séance du 19 avril 1844. Le coût réel des travaux s'élève à 9.289,03 francs.

38 - A.M.H. 1135-1 : lettre de Questel à Courbon, datée du 12 mai 1845. Elle apporte beaucoup d'informations sur ce projet. La translation du musée du temple vers l'abbaye St-Pierre était souhaitée depuis longtemps par la municipalité viennoise. Or, les autorités n'arrivent pas à s'entendre avec la fabrique St-Maurice qui, depuis 1808, est propriétaire de l'abbaye et qui la loue depuis 1822 à bail de sept ans à un industriel.

39 - Depuis 1849, Charles-Auguste Questel est l'architecte des Palais de Versailles et Trianon où il dirige les restaurations. En 1851, il supervise la construction de l'escalier de l'Opéra de Versailles.

40 - A.M.H. 1135-1 : rapport de Lenormant fait à la Commission des Monuments historiques en séance du 1^{er} juillet 1851.

sir "parmi ceux des pensionnaires de Rome qui ont fait leurs preuves par des projets de restauration de monuments antiques..."⁴¹. Très vite le choix s'oriente vers un ancien pensionnaire romain Constant-Dufaux qui est nommé en 1852. Prix de Rome en 1829, il avait séjourné à l'Académie de France à Rome de 1830 à 1835 où il avait eu le loisir d'étudier les monuments antiques (temples de Jupiter Stator, de Castor et Pollux à Rome, mais également celui de Neptune à Pompéi et à Paestum). Sa formation et ses connaissances de l'architecture antique le désignent comme le plus compétent pour assurer la restauration du temple d'Auguste et de Livie. Dès sa nomination, l'architecte reprend et développe le projet de son prédécesseur. Il soumet à l'examen de la Commission trois types d'interventions : conserver les vestiges de toutes les époques remettant en état l'édifice dans son état du XIX^e siècle et prenant en compte toutes les strates historiques, ne conserver que les vestiges romains présentant ainsi une coquille architecturale évidée ou bien encore conserver les vestiges romains et reconstruire la *cella*. Des trois solutions, il retient la troisième (écartée dans un premier temps par son prédécesseur et la Commission) et parvient à convaincre la Commission des Monuments Historiques de l'adopter. Les travaux qui débutent en juillet 1852 ouvrent la voie à une reconstitution nécessitant des fonds et des travaux considérables. Les instructions données à Constant-Dufaux par la Commission sont sans équivoque. Il s'agit de "*conserver et restaurer tout ce qui reste de l'époque romaine, et restituer quelques parties détruites, notamment la cella comme pouvant servir à consolider le tout, par ce moyen, on soulagera les colonnes d'une partie du poids du comble, et on rattachera à cette construction centrale, toutes les parties isolées actuellement. L'adoption de ce projet nécessitera l'établissement d'une construction particulière, soit en briques ou en moellons, soit seulement en briques faites exprès et timbrées de la date de la restauration*"⁴². Seuls quelques travaux de mise à découvert du soubassement sont exécutés. En juillet 1853, Constant-Dufaux se plaint de Vienne où règnent "*un mauvais vouloir, une inertie qu'il faut vaincre*"⁴³. Outre les problèmes de mésentente avec le curé de la fabrique St-Maurice, il déplore le désintérêt manifeste des autorités locales pour les négociations liées aux acquisitions à faire autour de l'édifice⁴⁴. Constant-Dufaux dresse, en 1853, un devis général de restauration où il prévoit la reconstruction de la *cella* pour laquelle il faudrait déraser le mur existant et restaurer à partir de ses fondations en utilisant de la pierre de Beaucaire. Il propose également la restauration du soubassement du temple en pierre de Villeneuve-lès-Avignon pour la pierre de taille et des reprises urgentes en pierre de Velleron sur les colonnes⁴⁵. Toutefois, le coût élevé des pierres extraites des carrières du Sud en raison notamment du transport l'amè-

41 - *Ibid.*

42 - A.M.H. 1135-2 : instructions non signées émanant de la Commission des Monuments historiques, adressées à Constant-Dufaux, datées du 26 août 1852.

43 - A.M.H. 1135-2 : lettre de Constant-Dufaux à Mérimée, datée du 28 juillet 1853.

44 - Le curé, malgré sa promesse faite à la municipalité, avait renouvelé le bail de l'ancienne abbaye St-Pierre pour huit ans, à un industriel.

45 - A.M.H. 1135-2 : extrait du devis général de restauration du temple d'Auguste et de Livie de Vienne, signé Constant-Dufaux, daté du 16 août 1853. La soumission de Mathieu Grolée, entrepreneur à Vienne, est jointe au devis. Coût : 60 000 francs.

ne à modifier le devis. Ce changement de matériaux a pour conséquence fortuite une différenciation accrue entre éléments antiques et parties restaurées. En effet, il juge *"convenable de changer les dispositions en ce qui touche la reconstruction de la cella et d'employer la pierre de l'ournus au lieu de celle du Midi. Elle diffère d'avantage de celles du Midi des pierres antiques"*⁴⁶. En début d'année 1854, on procède à l'enlèvement des crépis intérieurs, à la démolition des planches et à la réparation de la toiture⁴⁷. Le mur postérieur est l'objet de reprises en pierre d'Avignon et les murs de la *cella* sont repris en pierre de Cruas, à la place de la pierre de Velleron. Les parements de la corniche du stylobate, du socle et des murs encore debout de la *cella* sont également repris superficiellement et les incrustations sont nombreuses⁴⁸. Durant le second semestre 1855, l'entrepreneur Mathieu Grolée continue les incrustations et les reprises sur les murs de la *cella* en pierre de Cruas et sur celui du *posticum*. Il travaille également au fini des parements qui sont piqués et gradinés⁴⁹. Durant les années 1856 et 1857, le mur du stylobate est déblayé et les pierres destinées à être remployées dans la construction du mur de soutènement sont triées. On procède en outre au remblai de l'intérieur du temple à l'aide de terres prises à l'extérieur sur le côté Est, des maçonneries modernes sont démolies et un mur en pierre sèche est élevé afin de tenir les terres autour du temple⁵⁰. En 1858, la place Notre-Dame-de-la-Vie est nivelée.

En août 1862, Constant-Dufeux dresse un nouveau devis de travaux qui sont achevés l'année suivante⁵¹. Il s'agit de la reprise des deux angles de la façade postérieure, de la reprise de l'angle du fronton de cette même face, du bouchage des ouvertures pratiquées dans les maçonneries, de la reconstruction de la *cella* et de la restauration des colonnes mutilées de la face Nord. *"Plusieurs de ces colonnes devaient être reconstruites, l'état de ruine des matériaux anciens ne permettant pas une consolidation d'un résultat satisfaisant. Il en sera de même des colonnes écrasées et entaillées de la façade principale"*⁵². En 1864, il doit rédiger un autre devis des travaux urgents. Le premier chapitre prévoit l'établissement d'une couverture en pierre des portiques et la construction de la grande toiture⁵³. En 1866, la restauration est déjà bien

46 - A.M.H. 1135-2 : lettre de Constant-Dufeux au ministre de l'Intérieur apportant des corrections au devis de la même année, pas de date précise. Ces informations figurent également dans une lettre de Grolée au ministre de l'Intérieur, datée du 3 octobre 1853.

47 - A.M.H. 1135-2 : "Mémoire des travaux exécutés depuis le 1^{er} janvier et le 8 février 1854 par le sieur Mathieu Grolée, 2^e série", daté du 27 mai 1854.

48 - A.M.H. 1135-2 : "Mémoire des travaux exécutés depuis le 1^{er} mars jusqu'au 10 juillet 1855 par le sieur Mathieu Grolée, pour la restauration du temple d'Auguste et de Livie à Vienne", daté du 15 octobre 1855.

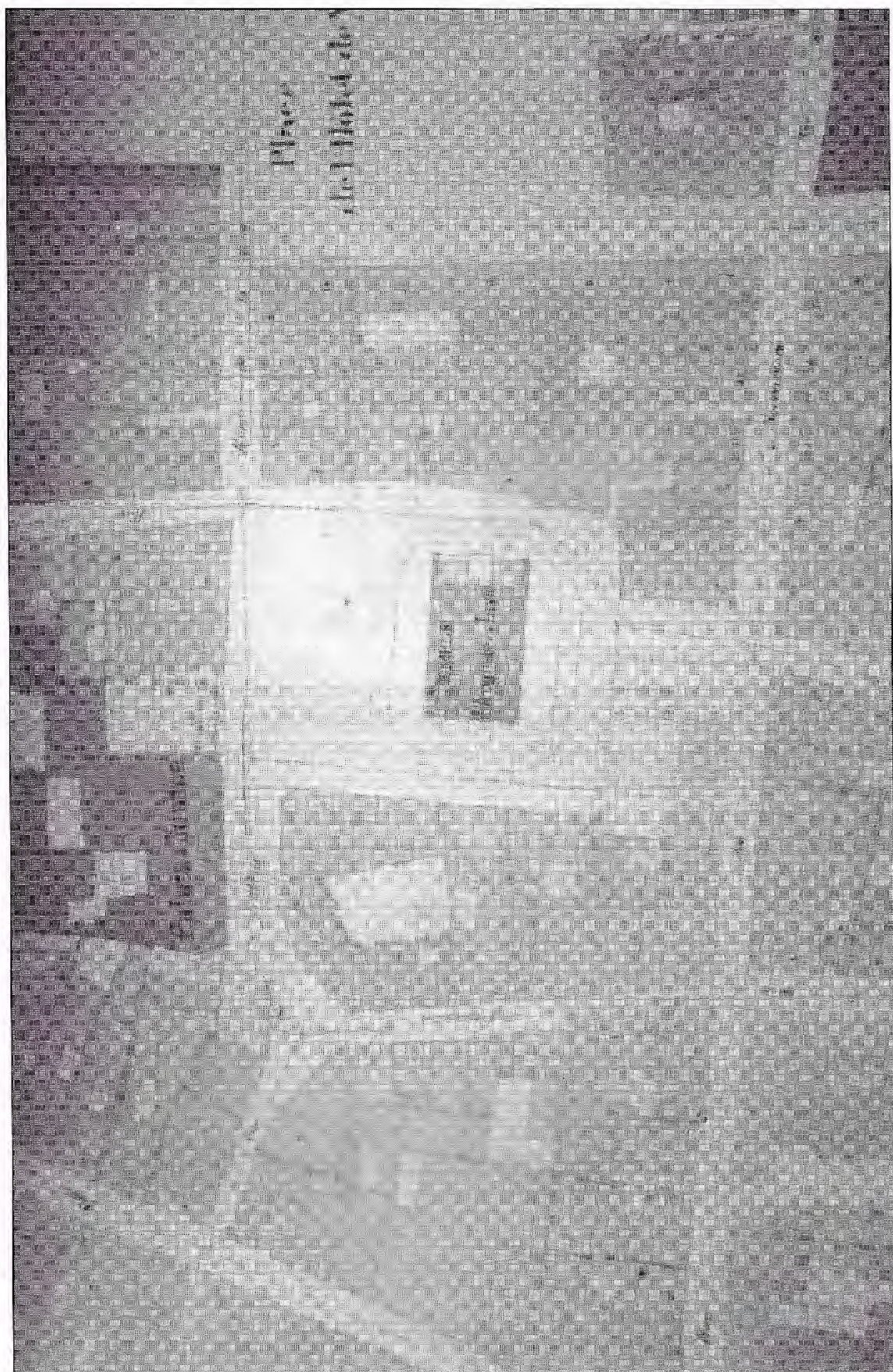
49 - A.M.H. 1135-2 : "Mémoire des travaux exécutés depuis le 1^{er} juillet jusqu'au 10 octobre 1855 par le sieur Mathieu Grolée, pour la restauration du temple d'Auguste et de Livie à Vienne", daté du 11 décembre 1855 et A.D. 38, 12T 1/44 : "Mémoire des travaux exécutés par Grolée durant le 4^e trimestre 1855 et le premier de 1856", daté du 1^{er} juin 1856.

50 - A.M.H. 1135-2 : Mémoire des travaux exécutés durant l'exercice 1857, signé Constant-Dufeux, daté du 1^{er} mai 1858, Constant-Dufeux.

51 - A.D. 38, 12T 1/44 : série de prix de terrassement, maçonnerie et pierres de taille pour la restauration du temple d'Auguste et de Livie, signé Constant-Dufeux, daté du 1^{er} août 1862. A.M.H. 1135-2 : lettre de Boeswillwald au ministre de l'Intérieur, datée du 18 mars 1863.

52 - *Ibid.*

53 - A.M.H. 1135-2 : lettre de Constant-Dufeux au ministre de l'Intérieur, datée du 14 juin 1864 où il donne un extrait du devis, qui sera approuvé le 27 juin.



Ill. 11 : "Temple d'Auguste et de Livie, actuellement Musée à Vienne (Isère)" (hc) ;
 1836 ; gravure, vélin ; 170x210 mm ; signé "Alexandre Debelle" (bg) ;
 "Album du Dauphiné, pl. 79" (h) ; Vienne, Musée des Beaux-Arts, inv. n° 4.

avancée, le monument est dégagé et le sol abaissé au niveau antique, le mur du *posticum* largement repris ainsi que les retours Sud et Nord et l'ensemble du soubassement. La *cella* est reconstruite à l'aide de pierres estampillées et l'ensemble colonnes et entablement est restauré⁵⁴. Le décès de Constant-Dufeux en 1871 met fin momentanément aux travaux correspondant au chapitre -2- du devis de 1864 et entrepris depuis l'été 1866. Toutefois, l'entrepreneur Grolée achève les travaux pour lesquels il est soumissionnaire : enlèvement des terres sous les anciennes dalles déposées, recoupe des joints de ces anciennes dalles et maçonnerie sous les dalles du péristyle.

En 1873, l'architecte et prix de Rome en 1855, Pierre-Honoré Daumet (1826-1911) est nommé au poste de Constant-Dufeux⁵⁵. Il s'attache surtout à appliquer le plan d'alignement dressé par Charles-Auguste Questel et modifié par Constant-Dufeux (ill.11). Il exprime également le souhait de voir hâter la restauration afin d'installer un musée dans le temple et de libérer l'église St-Pierre alors lieu de dépôt des pièces de la collection du musée. La Commission des Monuments Historiques adopte son projet de ravalement de la façade du temple, de clôture de la *cella*, de reprises sur les assises du soubassement et de réfection d'une partie du bandeau laissé en épannelage lors des interventions précédentes. Le devis comporte deux chapitres : les travaux d'urgence et les travaux qualifiés "*d'achèvement*"⁵⁶. L'architecte propose une série de mesures d'ordre urbanistique : le dallage de l'enceinte au pourtour du temple en utilisant la pierre de Groslée, l'installation d'un caniveau et l'établissement d'un escalier pour accéder à la voie publique. Il prévoit également quelques reprises telles que le remplacement de pierres antiques appartenant au soubassement, le ravalement de pierres épannelées ainsi que celui des murs de la *cella* et des corniches. Il recommande en outre la restauration des colonnes les plus déformées à l'aide de ciment à base métallique. Les faces intérieures de la *cella* doivent être restaurées. Le second chapitre comprend les travaux d'achèvement consistant en complément de la toiture et son remaniement partiel. La Commission accepte ces travaux tout en procédant à quelques modifications du chapitre -1-. En effet, "*il y a lieu*" reconnaît l'Inspecteur Général des Monuments Historiques Emile Boeswillwald (1815-1896) "*de supprimer les frais de constructions d'un escalier de quinze marches de 2 m. de long destiné à relier la voie publique au sol antique*"⁵⁷. L'application d'un ciment métallique sur les colonnes endommagées est également remise en cause car la solidité de l'édifice n'est pas menacée. Pendant l'année 1874, le dallage ancien est déposé et les anciennes maçonneries démolies. Une maçonnerie en moellons et mortier de chaux hydraulique et de sable est construite pour le support des dalles du *forum*. On exécute égale-

54 - A.M.H. 1135-2 : rapport de Boeswillwald à la Commission des Monuments Historiques, daté du 30 avril 1866.

55 - A.M.H. 1136-1 : extrait de p.-v. de la séance de la Commission des Monuments Historiques : séance du 21 février 1873, citation de l'arrêté de nomination daté du 7 avril 1873. Cette même année, la Commission le charge du chantier de restauration du théâtre antique d'Orange.

56 - A.M.H. 1136-2 : devis estimatif des travaux qui restent à exécuter pour l'achèvement de la restauration, signé Daumet, daté du 26 mars 1873. Coût : 65 575 francs..

57 - A.M.H. 1136-1 : rapport fait à la Commission des Monuments Historiques par Boeswillwald sur le temple d'Auguste et de Livie à Vienne (Isère), en séance du 19 décembre 1873.

ment la taille des moulures sur les murs de la *cella*.

A partir de 1876, l'attention de l'architecte se porte sur le sol de la *cella* qui est régulé afin d'y installer un dallage. Le temple est dès lors isolé au centre d'une place. A l'issue de ces travaux, Pierre-Honoré Daumet s'intéresse à la toiture qu'il convient de restaurer. En 1878, certaines tuiles abîmées sont remplacées. Cette même année, dans une lettre adressée au ministre de l'Intérieur l'architecte considère les travaux de restauration terminés "*dans les limites qui avaient été prescrites après avis de la Commission des Monuments Historiques, la couverture est en bon état et la solidité générale assurée*" et propose de "*remettre l'édifice à la ville de Vienne qui souhaitait en faire un musée lapidaire*"⁵⁸.

L'état du monument à cette date est connu grâce au témoignage de l'architecte marseillais Pascal-Xavier Coste (1787-1879) (ill.11)⁵⁹. De 1828 à 1876, il entreprend plusieurs voyages d'étude à travers la France afin de découvrir son propre pays et de donner des indications sur les monuments importants. Formé au relevé des antiques par l'architecte des Bouches-du-Rhône Michel-Robert Penchaud (1772-1833), Pascal Coste réalise des dessins à la plume des édifices antiques du Midi de la France. En visite à Vienne du 16 au 19 août 1876, l'architecte peut étudier la fin des travaux de restauration en cours au temple d'Auguste et de Livie et exécute des plans et une élévation montrant un temple restauré⁶⁰. Les murs de la *cella* avaient été remontés de 1864 à 1866 par l'architecte des Monuments Historiques Constant-Dufeux. Le magnifique lavis exécuté à la même date montre la face opposée (Nord-Est). L'édifice est représenté dans toute sa splendeur, les vicissitudes et les dégradations anciennes sont suggérées par des marques sur le fût des colonnes mais c'est un temple "ressuscité" qui attire l'attention de l'architecte. Curieux et soucieux de rendre compte de la réalité, Pascal Coste exécute ses dessins tel un journaliste. L'originalité du dessinateur d'architecture apparaît très nettement insistant non plus seulement sur le sujet (l'édifice) mais aussi sur son traitement (angles de vues et cadrage).

La conservation du temple d'Auguste et de Livie apparaît comme un cas exemplaire où un édifice peut être repris et reconstruit. Il convient de s'interroger sur les raisons et l'opportunité de ces mesures. Le temple était dégradé, occupé et les autorités locales s'en désintéressaient. Seul monument comparable à la Maison Carrée en France, il est évident que sa conservation ne relève pas d'une volonté identitaire viennoise mais bien d'une intention de procéder à une restauration expérimentale. La reconstitution d'un temple antique à la manière des travaux graphiques des pensionnaires romains revêt un caractère exceptionnel. C'est, dans le Midi de la France du XIX^e siècle, un cas unique.

58 - A.M.H. 1136-2 : lettre de Daumet au ministre de l'Intérieur datée du 16 octobre 1878.

59 - Coste, P.- *Mémoires d'un artiste. Notes et souvenirs de voyages (1817-1877)*. - Marseille, 1878. - 2t. ; Le regard du voyageur. Pascal Coste (1787-1879), architecte marseillais. cat. d'expo, Bibliothèque municipale de Marseille, 20 novembre 1987/27 février 1988. - Marseille, 1987.

60 - Coste, P.- "Monuments de la France. Dessins, plans et vues (1828-1876)". - Marseille, Bibliothèque municipale, Fonds de Provence, ms.1295-1305.

3 Fortune critique

Au XIX^e siècle, l'opportunité d'intervenir sur un monument n'est pas remise en cause, seules les limites de la restauration sont sujettes à polémiques. Si les esprits ont parfaitement intégré l'idée de restaurer pour conserver les édifices antiques, les antiquaires, les savants et les critiques n'en demeurent pas moins vigilants quant aux options de restauration retenues. D'un point de vue esthétique ou "scientifique", les interventions sont perçues de façon critique.

L'opportunité de restaurer ou non un édifice est toutefois au centre de l'article polémique du critique d'art Anatole Leroy-Beaulieu paru en 1874 dans la Revue des deux Mondes⁶¹. Il rappelle le caractère fondamental du respect de l'intégrité du monument. Mais ce principe est souvent trahi, "*nous restaurons à notre guise*" regrettait Anatole Leroy-Beaulieu "*selon les règles dominantes dans nos écoles [...] nous voulons corriger, embellir, améliorer*"⁶². La référence aux travaux menés aux amphithéâtres d'Arles et de Nîmes s'impose d'elle-même. Les possibilités offertes aux restaurateurs sont si vastes que, de l'entretien à la restitution, la plus grande rigueur est exigée. Le critique soulève le problème de la lisibilité de l'intervention matérialisée par une différenciation entre parties ancienne et moderne (qualité de la pierre, stéréotomie, absence de patine...). Il y voyait "*l'idéal scientifique d'une restauration qui n'aurait d'autre soin que de soutenir et de perpétuer le monument et dédaignerait faire illusion à l'œil*"⁶³. Toutefois, ce type d'intervention est limité aux édifices caractéristiques d'un style ou d'une époque tels que les définissait la Commission des Monuments Historiques à partir de 1840 et le temple d'Auguste et de Livie entre dans cette catégorie. Ce procédé ne convient en effet "*qu'à des monuments typiques en ruines ou hors d'usage, aux restes d'une lointaine l'antiquité, aux débris d'un art dont la plupart des œuvres ont péri*"⁶⁴.

L'unité de style intervient plus précisément dans la restauration du temple d'Auguste et de Livie. Les oppositions à la reconstruction de la *cella* sont nombreuses dès la fin des travaux. Les attaques portent principalement sur les corrections apportées par la restauration. Dès 1875, A. Allmer reproche "*des défauts graves*" à la restitution de la *cella*⁶⁵. Dans un long article paru dans le *Journal Viennois*, il critique point par point les travaux menés par l'architecte Constant-Dufeux s'appuyant sur des recherches anciennes comme celles de Nicolas Chorier et de Pierre Schneyder⁶⁶. Son examen critique est minutieux : les sols et les plafonds, la place des plafonds, leurs formes, leur suppression, l'exhaussement du sol, la porte et enfin l'autel placé sur l'esca-

61 - Leroy-Beaulieu, A.- "La restauration de nos monuments : l'histoire devant l'art et le budget".- *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} décembre 1874.- pp. 605-625.

62 - *Ibid.* p.611.

63 - *Ibid.* p.614.

64 - *Ibid.*

65 - Allmer, A.- "Temple d'Auguste et de Livie : observations sur les restaurations".- *Journal Viennois*, 18 juillet 1875, n° 29 (39^{ème} année).- pp.1-2. (dépouillement du Musée des Beaux-Arts de Vienne).

66 - Chorier, N.- *op. cit.* et Schneyder, P.- "Recueil factice de textes d'histoire et d'archéologie, de correspondances, de plans, de copies", XVIII^e s., Vienne, bibliothèque municipale, ms. 10.

lier frontal. Il ne s'agit pas d'une restauration mais d'une restitution jugée déformée d'une *cella* de temple romain. Près de deux décennies plus tard, Desjardins relance la polémique sur la restauration. Lors de la tenue du Congrès archéologique de France à Vienne en 1879, il accuse l'architecte des Monuments Historiques d'avoir tenté de compléter l'édifice. En effet, faisant allusion à l'époque de construction du temple, l'auteur rappelle qu'*"on ne consent guère à reproduire une maladresse ou une imitation grossière de quelque chose de bien, et que les corrections inconscientes ou non qu'on se permet vis-à-vis de l'original, finissent tout naturellement par lui imprimer un cachet différent de celui dont il était d'abord investi"*⁶⁷. Si Constant-Dufeux a rétabli la *cella* selon les indications au sol, Desjardins lui reproche d'avoir *"bien plus consulté l'art grec que l'époque de l'art romain déjà abâtardi qu'il avait sous les yeux"*⁶⁸. Par ailleurs, la charpente est également contestée ; *"son dessin d'assemblage est un peu moderne, et avec les dorures qui la décorent, elle détonne au milieu des mutilations de tout genre que le monument renferme et que la restauration a justement respectées"*⁶⁹. Tout comme Allmer, Desjardins s'étonne de la présence d'un autel sur les degrés conduisant au temple⁷⁰.

En 1888, Allmer reprend les critiques de cette restitution. *"De quelque côté que le regard se porte"* écrit-il *"il se heurte à quelque chose d'inattendu et d'étrange"*⁷¹. Selon lui, le vestibule apparaît comme trop grand, la porte trop haute et large, la *cella* disproportionnée. *"Les fautes commises sont imputables sans exception aux architectes chargés de la restauration"* conclue-il⁷². Enfin, l'auteur propose une dérestauration afin d'obtenir *"à la place d'une restauration mensongère et, pourrait-on dire même, injurieuse à l'architecture romaine, une restauration aussi approchante que possible de l'état primitif"*⁷³.

Malheureusement, les architectes et les instances supérieures en charge du monument n'ont pas répondu à de telles remises en question. Deux mondes très distincts, la Commission des Monuments Historiques et ses architectes d'un côté et de l'autre les érudits et critiques semblent s'ignorer.

Le cas du temple d'Auguste et de Livie est unique dans notre programme (Arles, Nîmes, Orange et Vienne), il s'agit d'une véritable réflexion de fond sur l'édifice prenant en considération, son histoire, sa structure du moment et l'image donnée à l'issue des travaux. La "résurrection" du temple d'Auguste et de Livie porte l'empreinte profonde de l'architecte des Monuments Historiques Constant-Dufeux. Il est incontestablement l'architecte qui imprime le plus sa vision de l'Antiquité au monument restauré. Son projet, bien

67 - Desjardins, T.- "Le temple romain de Vienne en Dauphiné".- *Congrès Archéologique de France*, XLVI^e session, 1879, Vienne.- pp.422-435.

68 - *Ibid.*

69 - *Ibid.*

70 - *Ibid.*

71 - Allmer, A.- "Le temple d'Auguste et de Livie".- *Revue épigraphique du Midi de la France*, juillet-août, septembre 1888 : pp.382-385. Ces attaques furent également reprises par Bazin, H.- *Vienne et Lyon gallo-romains*, Paris : 1891 : p.38.

72 - *Ibid.*

73 - *Ibid.*

qu'inspiré de celui de Charles-Auguste Questel, démontre une intime compréhension de l'architecture antique et une réflexion poussée sur la valeur de l'édifice antique, non seulement comme architecture, mais comme représentation intellectuelle.

Liste des abréviations

- AC Archives communales
AD Archives départementales
AMH Archives de la Commission des Monuments Historiques
Ms. Manuscrit
P.-v. Procès-verbal



*Ill. 11 ; Photo Joguet montrant la restauration achevée vers 1870-1880.
Musée de Vienne. Cl. R. Lauxerois.*

Bibliographie

1 - Les témoignages sur le temple d'Auguste et de Livie :

Album du Dauphiné - Grenoble : Prudhomme, 1836.- 2 tomes.

Chorier, (N.) - *Recherches sur les antiquités de la ville de Vienne*, 1^{ère} éd. 1659, Lyon : Millon jeune, 1828.

Coste, (P.) - *Mémoires d'un artiste. Notes et souvenirs de voyages* (1817-1877) - Marseille : Cayer et Cie, 1878 - 2 tomes.

Coste, (P.) - "*Monuments de la France. Dessins, plans et vues* (1828-1876)" - Marseille, Bibliothèque municipale, Fonds de Provence, ms. 1295-1305.

Delorme, (T.-C.) - *Description du musée de Vienne* (Isère).- Vienne : Girard, 1841.

Delorme, (T.-C.) - "Le temple d'Auguste et de Livie à Vienne" - *Revue de Vienne*, 1837, t. I, pp. 55-65 ; 1838, t. II, pp. 44-49 et 87-107.

Laborde, (A.) de - *Les monuments de la France classés chronologiquement et considérés sous le rapport des faits et de l'étude des arts* - Paris : Didot, 1816-1836, 2 tomes.

Le regard du voyageur. Pascal Coste (1787-1879), architecte marseillais - cat. d'expo, Bibliothèque municipale de Marseille, 20 novembre 1987/27 février 1988 - Marseille, 1987.

Millin, (A.-L.) - *Voyages dans les départements du Midi de la France* - Paris : Impr. Imp., 1807-1811 - 5 tomes.

Pelletier, (A.) - *Vienne antique de la conquête romaine aux invasions alamiques (II^e s. av. J.C./III^e s.)* - Roanne : Horvath, 1982.

2 - Les travaux :

Allmer, (A.) - "Le temple d'Auguste et de Livie" - *Revue épigraphique du Midi de la France*, juillet-août, septembre 1888 : pp. 382-385.

Bazin, (H) - *Vienne et Lyon gallo-romains*, Paris : Hachette, 1891 - Vienne, pp. 3-179.

Desjardins, (T) - "Le temple romain de Vienne en Dauphiné" - Congrès *Archéologique de France*, XLVI^e session, 1879 - Vienne - pp. 422-435.

Gros, (P) - "Vienne. Le temple d'Auguste et de Livie. Le meilleur choix" - *Archéologie et projet urbain*. Cat. d'expo.- Rome : De Lucca, 1985.

Journal Viennois du 27 juillet 1839 ; *Journal Viennois* du samedi 30 mai 1840 ; *Journal Viennois* du samedi 7 décembre 1844 ; *Journal Viennois*, 18 juillet 1875, n^o 29 (39^{ème} année) - pp. 1-2.

Lenoir, (A.) et Vaudoyer, (L.) - "Etudes d'architecture en France ou notions relatives à l'âge et au style des monuments élevés à différentes époques de notre histoire - Des temples" - *Le Magasin Pittoresque*, 1839, t. VII, pp. 123-125.

Leroy-Beaulieu, (A) - "La restauration de nos monuments : l'histoire devant l'art et le budget" - *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} décembre 1874 - pp. 605-625.

Rey, (E.), Vietty, (M.) - *Monuments romains et gothiques de Vienne en France*. t. II : Les monuments romains - Paris : Firmin Didot, 1831.

Riegl, (A.) - *Der moderne Denkmalkultus, sein Wesen und seine Entstehung / Le culte moderne des monuments, son essence et sa genèse*, 1^{ère} éd. 1903 - Paris : Seuil, 1984.

Viollet-le-Duc, (E.) - *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XIV^e siècle* - 1^{ère} éd. 1854-1868 - Paris : E. de Nobele, 1967 - 7 tomes.

RAPPELS

1. Il est indispensable d'adhérer à la Société des Amis de Vienne et d'être à jour de cotisation pour participer aux activités de l'association afin d'être couvert par les assurances en cas d'accident ou d'incident.

2. Devant le succès des activités et en particulier pour les sorties, il est recommandé de se faire inscrire dès réception du bulletin et d'envoyer en même temps le règlement, soit par chèque à l'ordre des "Amis de Vienne", soit en espèces.

3. En cas de changement d'adresse, n'oubliez pas de nous prévenir et de donner votre nouvelle adresse.

4. Faites abonner à notre association vos amis ou envoyez-nous leurs adresses, nous leur ferons parvenir un bulletin et nos activités.

Merci
Le Bureau

Les prochains rendez-vous

- **Samedi 24, dimanche 25 juin :**
le spectacle du Puy du Fou et visite de Nantes.
- **Du 13 au 23 septembre :** voyage culturel en Andalousie.
- **Lundi 23 octobre : conférence sur la musique française :**
François BOIELDIEU (1755-1834).
- **Lundi 6 novembre : conférence sur la musique française :**
Jacques MEYERBEER (1791-1864).
- **Lundi 6 novembre : Assemblée Générale**
à partir de 17 heures au local de la Société, 3 rue de la Table-Ronde.
- **Lundi 4 décembre : conférence sur la musique française :**
Charles GOUNOD.
- **Lundi 22 janvier : conférence sur la musique française :**
Jacques OFFENBACH (1819-1880).
- **Lundi 12 mars : conférence sur la musique française :**
Georges BIZET (1838-1875).

Ces cinq conférences seront assurées par M. FAVRE-TISSOT et auront lieu au collège Ponsard de 14 h 30 à 16 h 30. Le prix à la conférence est de 50 F. ou 200 F. pour les cinq.

ATTENTION !

TOUS LES ABONNEMENTS COMMENCENT AU 1^{er} JANVIER

Le règlement de la cotisation et de l'abonnement doit être effectué pendant le premier trimestre (sans omettre les sommes dues à titre antérieur).

*Faites un effort pour que ce bulletin continue à paraître.
Dès aujourd'hui, envoyez votre cotisation.*

MERCI

POUR LES NOUVEAUX ABONNÉS FICHE DE COTISATION AVEC ABONNEMENT AU BULLETIN DES "AMIS DE VIENNE"

NOM : Prénoms :

Adresse (pour l'envoi du bulletin par la Poste) :

Code postal Ville

TARIF ABONNEMENT pour 2000 :

Abonnement normal	150 F.	<input type="checkbox"/>
Étudiants - Retraités	130 F.	<input type="checkbox"/>
Abonnement de soutien	170 F.	<input type="checkbox"/>

A retourner, accompagnée du règlement par chèque bancaire ou postal (C.C.P. Lyon 185-71 J), à l'adresse du siège social : "Amis de Vienne" 3-5, Rue de la Table-Ronde - 38200 Vienne.

A découper selon le pointillé

CONSEIL D'ADMINISTRATION DES "AMIS DE VIENNE"

Président et Vice-Président d'Honneur :

Charles JAILLET - Charles FRÉCON

Comité de Patronage :

Benoît HELLY - Ingénieur d'études

Jacques LASFARGUES - Conservateur des musées de St-Romain-en-Gal/Vienne
et de Lyon

Roger LAUXEROIS - Conservateur des musées de Vienne

Anne LE BOT - HELLY - Ingénieur d'études

Hugues SAVAY-GUERRAZ - Conservateur du patrimoine

BUREAU

Président : André HULLO

Vice-Présidents :

Paul BLANCHON

Jean-François GRENOUILLER

Marcel PAILLIARET

François RENAUD

Secrétaire général : Pierre GIRAUDO

Trésorier : Jacqueline BLANCHARD

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Jean ARMANET

Claude DARPHIN

Jean GUEFFIER

Jean-François GUILLET

Hélène GUILLOT

Philippe MARET

Jean MELMOUX

Robert MOUSSIER

Jean PERRIOLAT

Gilbert ROCHE

Annick SEGUIN

Jean SONDAZ

Danièle THEVENET

Jacquelyne TROUILIER

COMITÉ DE LECTURE

Jean ARMANET, Paul BLANCHON, Franck DORY, Pierre GIRAUDO,
André HULLO, Roger LAUXEROIS, Jean MELMOUX, François RENAUD.

*Le Comité de Lecture laisse aux auteurs des articles l'entière responsabilité des opinions
émises.*

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904



ARCHÉOLOGIE

HISTOIRE

GÉOGRAPHIE

PATRIMOINE

SOMMAIRE

N° 95, 2000, 3

Nathalie MATHIAN - Le château d'Ampuis au cours des siècles	3
Jean-Gabriel MORTAMET - Le château d'Ampuis : principe de restauration	42
Les prochains rendez-vous	47
Bulletin d'adhésion	48

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée pour *"répandre la connaissance de l'histoire de la ville et des antiquités viennoises"* (article premier des statuts de l'association).

Pour 2000 : montant de l'abonnement au bulletin

Abonnement annuel normal	150 F.
Retraités et étudiants	130 F.
Abonnement de soutien	170 F.
Prix de vente au numéro	40 F.

Avis important : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année, au moment du règlement d'un abonnement nouveau, seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

Tout changement d'adresse doit être signalé au secrétaire.

Montant de l'adhésion à la Société	20 F.
--	-------

Correspondance, abonnement et adhésion :

Société des "AMIS DE VIENNE"

Siège social : 3-5, Rue de la Table-Ronde, 38200 VIENNE

C.C.P. "Amis de Vienne" - LYON 185-71 J

Permanences : Les 1^{er} et 3^e mardis après-midi de chaque mois (de 15 h. à 18 h.).

En couverture : Denier d'argent de Jules César (3,95 g.). Atelier itinérant de campagne, 48-49 avant J.-C. (inv. MAB Lyon 555).

Éléphant en marche à droite ; il écrase au passage un serpent. Sous la ligne du sol, l'inscription Caesar. (Cl. Paul Veyssère)

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

LE CHÂTEAU D'AMPUIS
au cours des siècles

Nathalie Mathian

N° 95 - 2000 - Fasc. 3



Ill. 1 - Le château avant sa restauration

Le château d'Ampuis au cours des siècles

I - Le site d'Ampuis et les premières occupations

1. Une villa romaine ?

*"La terre et seigneurie d'Ampuis a haute, moyenne et basse justice, droits honorifiques, belle rente noble qui s'étend sur les fonds les plus précieux de la paroisse, château, maison située dans un des meilleurs pays du lyonnais le long du fleuve du Rhône entre Sainte-Colombe et Condrieu, à une petite lieue de Vienne et six lieues de Lyon"*¹. C'est auréolé de ces qualités que le château est mis en adjudication en septembre 1755, après avoir été aux mains de la famille Maugiron du XVI^e au XVIII^e siècles.

Il est vrai que cet édifice ne manque ni de charme, ni d'avantages. Sa position, aux abords immédiats du Rhône était un pari risqué de par les crues et inondations qu'il convenait de dompter. Ceci dit, le fleuve restait attractif et nombre de particuliers, dont les Maugiron, n'hésitaient pas à établir demeure et terrasses sur pilotis notamment à Vienne.

Ce n'est que progressivement que le fleuve s'installe dans son lit actuel. Selon les archéologues, il serait passé d'un style en tresses à l'âge du fer à un style à méandres à l'époque romaine. A la fin du 1^{er} siècle avant Jésus-Christ, le fleuve s'enfonce et creuse son lit, laissant libres de grands espaces favorables à l'installation sur les deux rives². Ampuis se développe entre le fleuve, la voie romaine de la Narbonnaise reliant le Midi à Lyon, et les cotcaux "du pays du Viennois" dont les auteurs tels Pline le Jeune et Plutarque vantent déjà les vins³.

Nul doute que ce lieu méritait d'être exploité et, si l'on s'en réfère à la tradition, des villas commencèrent à être élevées. Celle qui nous intéresse, la

1 - Lyon, Archives Départementales du Rhône, BP 2819, 2827.

2 - Helly B., Barbeau S., Rouger E., *"Le château d'Ampuis"*, rapport de sondages archéologiques, Lyon 1996, p. 2.

3 - Trancy G., *Histoire d'Ampuis*, Vienne, 1924, pp. 15-17.

“villa d’Ampucius” aurait été édifée sur l’esplanade au-devant du château. Les preuves archéologiques sont minces, car essentiellement fondées sur de rares vestiges, des sondages plus récents et quelques témoignages. Celui de Nicolas Chorier est important puisqu’il remonte au milieu du XVII^e siècle. Il déclare qu’ont été *“découverts depuis peu, dans le jardin qui joint le château, des masures et pavés de marqueterie qui montrent assez combien étaient magnifiques les bâtiments dont ils ne sont que le reste des ruines. Et certes, il n’y a pas apparence que la beauté des lieux n’ayant pu être inconnue aux romains, n’y aux anciens viennois, ne les ait pas approché d’elle et n’ait reçu en même temps des marques de leur estime”*⁴. E. Salomon ajoute (sans citer ses sources !) que des thermes et des salles de bain ont été exhumés lors de la construction d’une digue en 1572, ainsi que de belles mosaïques, lorsque l’imoléon de Maugiron a fait démolir les communs à la fin du XVI^e siècle⁵.



Ill. 2 - Portail d’entrée du XVI^e siècle
(Avant restauration)

Certains de ces éléments, telles des colonnes, ont pu être réutilisés que ce soit dans le portail du XVI^e siècle ou dans la cheminée de l’ancienne cuisine. En effet, les deux colonnes parfaitement galbées du portail sont manifestement des éléments récupérés (Ill. 2). D’une part, elles se distinguent par leur matériau, une pierre de choin à grain fin qui contraste avec la molasse employée pour les autres parties et d’autre part, il subsiste sur celle de droite une astragale parfaitement liée au fût tandis que sur celle de gauche, l’astragale a dû être sculptée sur le chapiteau en molasse en contrepoint. Dans la cuisine, la cheminée possède des colonnettes, qui d’après E. Salomon sont en porphyre rouge et vert. S’il n’est guère fréquent d’employer un matériau de cette qualité pour cet usage il l’est encore moins de les poser à l’envers. Cela

laisse donc à penser qu’elle figuraient parmi les matériaux disponibles au XVII^e siècle sur le site ou aux alentours. Cela d’ailleurs confirmé par la présence d’un impressionnant chapiteau dans l’actuelle église d’Ampuis provenant sans doute de ruines plus monumentales encore.

Il y a quelques années (1942), lorsque M. Vial fit exécuter des fouilles à l’extrémité de la terrasse qui domine le Rhône, des débris ont encore été mis

4 - Chorier, N. *Recherches sur les antiquités de la ville de Vienne*, Lyon, réed. 1659, p. 147.

5 - Si la construction d’une digue est bien attestée, nous n’avons retrouvé aucun document concernant la démolition des communs, mais Salomon a peut être eu accès à des archives conservées dans le château. Salomon F., *Les châteaux historiques du Lyonnais et du Beaujolais*, Lyon, 1936-1938, p. 82.

à jour : des marbres, des fragments de portes ouvragées et de colonnades, des tuiles à rebord et une sépulture mérovingienne. Mais, en dehors de cette dernière, il n'en subsiste nul vestige ; sans doute furent-ils emportés par les propriétaires lors des ventes successives de la propriété.

Plus récemment encore (1996) les trois sondages réalisés par les archéologues au niveau des anciens fossés du château ont apporté quelques précisions supplémentaires. A cet emplacement était probablement un ancien chenal ou un lit majeur antérieur à notre ère. Il aurait été comblé afin de créer une plate-forme peut-être à l'époque romaine. Un mur romain⁶ conservé en fondation, près de trois mètres en dessous du niveau actuel, va dans le sens d'une exploitation précoce de ce site⁷.

La prudence étant de rigueur et dans l'attente de fouilles archéologiques d'envergures, nous retiendrons que si villa romaine il y a eu, nous n'en connaissons ni l'emplacement précis, ni le plan et que les rares témoins n'éclaircissent guère sur son apparence.

2. L'église Saint-Baudille

La présence d'une église primitive située au bord du fleuve et dédiée à saint Baudille est, en revanche, attestée à plusieurs reprises et ce, dès le VII^e siècle. La première mention est extraite d'un texte de saint Ouen qui relate le voyage de saint Floi, évêque de Noyon (c. 588-660). Se rendant pour affaires en Provence, il se serait arrêté à Ampuis, là où se trouvait la villa d'Erchcmbert, homme très illustre que l'on a supposé être Erchambaud, maire du Palais en Neustrie et Austrasie, sous Dagobert⁸. Il aurait guéri un démoniaque dans l'église située près de la "*villa d'Ampuis, du cimetière et du presbytère*", au bord du Rhône. G. Trancy émet comme hypothèse que la villa aurait été démolie vers le VIII^e siècle, au moment des invasions, alors que les Sarrasins assiégeaient Vienne et mettaient ses environs à feu et à sang⁹.

L'église, quant à elle, subsiste puisqu'elle est reçue en donation par l'église métropolitaine de Lyon, en 984, avec des terres et vignes : "*Amputeum cum ecclesia et appenditiis et cum terra de monte magno et terris et vinea in ruraria et colonica una in brociano et colonicas in cori*"¹⁰. Puis, Hugues d'Ampuis, en 1086, la cède à l'abbé de Saint-Pierre de Vienne, afin que le service divin y soit rétabli.

Les terriers en conservent la mémoire ; lors d'un recollement en 1753, il est clairement précisé qu'il existe un petit jardin le long du Rhône, "*joignant le fleuve du Rhône d'orient, au port du dit château d'Ampuis de midi, à la*

6 - Il fait 1 m. de hauteur et 0,70 m. de largeur et est sans rapport avec les constructions actuelles.

7 - Helly B., Barbeau S., Rouger E., "*Le château d'Ampuis*"; rapport de sondages archéologiques, Lyon 1996, p. 7.

8 - snd, *Châteaux d'Ampuis*, Saint-Étienne, 1899, 14-15.

9 - Trancy G., *Histoire d'Ampuis*, Vienne, 1924, pp. 18.

10 - Guigues G., *Cartulaire lyonnais*, Lyon, 1893, p. 20. "Ampuis avec son église et ses dépendances, avec la terre du grand mont et les terres et une vigne en rivière et une colonie en territoire de la Brosse et des colonies en cori".

*terrasse élevée du dit château, où furent anciennement le cimetière de la paroisse d'Ampuis et la maison des chanoines du dit lieu, une muraille pour soutenir le terrain d'occident"... et un chemin "qui tendait de la maison de la confrérie d'Ampuis à l'ancienne église du lieu et au Rhône"*¹¹.

En fait, il est tentant de faire coïncider à ce premier ensemble, un plan retrouvé dans les archives des Maugiron¹². Bien que ce document ne comporte aucune indication topographique, ce qui incite bien sûr à la plus grande prudence, il s'y distingue le plan d'un édifice à trois absides entouré de corps de bâtiment et d'une enceinte percée de trois portes ; le tout étant disposé au bord de l'eau puisque sur la droite sont mentionnés un chemin et un port. Le caractère schématique de la représentation et l'absence de notice l'accompagnant ne permettent guère d'aller plus avant dans l'interprétation ; seules des fouilles à cet emplacement pourraient apporter quelques éclaircissements. Fouilles qui devraient être prometteuses puisque Trancy, en 1924, relève *"qu'il existe encore des substructions de l'ancienne église enfouies au milieu de la terrasse actuelle du Château. Des affaissements de terrain se produisent parfois à cet endroit, ce qui indique que l'emplacement n'est qu'incomplètement comblé et recouvert seulement d'une couche de terre relativement mince. On assure qu'un certain nombre de cercueils en pierre sont alignés sur ce qui fut le dallage de l'église. Un des sarcophages, privé de son couvercle, est placé près du puits de la terrasse"*¹³.

II - Le château bas d'Ampuis au Moyen-Age

Le site même d'Ampuis présente des contrastes dont les hommes vont habilement tirer parti. En effet, aux abords de la rive du Rhône, où s'écoulent plusieurs petits ruisseaux, s'étend la plaine sur laquelle va s'élever l'agglomération. Puis le relief s'élève en une côte couverte actuellement de vignobles à laquelle succède un plateau. Deux châteaux forts vont être édifiés en contrepoint afin de surveiller la voie romaine et servir de logement aux seigneurs du lieu. L'un, au sommet d'une éminence, porte le nom prédestiné de "la Garde", l'autre au bord de l'eau est nommé "le château bas".

Leur première mention remonte à 1339, date où Pierre d'Ampuis reconnaît tenir en fief d'Aymard de Roussillon, les deux châteaux d'Ampuis. Le 14 mai 1356, il tente de vendre "le château de la Garde et la maison forte située au devant de l'église ainsi que le mandement et juridiction d'Ampuis", mais cette vente n'est pas maintenue¹⁴.

En 1499, Marguerite de Cureze de Precy et d'Ampuis, lègue la Garde d'Ampuis à Arthaud de Sainte-Colombe, son neveu. Il meurt jeune de la

11 - Lyon, Archives Départementales du Rhône, BP 2819.

12 - Lyon, Archives Départementales du Rhône, EP 106.

13 - Trancy G., *Histoire d'Ampuis*, Vienne, 1924, p. 33.

14 - Trancy G., *Histoire d'Ampuis*, Vienne, 1924, p. 25.

peste et peste, en juillet 1503, dans son château de la Garde en présence du vicaire de la paroisse d'Ampuis¹⁵.

Ce château passe ensuite à l'Église de Vienne et ne tarde pas à tomber en ruine, ses pierres servant de murs de soutènement aux vignes. Sa silhouette se découpe encore sur les coteaux au XIX^e siècle, mais aujourd'hui la végétation et les éboulements l'ont fait disparaître du paysage.

Il n'en est pas de même du château bas, qui de maison forte va être transformé au cours des siècles en demeure de plaisance. La décomposition en phases d'intervention, marquées par autant d'adjonctions que de soustractions, n'a été possible que par le croisement des sources architectoniques et archivistiques. Il n'en ressort pas moins que les vestiges du Moyen-Âge sont bien partiels. Seules remontent à cette période les deux tours nord-ouest et partie du mur qui les rattache (Ill. 3). La plus petite "la tour rouge" (à l'ouest) est percée de petites baies en plein cintre tandis que "la tour grise" (la plus importante, au nord) l'est de baies en accolade (dont l'une a été convertie tardivement en porte). Elles ont été construites dans un appareil parementé composé de moellons parfois d'assez grande taille liés au mortier blanc beige.

S'y ajoutait à l'est une tour de grandes dimensions (ancien donjon ?), à peu près carrée, flanquée d'une demi-tour circulaire haute de cinq étages (c. 16 à 20 m)¹⁶. Nommée dans les différents inventaires "la grande tour", elle est desservie par un escalier à vis inscrit dans une tourelle à pans, accolée au nord, éclairée par six croisées (3 au nord et 3 au sud)¹⁷. Démolie dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, son aspect nous est révélé par un plan, une axonométrie de 1748 et plusieurs descriptions.

Elles était reliée au corps du logis principal par une muraille percée au centre d'un pont-levis. Celui-ci est attesté dans un précieux terrier qui indique que la route actuelle, longeant le château à l'ouest, était située en 1500 plus avant, face au pont-levis, afin de joindre le territoire des Coutures¹⁸. Selon les archéologues, à l'époque médiévale, la courtine pouvait être plus en retrait vers le sud, au droit de l'épais mur intérieur qui clôt la chambre basse. L'aménagement d'une galerie au XVI^e siècle aurait nécessité la construction d'une fondation au-devant de la courtine, celle-ci étant ajourée d'arcades côté cour¹⁹. Selon toute probabilité, la courtine, au Moyen-Âge, devait être couronnée de créneaux et interrompue en son centre par un châtelet d'entrée à pont-levis. Système, qui, bien qu'englobé dans la galerie, était encore visible à la fin du XVII^e siècle : *"au dire des plus anciens habitants d'Ampuis et suivant que l'indique la vraisemblance, régnait autrefois un chemin depuis la porte qui est au milieu de la galerie du château au-devant de laquelle porte, était le pont-levis sur les fossés"*²⁰.

15 - Le Laboureur C., *les mesures de l'Île Barbe*, Lyon, 1895, p. 306-307.

16 - Cette tour possède un escalier à vis de quatre vingt quinze marches d'après le rapport d'expert réalisé en 1687, (cf chapitre III - *Ampuis au XVII^e siècle*, rapport d'expert du 1687, p. 27).

17 - cf chapitre III - *Ampuis au XVII^e siècle*, p. 27-29 et chapitre IV - *Ampuis au XVIII^e siècle*, p. 36.

18 - Lyon, Archives Départementales du Rhône, BP 2827.

19 - Helly B., Barbeau S., Rouger E., *"Le château d'Ampuis"*, rapport de sondages archéologiques, Lyon 1996, p. 10.

20 - Lyon, Archives Départementales du Rhône, BP 2819, 1573.



III. 3 - Les deux tours : la tour rouge à l'ouest (percée de petites baies plein cintre),
la tour grise au nord. État après restauration.

Une quatrième tourelle utilisée en escalier à vis, est mentionnée, en 1640, au moment où elle est remplacée par l'escalier actuel. Servant à la distribution et non à la défense, elle devait se trouver à l'aplomb de la "tour rouge" côté cour. La logique voudrait qu'une tour se soit également trouvée à l'angle sud, afin d'assurer la défense en ce point-ci, mais nous n'en avons trouvé aucune mention. Quant à l'appareil défensif, rien n'en subsiste. En 1687, deux canonnières sont encore citées dans la basse cour²¹ et au début du XVIII^e siècle des traces de mâchicoulis sont encore visibles sur la "tour carrée" et la "tour grise", mais ils seront graduellement supprimés au fil des siècles. Ces quelques indices nous permettent d'imaginer un quadrilatère renforcé de fortes tours d'angles, accessible par un pont-levis. L'un des éléments essentiels de la petite cour intérieure étant un puits (toujours présent sous une épaisse glycine), nécessaire à la survie en cas d'attaque.

La présence des fossés à l'époque médiévale ne semble pas attestée. En effet les sondages réalisés par les archéologues n'ont laissé apparaître aucune trace du matériel traditionnel, déchets de cuisines, ossements, fragments de poteries : *"le côté propre des dépôts, liés au fonctionnement du fossé, montre une maîtrise de l'environnement qui paraît correspondre plus à un bassin d'agrément qu'à des douves accessibles à tout le monde"*²². D'autre part leur largeur de neuf mètres et leur faible profondeur allant de 1 à 4 mètres ne sont pas des critères véritablement défensifs.

En dehors des édifices religieux installés au sud-est, il pouvait exister des dépendances, cependant il est aujourd'hui difficile de relever des traces médiévales dans le tinallier (ou cuvage) et dans l'ancien bâtiment des cuisines (alors indépendant du corps du logis). Seules une porte dans le premier et une double arcade dans le second présentent un caractère ancien, cependant ces témoins sont trop partiels et les remaniements postérieurs trop importants, pour assurer l'existence de ces édifices avant le XVI^e siècle.

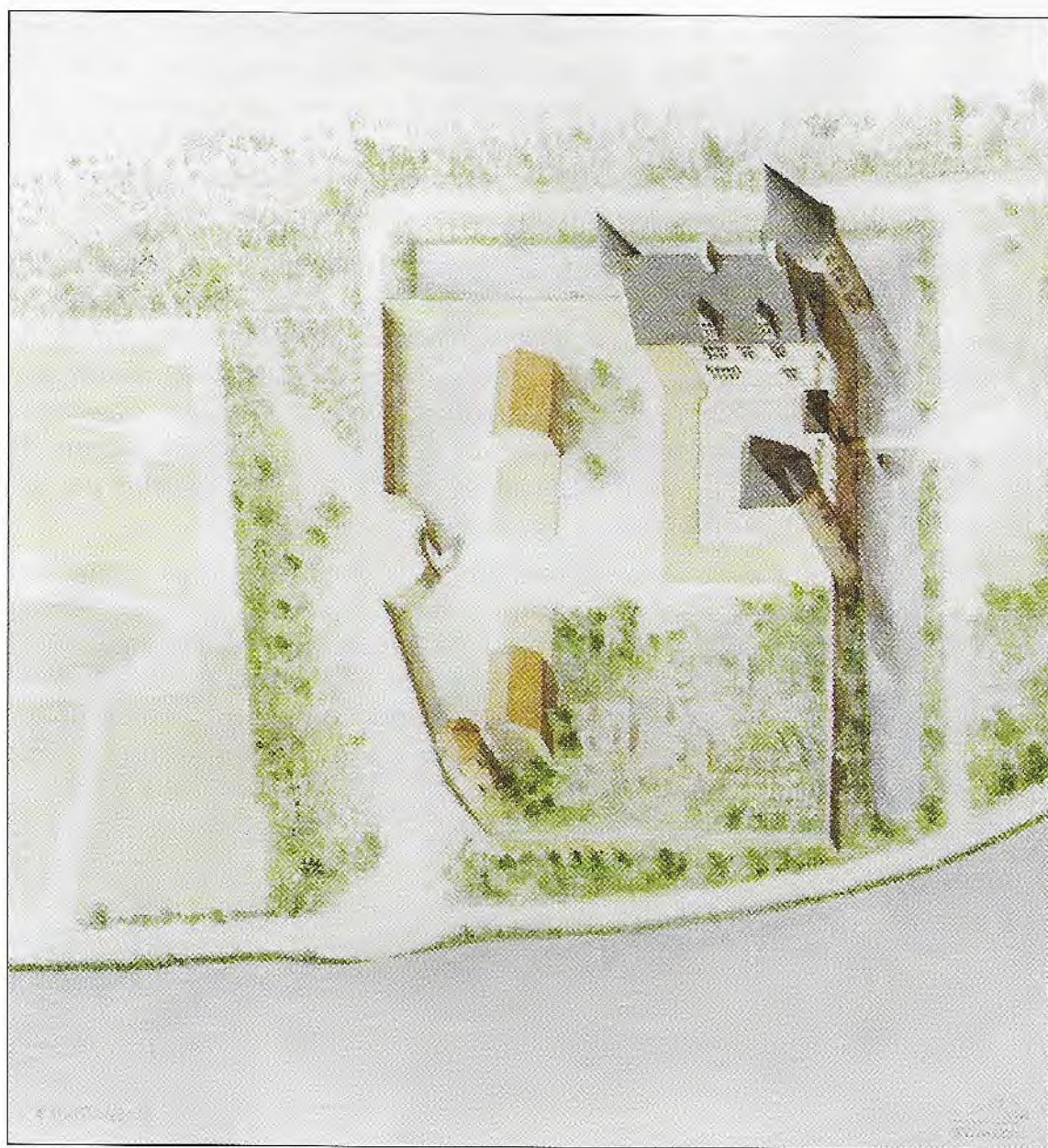
III - Le château d'Ampuis à la Renaissance

1. Guy de Maugiron (propriétaire de 1512 à 1554)

C'est par mariage que le château bas passe, vers 1381-1382, aux mains des Maugiron. Aucun renseignement ne filtre des archives avant le début du XVI^e siècle. Guy de Maugiron hérite le château d'Ampuis de son oncle Claude, décédé à la bataille de Ravenne en 1512. Avec son fils Laurent, il va occuper une place privilégiée dans l'histoire de France tout particulièrement lors des épisodes des guerres de Religion. Né vers 1490, il entre de bonne heure dans la carrière des armes. En tant que capitaine des Ponts de

21 - cf chapitre III - *Ampuis au XVI^e siècle*, rapport d'expert de 1687, p. 22 N° 8.

22 - Helly B., Barbeau S., Rouger E., *"Le château d'Ampuis"*, rapport de sondages archéologiques, Lyon 1996, p. 14.



*Ill. 4 - Le château à la fin du XVI^e siècle. Restitution.
Aquarelle de F. Martinuzzi - 1999
(en rose les parties disparues)*

Gué, il est reconnu, en 1511, comme un des plus brillants gentilshommes de la maison du roi. En 1515, il commande une compagnie de deux cents hommes d'armes et est un des principaux artisans de la victoire de Marignan. En gage de reconnaissance le roi le nomme capitaine de la troisième compagnie des gardes françaises et écossaises, puis chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Il cumule ensuite les charges de chevalier de l'Ordre du roi, conseiller privé de sa majesté, gentilhomme de sa chambre et chambellan ordinaire. Marié à Ozanne Lhermite le 19 janvier 1517, il aura quatre fils, Laurent (1528-1589), Annet (décédé en 1595), Aymar, évêque de Clandève (décédé en 1564), Guillaume (décédé en 1551) et deux filles.

Chorier nous laisse un portrait éloquent de cet homme d'action : *"Guy de Maugiron mérita toute l'estime du roi François 1er en la journée de Marignan, il eut la lieutenance générale du Dauphiné et le gouvernement de Savoie. Le roi ne l'appelait jamais que son ami ou compère, néanmoins, il avait été si mal élevé qu'il ne savait même pas écrire. Au reste, il était fort vaillant et fort sage"*²³. Dès 1519, il est pourvu de la charge de bailli du Viennois et réunit les titres de seigneur d'Ampuis, de la Roche, comte de Montléans et seigneur du Belley.

Ce n'est que le 19 avril 1520 qu'il réunit dans ses possessions les deux châteaux composant la seigneurie d'Ampuis, après achat à Antoine de Sainte-Colombe de la Garde d'Ampuis (Ill. 4). Cette dernière est alors laissée à l'abandon, au profit du château bas qui devient sa résidence privilégiée, avec la maison de Vienne acquise le 3 février 1528, située paroisse Saint-Laurent, au bord du Rhône, à l'est de la grande église Saint-Maurice²⁴.

Grièvement blessé à la bataille de Pavie le 24 février 1525, il est fait prisonnier et emmené, comme le roi, en Espagne. Il n'en sera délivré qu'après paiement d'une rançon de 2000 écus d'or. Couvert de gloire et d'estime pour sa bravoure et sa fidélité, Guy reçoit de François I^{er} deux petits canons de fonte à ses armes²⁵, un don plus substantiel de 1000 écus (1526), la charge de sénéchal du Valentinois et du Diois, puis de lieutenant général du gouvernement du Dauphiné (1528). Fort de ce nouveau statut, Guy peut entreprendre des travaux conséquents à Ampuis de façon à embellir la maison forte obscure et sévère.

Grâce à la conjugaison d'études historique, archéologique, dendrochronologique entreprises lors de la restauration en cours, sous la direction de Monsieur Mortamet, il est possible d'attester l'importance de cette campagne de 1529.

Le corps de logis inscrit entre les deux tours est alors remanié. De belles pièces largement ouvertes sur l'extérieur par des croisées (Ill. 5 et 5 bis) (baies à meneau et traverse) et couvertes de plafonds originaux sont créées et une toiture à forte pente en ardoise vient le couronner. Il est relié à la tour ouest par une galerie à arcades qui double l'ancienne courtine à pont-levis et deux ailes de communs ferment ce quadrilatère.

23 - Chorier N., *Histoire du Dauphiné*, t. 2, réed. Valence, 1871, p. 72.

24 - Lyon, Archives Départementales du Rhône, EP108,

25 - Ils sont demeurés jusqu'au XVIII^e siècle dans le jardin du château. Ils feront partie des rares éléments distrait de la vente du château après la faillite de Thimoléon-Guy-François car selon les experts *"c'est un titre d'honneur dont il n'a jamais pensé à se défaire, qu'on a jamais eut l'intention d'adjuger à l'étranger, qu'il serait même indécent de le penser"*.



Ill. 5 - Corps de logis : croisées à meneau et traverse.



*Ill. 5 bis
Corps de logis :
croisées à meneau et traverse.*

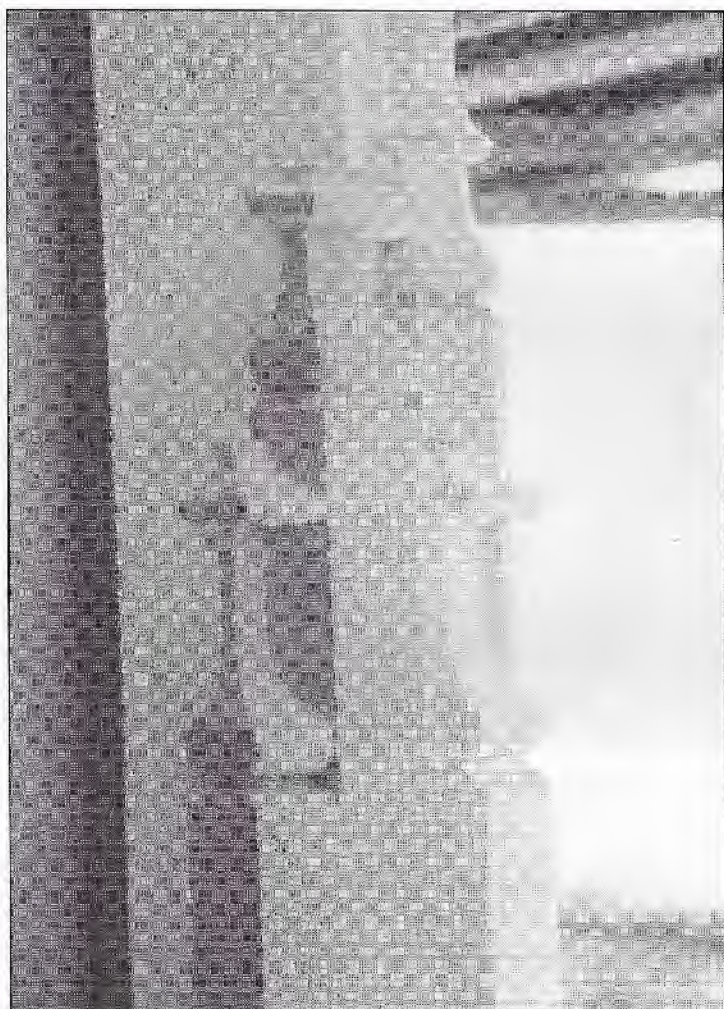


Ill. 6 - L'étage de combles.

C'est l'expertise dendrochronologique (datation des bois à partir de l'analyse de leur croissance) menée par M. Dormoy²⁶ qui a certifié la date de 1529. En effet, les multiples prélèvements aux plafonds du rez-de-chaussée et du premier étage, à la charpente et aux enrayures des tours (restées en place malgré leur écrêtement au XIX^e siècle) concordent et remontent à cette année. C'est donc à Guy de Maugiron qu'il convient d'attribuer le parti d'une haute toiture à forte pente, tout à fait exceptionnelle dans nos régions et fortement inspirée du Val de Loire, où il côtoyait le roi. Couverte d'ardoises jusqu'au XVIII^e siècle, elle est réalisée en chêne équarri à la hache ou scié à la main et présente la particularité d'être à entrails portant ferme (Ill. 6). Ce système offre l'avantage de libérer l'espace au sol et donc de ménager un étage de combles pour le logement des domestiques. Au-dessus, les greniers sont, au contraire, fragmentés par les poinçons. A cette époque, seules, deux lucarnes ou "jacobines" comme on les nomme alors sont citées côté cour. Inspirées, elles aussi, du Nord de la France, elles reprennent en général la modénature des croisées des deux premiers niveaux. C'est toujours le cas aujourd'hui, cependant comme elles se retrouvent en plus grand nombre et à l'identique sur le corps de logis agrandi au XVII^e siècle, il convient de faire preuve de réserves quant à leur aspect initial. Ajoutons qu'en 1687 elles sont déclarées très en surplomb et menaçant ruine, nul doute qu'elles ont été, dès lors, très remaniées.

En ce début du XVI^e siècle, la paix relative incite les châtelains à percer les parties supérieures des anciennes forteresses, peu accessibles et hors de

26 - Expertise dendrochronologique réalisée par M. Dormoy d'Archéo-labs, "réf. ARC99/R2145D", en février 1999.



Ill. 7 - Moulures des croisées à tores et bases prismatiques.

portée des attaquants, de façon à laisser pénétrer la lumière dans les pièces de réception. Il en est ainsi à Ampuis où, par précaution, le rez-de-chaussée, côté coteaux, n'est percé que de larmiers "tres-sillés" de fer, tandis que l'étage s'ouvre par une triple croisée jumelée à meneau et traverse encadrée par deux croisées. Côté cour les deux niveaux, de même, sont largement ouverts par une série de croisées dont une jumelée. Si la vue sur les collines est privilégiée, c'est parce que celle sur le Rhône est en partie masquée par l'aile des communs et les édifices religieux.

La mouluration à tores et bases prismatiques, (Ill. 7) encore d'esprit gothique et

courante dans la vallée du Rhône, n'en est pas moins singulière par la multiplication des prismes à peine détachés du montant. Avec un peu d'attention, de petites variantes se distinguent dans la mouluration, ce qui, confronté à la présence de chaînes d'angles, laisse à penser que les travaux ont connu des reprises dans un temps rapproché.

À l'intérieur, les sondages effectués par l'atelier ARCOA ont ménagé bien des surprises. En effet, au fur et à mesure qu'étaient ôtées les couches de peintures, de papiers peints et les doublages des murs, sont apparues des traces de décors peints. Les plus anciens recouvrent les ébrasements des anciennes croisées, notamment dans la salle basse du rez-de-chaussée. Un encadrement, peint à la détrempe directement sur la pierre, imite un faux appareillage de pierre dans une teinte ocre rouge avec des joints rouge foncé et des panneaux en faux marbre²⁷. Sur les murs, la polychromie n'existe plus, recouverte à la fin du XVII^e siècle par un nouveau décor. Peut-être s'harmonisait-elle avec des tapisseries, encore présentes à l'étage aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Cette pièce est couverte d'un traditionnel plafond à la française, cependant celle qui lui succède et celle de la tour grise, ont adopté un parti plus original avec de faux caissons créés par un jeu de moulures plaquées et d'axe

27 - Rapport ARCOA : *Recherche de décor peint au château d'Ampuis*, mars 1996.

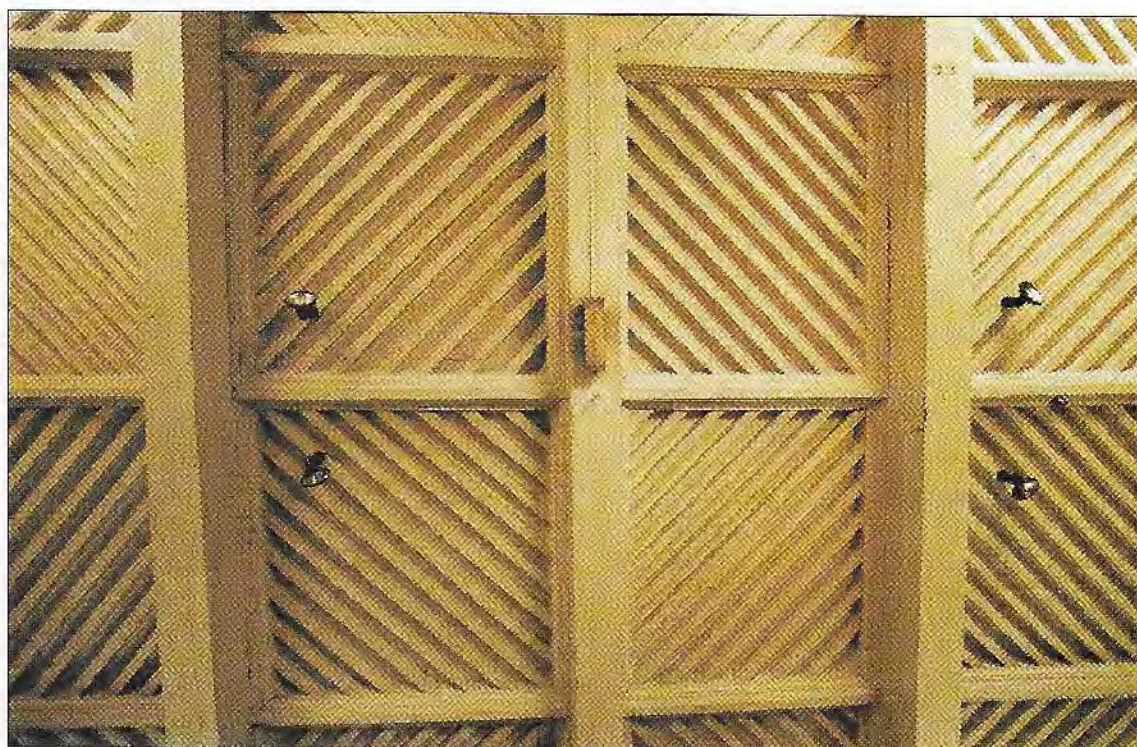
d'entrevous. Ce modèle peu fréquent se retrouve à l'identique dans la galerie des Sacrifices du château d'Ancy-Le-Franc dû aux dessins de S. Serlio (1541-1546).

À l'étage, l'ensemble des plafonds est plus exceptionnel, puisqu'il adopte le système dit "à la fougère" (Ill. 8). Il est très en vogue dans les nobles demeures du Forcz, notamment à la maison dite "François I^{er}" à Saint-Étienne (portant la date de 1547), au château de la Bâtie d'Urfée, mais aussi au château de Roussillon (1549-1553). Les solives, plutôt que d'être posées perpendiculairement, sont agencées dans des caissons, en diagonale, afin de composer de dynamiques losanges. Les pièces de bois sont utilisées d'une façon optimum puisque les solives ont des dimensions différentes. Si les ailes au sud et à l'ouest contournant la cour qui comprenaient communs et cuisines, n'ont guère laissé de traces lors de leur démolition à la fin du XVI^e siècle, nous sommes mieux renseignés sur la galerie disposée au nord. Nous avons expliqué comment l'ancien mur de courtine a été doublé de façon à composer une galerie. Cela a eu pour conséquence d'annuler en partie la saillie de la "grande tour" et probablement du châtelet d'entrée. Les descriptions du XVII^e siècle mentionnent sept arcades faites en grosses briques séparées par des piliers et demi-piliers aux extrémités côté cour et pont-levis côté fossé. La partie supérieure ménage un passage vers la grande tour. Elle est pavée de cadettes et garantie par des créneaux de façon à assurer un minimum de défenses²⁸. Les archéologues qui ont effectué un sondage à l'angle de la tour grise ont mis en évidence les phases de construction. Le mur de la galerie vient s'appuyer contre celui de la tour et est donc postérieur, quant à celui du bassin il est probablement contemporain puisque le colmatage s'appuie contre la base de l'enduit du mur de la galerie²⁹.

Ces fossés en eau, plus décoratifs que défensifs ont le mérite de mettre en valeur la demeure et de tenir à distance les éventuels assaillants. Visibles sur le plan et la vue du milieu du XVIII^e siècle, au nord et à l'est, ils sont également évoqués dans une expertise de 1685 *"les fossés qui sont autour du château... les fossés allant contre le colombier"*. Plus que des douves, il s'agirait de bassins d'agrément imperméabilisés par une couche argileuse et alimentés par les sources voisines. L'eau baignait alors la base des murs du château. Curieusement, sur le plan de 1750, il apparaît que le fossé nord dépassait de beaucoup le corps de logis et il convient de se poser la question de son retour à l'aplomb du colombier jusqu'au Rhône comme c'était le cas à l'ouest. Si les archéologues ont acquis la certitude qu'il ne retournait pas au niveau de la tour rouge, le tracé n'apparaissant pas suffisamment courbe pour venir vers le Rhône, rien n'empêche qu'il ait englobé, dans un premier temps, le château mais aussi les différents édifices religieux placés au-devant. Rappelons à ce propos que l'accès au château se faisait, non comme aujourd'hui au sud, mais à l'inverse au nord et que les édifices religieux subsistent au XVI^e siècle avec le cimetière.

28 - Trancy G., *Histoire d'Ampuis*, Vienne, chapitre III : Ampuis au XVII^e siècle, 1924, p. 29.

29 - Helly B., Barbeau S., Rouger E., *"Le château d'Ampuis"*, rapport de sondages archéologiques, Lyon, 1996, p. 10.



Ill. 8 - Plafond "à la fougère".

Désormais le château de Guy de Maugiron allie tradition militaire et plaisance. C'est une sorte de manoir des champs aux tours imposantes, mais aux fastes modérés, agréable à vivre et lumineux. Symbole de noblesse, il offre une alternance champêtre avec leur demeure urbaine et présente l'avantage, par sa fortification, de pouvoir servir de refuge. Composé d'un corps de logis en fond de cour, d'une aile promenoir et galerie supérieure et d'ailes en retour, il rappelle les partis pris à l'Hôtel Jacques Cœur à Bourges (milieu du XV^e) et à Plessis Bourré (Maine-et-Loire, 1468-1473). L'ensemble est ici de dimensions modestes car les anciens édifices religieux au bord du Rhône bloquent alors toute extension.

Est-ce pour fêter la fin des travaux entrepris, qu'en 1553, lors d'un banquet organisé au château, sont mangés les trois premiers dindons en France ?³⁰.

Le 23 septembre 1534, Guy de Maugiron et Ozane l'hermite sont au château d'Ampuis pour rédiger leur testament mutuel. Ils évoquent l'église d'Ampuis où il seront ensevelis, au sépulcre et tombeau des prédécesseurs du seigneur. Cent messes y seront dites. Ozanne décède le 2 janvier 1538. Guy poursuit ses conquêtes militaires et s'illustre une fois de plus lors des guerres du Piémont et de Savoie. Cette fois, il est récompensé par Henri II, par lettre du 14 mai 1547 et est nommé lieutenant général. Lors de l'entrée du roi à Lyon l'année suivante, Maugiron s'empresse de défiler avec les chevaliers en tête du cortège, juste avant le roi³¹.

30 - Nous laissons à Trancy l'entière responsabilité de cette affirmation que nous n'avons pu vérifier. Trancy G., *Histoire d'Ampuis*, Vienne, 1924, p. 32.

31 - *Chronique de Jean Guéraud*, 1536-1562, Lyon 1929, p. 47.

C'est également un des interlocuteurs privilégiés du cardinal de Tournon, bien que ce dernier fasse arrêter, dans son hôtel de Vienne, son médecin Michel Servet convaincu d'hérésie. En 1554, *"un peu débile de sa personne"* Guy élit sépulture, non dans l'antique église d'Ampuis, mais dans un lieu plus prestigieux : la chapelle Saint-Paschaire en l'église Saint-Maurice de Vienne. Il demande que les ossements de sa femme, entreposés à Ampuis, soient réunis aux siens dans un tombeau qu'il a fait faire à Grenoble. Sensible désormais au style de la Renaissance qui s'est progressivement imposé en France, il ne reprend pas le caractère gothique qu'il a imprimé à sa demeure, mais lui préfère un édicule scandé de pilastres d'ordre dorique supportant un fronton triangulaire en marbre blanc et noir.

2. Laurent de Maugiron (propriétaire de 1554 à 1589)

Son fils, Laurent de Maugiron, né en 1528, cumule les charges de lieutenant général au gouvernement du Dauphiné et de Bourgogne, de gouverneur de Lyon et de Vienne et aux pays d'Alençon et du Perche, de sénéchal du Valentinois et du Diois et de la Haute et Basse-Marche. Il est aussi conseiller du roi en son conseil d'État et Privé, gentilhomme ordinaire de sa chambre, chambellan de Monsieur le frère du roi, capitaine de cinquante et cent hommes d'armes des ordonnances de Sa Majesté, chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Il épouse, le 19 mai 1550, sa cousine Jeanne de Maugiron dont il a huit enfants.

En 1557, quelques années après la mort de son père, Laurent obtient le droit d'installer un port à côté de son château d'Ampuis. Soucieux des intérêts du village, il parvient même à convaincre le roi d'y instaurer deux foires, les 20 mai et 2 novembre, ce qui constitue un réel privilège³².

Comme son père, il s'illustre comme un des plus fameux et plus vaillants capitaines dauphinois qui s'emploie aussi bien au triomphe du catholicisme que de la royauté. Ses actions d'éclat au cours de l'année sont rapportées par plusieurs auteurs, d'autant qu'il apparaît comme un des ennemis implacables du baron des Adrets. Dès 1562, il est adjoint au comte François d'Agoult comte de Sault. Le 27 avril, après l'assassinat de la Motte Gondrin par les protestants à Valence, il est gratifié de la charge de lieutenant général au gouvernement du Dauphiné. Après le sac de Lyon en 1562, le lundi 18 mai, un édit y est publié au nom du roi, selon lequel le baron des Adrets est déclaré colonel général au pays du Dauphiné, Lyonnais et autres lieux, il y est également recommandé *"à tous capitaine qui aurait des nouvelles de M. de Maugiron et de ses consorts qu'ils eussent à les arrêter et que là où ledit Maugiron serait trouvé, qu'il fut fait prisonnier, pris mort ou vif, lui et ses adhérents, comme rebelle au roi et à la couronne, leurs bien acquis et confisqués et toutes leurs places et maisons abattues et démolies"*. Jean Guéraud ajoute que le lundi 1^{er} juin *"fut bruit que le baron des Adrets avait été rencontré de M. de Maugiron ou bien de certaines autres bandes, lequel avait été défait et mis en*

32 - Terrebasse H. de, *Histoire et généalogie de la famille de Maugiron en Viennois*, Lyon, 1905, p. 117.

déroute, toute fois, il tenait la chose si secrète par les adversaires qu'on ne pouvait savoir s'il était mort ou pris et assiégé en quelques lieux, mais on le tenait plutôt pour mort"³³. En fait, Laurent de Maugiron réussit à s'opposer au baron des Adrets à Grenoble, le 14 juin 1562. Il est mis en déroute à Saint-Marcellin et prend Vienne le 16 septembre 1562.

Trancy évoque, dans son ouvrage, que l'église d'Ampuis a pu être ruinée au cours des guerres de Religion³⁴. Le baron des Adrets entre dans Vienne le 2 mai 1562 et en est chassé par Maugiron quatre mois plus tard, période pendant laquelle il se livre au pillage et à la profanation des églises. Condrieu demeure également entre les mains des protestants pendant quatre mois, le château d'Ampuis encadré par ces deux villes a-t-il été épargné ?

Il faut attendre les années 1570 et 1572, pour voir Laurent procéder à des consolidations. En effet, de violentes inondations ont emporté une partie des murs de soutènement longeant le fleuve et ont donc ruiné plus encore les vestiges des bâtiments religieux.

Soucieux de procéder au rétablissement d'une digue à peu de frais, il récupère des matériaux et notamment les "grosses pierres" de l'église de la Réclusière à Vienne. C'est sans compter avec les consuls de la ville qui envisagent d'utiliser les mêmes matériaux pour réparer le pont du Rhône. Laurent réagit violemment aux injonctions de l'un d'eux qui a été dépêché, en lui arrachant la barbe et en menaçant de lui couper les jarrets. Selon lui, le roi lui a donné un brevet afin de prendre des pierres inutilisées aux environs de sa terre afin de réparer les ruines que le Rhône a causées à l'extrémité de sa propriété. Cela est d'autant plus important que ce chemin de halage sert au voyage de son seigneur³⁵. La digue est achevée en 1572 comme l'annonce le juge Putod "*vos murailles d'Ampuis, le long du Rhône s'achèvent et il a bien été besoin qu'elles soient bonnes pour la grosseur du Rhône qui a abattu partout des murailles*"³⁶.

Le terrain à l'arrière de la digue est probablement débarrassé des derniers vestiges de l'église Saint-Baudille et des bâtiments qui l'accompagnaient (le tinallier fait-il partie des vestiges ?) car une nouvelle église est construite à l'extrémité nord-ouest du clos, à distance suffisante du château. L'une des cloches commémore cet événement et porte la date de 1577. Désormais, les châtelains disposent face au Rhône d'un espace suffisant en terrasse pour créer un jardin d'agrément.

La nécessité d'une politique plus favorable en faveur des protestants incite Catherine de Médicis à éloigner Laurent, considéré comme un trop zélé catholique et à le remplacer à la lieutenance générale. Il conserve cependant le poste de commandant supérieur de Vienne, puis, en vue d'adoucir sa disgrâce, il est envoyé en mission auprès du duc de Ferrare. A la mort du baron de Simiane, Laurent écrit à la reine afin de retrouver son ancienne charge. Celle-ci, consciente de ses anciens services, intercède donc en sa faveur et, le 4 mars 1578, il

33 - *Chronique de Jean Guéraud*, 1536-1562, Lyon 1929, p. 164.

34 - Trancy G., *Histoire d'Ampuis*, Vienne, 1924, p. 44.

35 - Terrebasse H. de, *Histoire et généalogie de la famille de Maugiron en Viennois*, Lyon, 1905, p. 116.

36 - Terrebasse H. de, *Louis de Maugiron, favori du roi Henri III, 1560-1578*, Grenoble, 1900, p. 6.

est pourvu de cet office qu'il exercera jusqu'à sa mort. Désormais il se montre des plus modérés vis à vis de Lesdiguières, chef des réformés.

La même année, Laurent et son épouse déplorent le décès de leur fils aîné Louis de Maugiron, mignon de Henri III. Alors qu'il se rendait à Avignon pour réprimer les rebelles du Languedoc, le roi s'était arrêté à Vienne, chez Laurent de Maugiron, le 15 novembre 1574, puis à son retour le 18 janvier 1575, et avait remarqué le jeune homme. Le duc d'Alençon l'attacha à sa personne comme chambellan. Considéré par certains comme un "*Gentilhomme de grande allure, ambitieux et accommodant*" et par d'autre comme "*odieux par ses façons hautaines et hardies, par ses fards et accoutrements efféminés et impudiques*", comblé par les dons immenses et libéralités du roi, il n'en combat pas moins, en 1577, au siège de la Charité-sur-Loire et a l'œil gauche arraché par une flèche³⁷. Belliquoux, il achève précocement sa carrière au cours d'un duel, au parc des Tournelles, à l'âge de dix-huit ans. Le roi lui fait élever un magnifique tombeau dans l'église de Saint-Paul à Paris, qui est abattu peu après, en janvier 1589, par le peuple.

En 1582, Laurent est accueilli solennellement par les habitants d'Ampuis qui lui font présent de leur vin renommé. Deux ans plus tard, ses rapports avec les consuls de Vienne semblent s'être grandement améliorés puisqu'il les convie dans son château où il les reçoit "*fort bien et leur fait bonne chaire*"³⁸. Laurent décède le 5 février 1589 et son fils Timoléon hérite du domaine.

3. Timoléon de Maugiron (propriétaire de 1589 à 1622)

Timoléon cumule les titres et charges de capitaine de cinquante hommes d'armes, maréchal de camps et armées de Sa Majesté, conseiller en son conseil d'État et chevalier de l'ordre de Saint-Michel. En 1587, il épouse Françoise de Tournon et exerce l'année suivante, suite à l'indisposition de son père, la charge de lieutenant général du gouvernement en Dauphiné. Comme lui, c'est un violent guerrier qui sert contre les protestants jusqu'à la mort d'Henri III, puis se déclare pour Henri IV, qu'il trahit quelques années plus tard, sous prétexte que la lieutenance du Dauphiné ne lui a pas été attribuée, en livrant Vienne aux Ligueurs. Finalement Henri IV, en 1593, lui octroie la charge convoitée.

La volonté d'ouvrir le château du côté du Rhône pour bénéficier du panorama, n'est envisageable qu'une fois les troubles religieux passés et les édifices, tels que l'église, la maison des chanoines et le cimetière, définitivement supprimés. Ensuite, il suffit d'abattre les deux ailes des communs (sud-ouest) et d'établir une continuité entre l'ancienne petite cour, la nouvelle terrasse et le Rhône (ill. 4). Émile Salomon attribue cette destruction à Timoléon. Elle donna lieu, comme nous l'avons déjà mentionné, à la découverte de mosaïques qui furent alors transportées au château³⁹.

Ce dégagement s'est accompli en même temps qu'une réédification des

37 - Terrebasse H. de, *Louis de Maugiron, favori du roi Henri III, 1560-1578*, Grenoble, 1900, p. 6.

38 - Trancy G., *Histoire d'Ampuis*, Vienne, chapitre III - Ampuis au XVII^e siècle, 1924, p. 33.

39 - Salomon E., *Les châteaux historiques du Lyonnais*, p. 79.

murailles d'enceinte et qu'une restructuration des accès donnant lieu à un cheminement nouveau. Le changement est conséquent puisqu'il induit la déviation de l'ancien chemin qui aboutissait, au nord-ouest, face au pont-levis. Reporté au-delà des douves, qu'il contourne, il rejoint le port créé en 1557. Si un fossé a existé au sud-ouest, c'est à ce moment-là qu'il est remblayé. Un haut mur limite alors la propriété en ménageant d'une part une "basse cour" au-devant de l'ancien bâtiment des cuisines⁴⁰ et une "petite cour" au-devant du cuveau et du colombier⁴¹. Combiné aux douves, il offre une ceinture défensive suffisante.



Ill. 9 - La cheminée de la grande salle du premier étage.

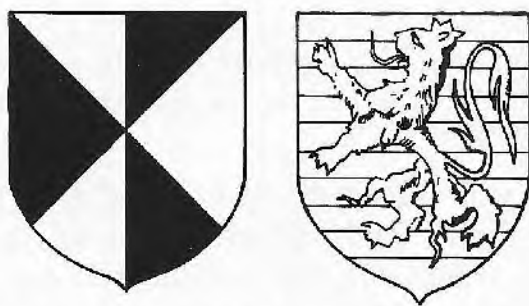
Un nouveau portail, magistralement introduit par deux exèdres percées de niches, est placé dans l'axe de l'ancienne grande tour. Il ménage un passage entre le tinallier et l'ancien bâtiment des cuisines, puis dessert la nouvelle esplanade, divisée en deux parties : la "grande cour" et la "terrace" et marquée par une légère dénivellation. Ce portail d'un excellent dessin présente toutes les caractéristiques d'une architecture maniériste déjà tardive. Il est composé sous la forme d'une travée corinthienne (une arcade reposant sur des piliers cantonnés de colonnes), surmontée d'un fronton triangulaire interrompu, orné, dans les rampants de modillons et d'une frise de denticules. L'ensemble a été réalisé en pierre de molasse, à l'exception des colonnes en pierre de choin qui paraissent être des éléments antiques récupérés (Ill. 2).

40 - Déjà en place, si l'on en juge par certaines moulures qui subsistent. Ce qui n'exclut en rien qu'il ait été comme le tinallier fortement remanié, voire agrandi par la suite.

41 - Il sera reconstruit à l'identique et au même emplacement en 1653.

Le premier mariage de Timoléon se solde en 1602 par la mort de son épouse, mort jugée suffisamment suspecte pour susciter une requête auprès du Parlement de Paris. Lavé de tout soupçon, il épouse le 1er octobre 1616, Jeanne de Sassenage. C'est là une belle occasion pour procéder à de nouveaux travaux de décoration dans l'ancienne demeure. Une cheminée monumentale ornée de chutes de fruits et de légumes est posée dans la grande salle du premier étage (Ill. 9). Leurs armoiries y sont réunies au centre : celles des Maugiron à gauche "Gironné d'argent et de sable de six pièces" et celles des Sassenage à droite "burelé d'argent et d'azur de dix pièces, au lion de gueule armé, lampassé et couronné d'or brochant sur le tout" (Ill. 10).

S'il continue ses activités militaires, il n'en doit pas moins soutenir quantité de procès que lui valent une accumulation de dettes. En 1602, la terre d'Ampuis est saisie à la requête de Gabrielle de Gadagne et en 1607, la terre d'Igé est vendue. Maréchal des camps, il est tué au siège du Pouzin le 4 mars 1622, d'un coup de mousquet. Sa succession, complexe, donne lieu à une vente de ses meubles et de somptueux bijoux⁴².



Ill. 10 - Armoiries des Maugiron et des Sassenage.

IV - Le château d'Ampuis au XVII^e siècle

1. François de Maugiron (propriétaire de 1622 à 1638)

Son fils, François de Maugiron, alors mineur, est mis sous tutelle de Jean Duboys, avocat. Il est maître des camps d'un régiment d'infanterie et sert en qualité de volontaire et de lieutenant dans le régiment commandé par son cousin, Claude de Maugiron. Lors des guerres d'Italie, il meurt sans alliance à l'âge de 22 ans et sans parent proche puisque son frère Georges est décédé en 1624. Atteint d'une maladie pestilentielle, il teste à Turin le 5 novembre 1638 et institue ses deux cousins germains Claude et Louis héritiers pour moitié de ses biens meubles et immeubles. Louis, en 1639, cède sa part à Claude.

42 - Lyon, Archives Départementales du Rhône, EP 99, EP 105.

2. Claude de Maugiron (propriétaire de 1638 à 1652)

Claude de Maugiron est également maître des camps du régiment de cavalerie de la reine Anne d'Autriche, maréchal des camps et armées du roi et gouverneur de Vienne⁴³. Par contrat du 6 juillet 1624, il épouse Henriette de Choisy dame de Croquetaigne. Frôlant la mort dans les batailles, il teste le 12 juin 1629, lègue 10000 francs à sa femme et institue comme héritière universelle sa mère, Madeleine de Lugoly puis à sa mort, ses enfants mâles ou à défaut ceux de son frère Louis. Alors qu'il dirige le régiment d'infanterie du baron de Leuville, le 6 septembre 1635, il perd l'œil gauche d'un coup de mousquet. Malade, en 1640 il rentre à Ampuis qu'il a hérité de son cousin deux ans plus tôt. Son état ne l'empêche pas d'entreprendre un agrandissement conséquent à l'est, côté cour, de 10 toises (19 mètres⁴⁴) et de 15 toises (29 m.) à l'ouest, côté parc. Cela va permettre de doubler la surface du corps de logis et d'opérer un raccord avec les anciens bâtiments des cuisines (Ill. 11).

C'est Étienne Merau, maître maçon, qui est chargé "de bâtir et construire les murailles pour le rallongement du château d'Ampuis, murs de refend, escalier et clôture de la basse cour". Cette opération nécessite la démolition des murs de refend "du château vieux", de fond en comble et de la tour qui sert à monter aux chambres. Il est précisé dans le contrat que Merau devra élever le nouveau bâtiment à la hauteur de l'ancien en respectant l'épaisseur des anciennes murailles⁴⁵.

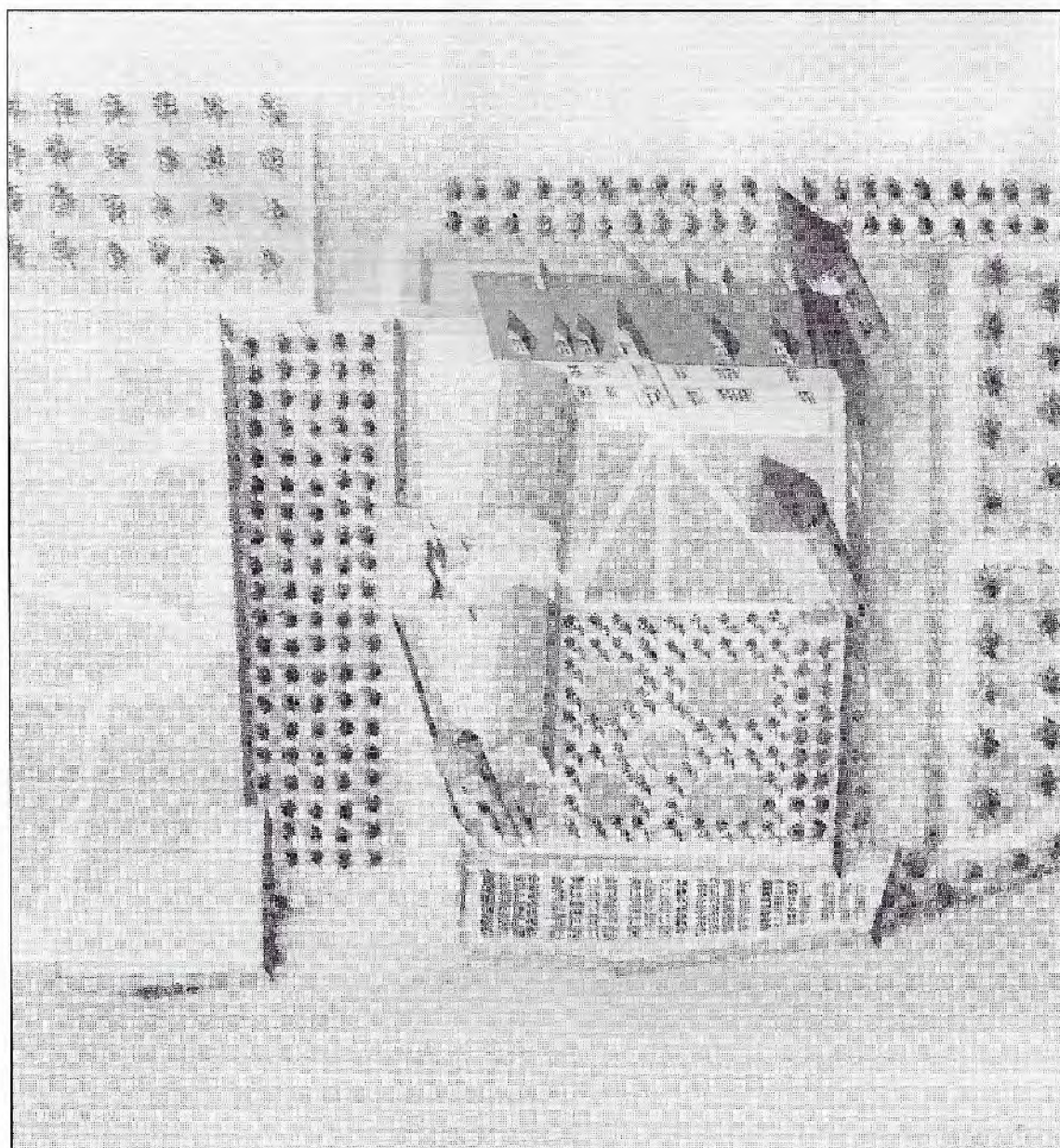
L'ancienne grande salle du rez-de-chaussée est agrandie, l'étage inférieur de la tour rouge est comblé pour conforter l'ensemble et un nouvel axe est créé en façade avec un avant-corps qui introduit l'escalier "à repos". Les deux rampes larges et donc beaucoup plus confortables que les traditionnels escaliers en vis, s'appuient sur un mur noyau dont les extrémités sont en pierre de taille et le reste en maçonnerie. L'avant-corps est percé d'une porte surmontée d'une imposte à balustre, d'une grande croisée et d'un larmier (Ill. 12). Il est précisé dans le contrat qu'il est précédé d'un perron, aujourd'hui non visible. Édifié dans le style Louis XIII avec des bossages en table cernant de grandes baies rectangulaires, il n'a pas été totalement achevé puisque les consoles et la plate-bande de l'entrée ne sont que des pierres équarries. Au-devant trois allées en patte d'oie conduisent l'une au grand portail, l'autre au parterre et la troisième à la grande tour.

Dans la partie ajoutée sont créées deux salles au rez-de-chaussée, une salle du commun, une sommellerie et sa cave. Parmi les nouveautés en matière de distribution, notons un vestibule qui dessert ces pièces, s'achève par un petit escalier de service et permet d'éviter l'inconfort des pièces en enfilade. Le raccord avec l'ancien bâtiment des cuisines se fait par l'intermédiaire d'une double arcade qui semble antérieure. Celle-ci se distingue par une

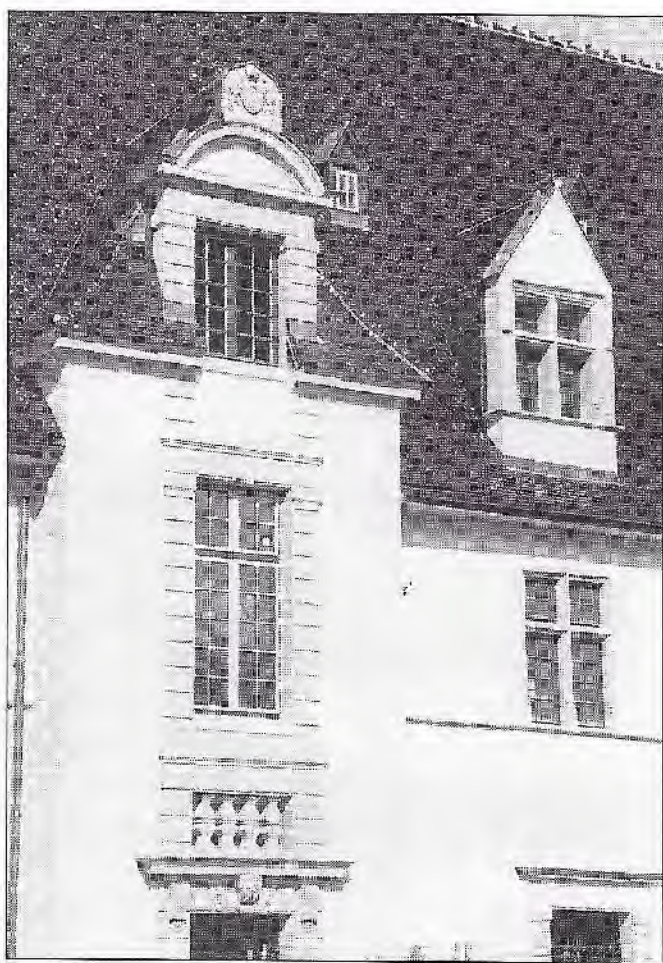
43 - Lyon, archives Départementales du Rhône, EP 150, cf chapitre III : Ampuis au XVII^e siècle, p. 13.

44 - Une toise de roi = 1,923 m.

45 - La maçonnerie employée sur le nouveau corps de bâtiment se distingue nettement de l'ancienne par la présence de pierres de petites dimensions de couleur grise, s'opposant à l'appareillage beige clair de la façade est, et à celui de dimensions plus importantes des tours et de la façade ouest.



*Ill. 11 - Restitution du château au XVII^e siècle.
Aquarelle de F. Martinuzzi - 1999*



Ill. 12 - L'avant-corps du château, côté jardin.

superbe cheminée qui rappelle les modèles visibles à la villa de Merle à Grigny (construite entre 1621-1625) et à l'ancien couvent des Carmes Déchaussés, à Lyon, chemin de Montauban (également du milieu du XVII^e siècle). Ces colonnettes de porphyre ou marbre rouge et vert peuvent être des éléments beaucoup plus anciens réutilisés.

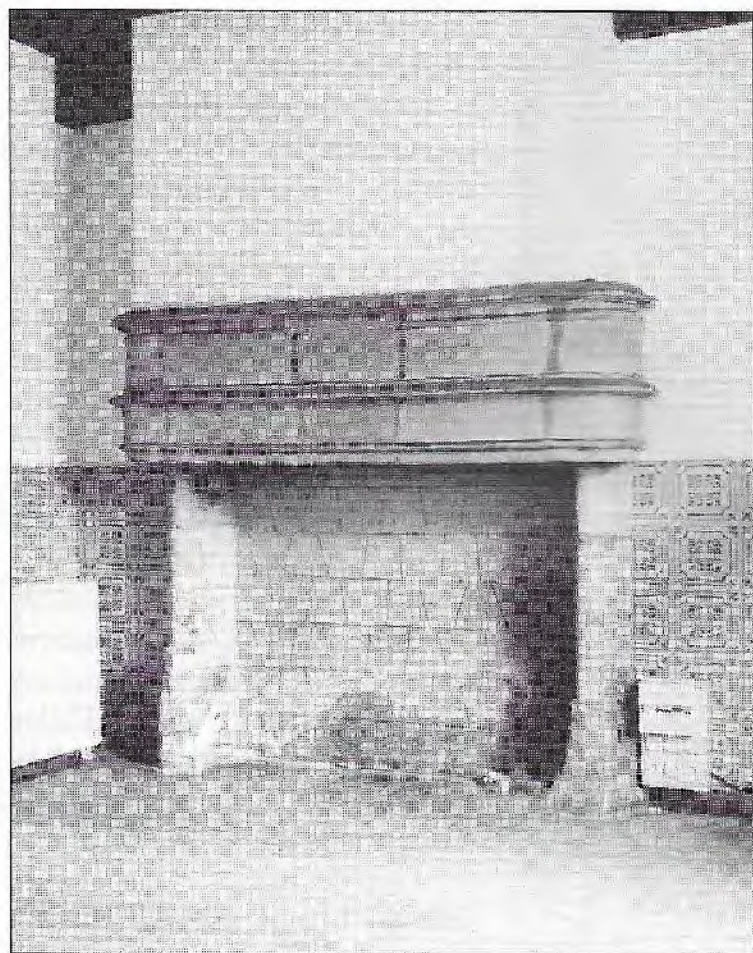
Le projet d'agrandissement était ambitieux, cependant Claude ne manque pas de faire preuve d'une certaine lésinerie. Dans les contrats, il précise que doivent être utilisés les matériaux qui sont sur les lieux comme *"les vieilles croisées et portes pour les replacer aux lieux portés par le plan"*. S'il est fréquent de réutiliser les matériaux dans la mise en œuvre, il est plus rare de récupérer des croisées d'un ancien

style qui ne s'harmonisent guère avec le nouvel avant-corps à bossages. De même, dans la partie ancienne, si une porte à encadrement à bossage est créée pour livrer accès au jardin, elle jouxte les croisées jumelées d'esprit encore gothique.

De la même façon, il est précisé dans un contrat du 1^{er} avril 1640, que le charpentier de Vienne, Geoffroy Malcour doit exécuter les planchers et combles et, qu'en ce qui concerne les poutres et solives du plancher du bâtiment neuf, il copiera la forme de ceux du vieux logis excepté qu'ils ne seront *"ni en fougère, ni moulurés sinon le rallongement du bâtiment vieux"*⁴⁶. Là encore les analyses dendrochronologiques ont parfaitement confirmé cette reprise dans la partie ancienne où deux ou trois poutres et des solives (selon les étages) ont été réalisées dans des bois abattus à l'automne ou en hiver 1639. Peu après, Léonard Martin, qualifié d'entrepreneur des ouvrages du seigneur comte de Maugiron, passe un prix-fait avec Nicolas Faure, marchand tuilier de l'Argentière, pour acquérir 15 milliers de grosses briques appelées plotets, qui ont pu lui servir à l'élaboration des conduits de cheminées.

La charpente est identique à celle réalisée par Guy de Maugiron et seuls se distinguent quelques bois de récupération, des chevrons en deux pièces

46 - Grenoble, Archives Départementales, notaire J. Faure, 3E 16218.



Ill. 13 - Une cheminée des cuisines

assemblés à mi-bois, des poinçons avec bossage de 20/20 d'aplomb (ceux de 1529 étaient de 27x27) à trame irrégulière de 4,43 à 5,08. Trois lucarnes sont ajoutées côté cour "aux lieux nécessaires". Elles seront décrites, dans une expertise de 1685, comme des croisées de grande hauteur.

Le château est désormais pourvu de deux ailes, celle de la galerie et celle de l'ancien bâtiment des cuisines. De façon à harmoniser visuellement cet ensemble, le cordon qui sépare les niveaux du premier corps de logis est reproduit à l'identique sur son extension, mais aussi sur l'aile des cuisines et sur le tinal-

lier. Désormais, ces annexes sont intégrées visuellement au corps de logis et ferment la composition côté village. A l'inverse, la galerie perd ses derniers éléments défensifs. Le pont-levis est supprimé et remplacé par trois arcades qui ménagent une percée sur le potager, tandis que des balustres simples ou doubles garantissent sa partie supérieure.

Une nouvelle muraille d'enceinte "*placée en ligne droite et à angle droit*" et s'élevant au premier étage du corps de logis longe "*la grande allée, le parc*" et ceinture l'ensemble du clos. Claude de Maugiron dispose désormais d'un bel espace clos face au château, qui lui permet d'envisager un jardin plus harmonieux et surtout axé sur son avant-corps.

L'esplanade qui s'étale jusqu'au Rhône se divise en une grande cour, une terrasse d'agrément et une terrasse servant de potager. Cette dernière, installée à l'emplacement de l'ancien chemin de halage, forme une bande étroite et est entourée de murs afin d'être garantie des inondations.

Claude commande en 1641, à Abraham Pauze, maître fondeur à l'Arsenal de Lyon, des cornets et robinets de fontaines, correspondant sans doute au large bassin circulaire à margelle de pierre, visible sur la vue du XVIII^e siècle. Il est encadré de quatre parterres plus étroits au sud (afin de préserver l'axe sur l'avant-corps), où sont disposés des orangers en caisses et des mûriers qui forment des allées comme c'est alors la mode dans les jardins lyonnais. Un



Ill. 14 - Le colombier
avec la grotte réalisée au XIX^e siècle.

second bassin en maçonnerie ni "dallé ni cadette" est cité dans la description de 1685 à côté du pigeonnier. En 1659, les travaux dans le jardin se poursuivent car on y exhume des pavés de marqueteries que Chorier juge très anciens.

Un jardinier, logé au château, est affecté à son entretien. Les baux qui lui sont passés précisent la composition du clos. Au nord et à l'ouest sont des potagers et des vergers plantés de griottiers, d'abricotiers, d'une pépinière d'arbres fruitiers à pépins et noyaux et de mûriers destinés à garnir les allées du jardin. L'allée qui divise le grand pré est plantée de trois cent douze pieds d'ormes et celle au bord des fossés l'est de tilleuls. Une grande salle de tilleuls (trois cent quarante neuf pieds), parfois nommée le chenevier, conduit au port et au grand portail. Des mûriers et peupliers entourent le colom-

bier. Le jardinier est chargé de fournir les herbages, racines et fruits nécessaires à la subsistance des habitants, tant du château que de la maison de Vienne⁴⁷. En 1687, sont entreposées dans une tour, deux têtes de marbre blanc, six statues de marbre blanc, qui peuvent servir à l'ornement des salles ou des jardins.

Les séjours à Ampuis sont alors fréquents et plusieurs "comptes de bouches", conservés dans les archives, révèlent que les Maugiron s'approvisionnent à Lyon au Port du Temple pour ce qui concerne l'épicerie. Lors d'une course sont acquises des denrées rares tels deux cent citrons, et autant d'oranges, des grenades, une livre de cannelle, de girofle, muscade, poivre, pignon, corne de cerf, gomme, sucre⁴⁸.

Claude tombe malade en se rendant à Chalons-sur-Marne dans son château de Croquetaine et y meurt le 2 septembre 1652 d'une hémorragie causée par la fatigue. Mazarin se dit attristé *"de la perte d'un ami de cette qualité là dont je connaissais le zèle pour le bien de l'État et les bonnes volontés pour moi en mon particulier. Au premier avis que j'eus de sa mort je me*

47 - Cf chapitre III - Ampuis au XVII^e siècle, p. 31, N° 56.

48 - Lyon, Archives Départementales du Rhône, EP 108.

donnais l'honneur d'écrire aussitôt à leur majesté pour les supplier très humblement de conserver à son fils le régiment de la reine et de le considérer en tout comme l'héritier de la fidélité et du zèle de son père qui a été, sans doute, un des plus passionné serviteur qu'elles aient jamais eu. Vous me consolez en m'apprenant qu'il ressort aussi de son service, par les belles espérances qu'il donne de soi, ayant commencé de bonne heure à servir le roi puisqu'il a déjà fait deux campagnes"⁴⁹. Il laisse un fils d'Henriette de Choisy du Mortier, Jean-Baptiste Gaston.

3. Jean-Baptiste Gaston de Maugiron (propriétaire de 1652 à 1669)

Gouverneur de Vienne, Jean-Baptiste Gaston épouse Madeleine-Françoise de Choiseul de Plessis, dame d'honneur de la duchesse d'Orléans le 11 février 1653. La même année, il fait refaire le colombier (Ill. 14) placé à l'extrémité des communs. Il est réalisé selon les mêmes dimensions que celui qui le précédait, en maçonnerie et pisé et une glacière sera creusée dans la partie inférieure⁵⁰. Quelques travaux de maintenance conservent le château en état, telle la réfection des murailles du clos en 1662 et des toitures⁵¹. Ainsi, en 1668, Jean Rolland reprend celles en ardoises du corps de logis et de la tour grise et celles en tuiles plates à crochets de la tour rouge et de la grande tour⁵².

Fort dépensier, Jean-Baptiste Gaston de Maugiron n'épargne son immense fortune ni dans les camps militaires, ni à la cour, tant et si bien qu'il cumule les dettes. Ruiné, sans enfants, il s'éteint à l'âge de trente cinq ans à Paris, le 23 janvier 1669 en son hôtel particulier de la place Royale. Ses meubles sont saisis et sa veuve Madeleine-Françoise de Choiseul de Plessis est chargée de soutenir un procès contre les créanciers entre 1669 et 1671. Par son décès, la substitution établie par le testament de son père est ouverte en faveur de son oncle Louis de Maugiron *"comme plus proche et plus habile à lui succéder"*. Prudent, ce dernier n'en accepte pas moins l'héritage sous bénéfice d'inventaire. C'est à cette occasion qu'est entreprise une expertise riche en renseignements sur l'apparence du château. C'est manifestement une demeure qui de longue date a été habitée par des guerriers, puisque s'amoncelle, au premier étage de la grande tour, une extraordinaire collection d'armes, tels cinquante neuf vieux mousquets, des piques, deux petits pieds d'artillerie de fonte pouvant porter une balle de boulets, quatre-vingt-onze casques ou Bourguignots de fer rouillés, dix-sept doigts de cuirasse, deux cent soixante et un plastrons de cuirasse, des hausse col de fer, *"le tout vieux et fort usé de la rouille"*⁵³.

49 - Terrebasse H. de, Histoire et généalogie de la famille de Maugiron en Viennois, Lyon, 1905, p. 197.

50 - Lyon, Archives Départementales du Rhône, 3E8904.

51 - Lyon, Archives Départementales du Rhône, 3E8908 et 3E8910 B.

52 - Cf chapitre III : Ampuis au XVII^e siècle, p. 17.

53 - Lyon, Archives Départementales du Rhône, BP 2827.

4. Louis de Maugiron (propriétaire de 1672 à 1672) et Madeleine de Choiseul (propriétaire de 1672 à 1693)

Destiné à entrer dans les ordres, ce dernier a une telle passion des armes qu'à quinze ans et sans l'assentiment de sa famille, il s'engage sur les champs de bataille. Il épouse le 17 février 1645, Louise de Pierregourde. Devenu héritier des biens de son neveu en Dauphiné par jugement du 8 février 1672, il n'en profite guère puisqu'il décède la même année le 16 août. Madeleine de Choiseul, veuve de Jean-Baptiste Gaston, soutenue par les créanciers de son époux, entreprend dès lors un long procès aux héritiers substitués et continue à régir le domaine jusqu'en 1693.

Au cours de cette période, l'ensemble des bâtiments commence à souffrir d'un véritable défaut d'entretien. La dame de Choiseul fait procéder pourtant à des réparations, notamment au tinailler *"dont le couvert est pourri"*, à la grande tour du château *"dont les murailles au nord sont ouvertes de haut en bas ce qui ne manque pas d'ouvrir également le couvert"*, à l'écurie *"dont la muraille est tombée"* et la grande muraille au long du Rhône *"en partie ruinée à cause des inondations"*⁵⁴. En 1687, les couverts de la "tour rouge" et de la "grande tour" faits à la française sont couverts de tuiles plates à crochets⁵⁵. Madeleine de Choiseul meurt à Paris, âgée de soixante-dix ans le 14 octobre 1698 et est enterrée au couvent des Petits Augustins près du Pont Neuf.

V - Le château d'Ampuis au XVIII^e siècle

1. François de Maugiron (propriétaire de 1693 à 1719)

François de Maugiron est bailli de Vienne et grand maître des eaux et forêts du Dauphiné en 1684. Ses services militaires sont de courte durée car, après le mort de son père, il est pourvu de la charge de bailli du Viennois par lettre de provision du 7 février 167. Il épouse Angélique-Catherine-Thérèse de Sassénage le 27 août 1679 et ont dix enfants. C'est lui qui poursuit contre Madeleine de Choiseul le procès en revendication qu'il finit par remporter le 3 septembre 1693.

Il procède alors à la consolidation de la terrasse du Rhône et à d'importants travaux de décoration. En effet, en cette fin du XVII^e siècle, les vastes pièces sont passées de mode et la cour de Louis XIV leur préfère des espaces plus petits, faciles à chauffer et surtout plus confortables.

L'espace du château est ainsi distribué :

Au rez-de-chaussée, l'écurie qui jouxte la cuisine est convertie en orangerie⁵⁶.

54 - Lyon, Archives Départementales du Rhône, 2B 14.

55 - Cf chapitre III - Ampuis au XVII^e siècle, p. 31, N° 54.

56 - Les descriptions des pièces et du mobilier sont issues des inventaires conservés aux Archives Départementales du Rhône de 1705 : EP 150 et 1753 ; BP2819 et EP 188.

Puis viennent les pièces de service telles la cuisine et la sommellerie et la salle du commun garnie de deux grandes tables de chêne, de bancs et de garde-robes.

Après l'escalier se trouve l'ancienne grande salle du château qui sera divisée en deux parties entre 1705 et 1753 : la "grande salle basse" et une "antichambre". Les murs des deux pièces ont un même décor de tapisserie de cuir de Cordoue couleur argent et bleu. Ces cuirs sont divisés en pièces quadrangulaires cousues les unes aux autres, le plus souvent ornées de fleurs d'oiseaux polychromes et en relief. Ici, en complément, un ensemble de peintures de soubassement avec un trompe-l'œil en grisaille imitant des panneaux de boiseries, un second registre avec les panneaux de cuir et un troisième avec une frise à décor de rinceaux, de feuilles d'acanthes et de mascarons dans les tons de bleu et blanc (Ill. 15). L'ensemble est réalisé dans l'esprit des peintres Jean Bérain et Claude Audran qui diffusent à la cour de Louis XIV, un nouveau répertoire de formes marqué par plus de souplesse et de fantaisie. Les motifs sont organisés en frises verticales ou horizontales ornées de guirlandes, fleurons, coquilles, palmettes, animaux fantastiques dans des tonalités de bleu, rose ou gris comme au château de Bagnols en Beaujolais.



Ill. 15 - Décors mural et du plafond.

L'accès à la grand cour se fait désormais par deux portes vitrées, l'une était déjà en place depuis 1640, l'autre est créée à l'identique en remplacement des anciennes croisées.

Deux d'entre elles sont alors obstruées et recouvertes d'enduit après que leurs moulures eurent été bûchées. Ainsi la façade revêt une allure classique avec une partition plus régulière et surtout un aplomb entre le rez-de-chaussée et l'étage.

Le mobilier se compose de tables en noyer, couvertes de tapis verts attachés à des clous dorés, de tapisseries ou de tapis de Turquie, d'un canapé, de fauteuils, de chaises à la Dauphine en peau ou en damas noir, de deux grands guéridons et d'un trictrac d'ébène et d'ivoire. Sur la cheminée trônent le portrait du chevalier Bayard, une garniture de quinze pièces de faïence, tandis que deux gros chenets de laiton renvoient la lumière des flammes dans cette vaste pièce.

La salle suivante est divisée en deux parties dès 1705, une "antichambre" à décor de cuir de Cordoue et de peintures murales et une "grande chambre basse" à boiseries. Cette dernière est agrémentée de cinq portraits dorés à cadre ovale, d'un tableau représentant un paysage, d'un autre avec saint François de Sales, de quelques estampes et d'un bénitier de cristal. Deux guéridons, un lit et une table en racine contenant un échiquier en buis servent à son utilisation. La tour grise est ornée de boiseries, meublée de fauteuils, de canapés en soie ou en velours aurore, d'un petit bureau et décorée de sept tableaux de paysage, d'un portrait, d'estampes représentant le triomphe d'Alexandre, Molière, Arlequin et Pomone et de dix-sept petits tableaux sur du vélin. Sur une cassette de racine se trouvent les armoiries des Maugiron et des Sassenage. Onze pièces de faïence et une boule de marbre garnissent la cheminée.

Au premier étage, au-dessus de la salle du commun est une salle dont les murs sont recouverts de neuf pièces de tapisserie d'Aubusson. Elle est ornée de seize chaises de tapisserie couleur feu et blanc, deux tables de noyer recouvertes de tapis verts, maintenus par des clous dorés, seize tableaux, neuf pièces de faïence sur la cheminée et deux petits bustes de plâtre bronzé. La "chambre ornée en plâtre", au sud de cette pièce, possède un lit à l'impériale recouvert de damas vert, douze chaises couvertes de toile verte, une table de noyer incrusté d'ardoise, une petite table servant d'écritoire, six portraits ovales, un grand miroir, un crucifix et un bénitier de cristal.

Dans la petite tour rouge sont les archives. Puis vient la grande salle parée de huit pièces de tapisserie de haute lice à grands personnages. Deux sofas en noyer garnis de velours rouge, dix fauteuils recouverts de tapisserie à l'aiguille, un paravent, une table en noyer et deux piédestaux en bois où reposent deux têtes de marbre forment l'ameublement. Suit une chambre recouverte de boiseries (aujourd'hui disparues) avec un lit à l'impériale, huit fauteuils, un sofa garni de damas jaune et une commode. La cheminée est surmontée d'un trumeau orné de deux glaces. La tour grise sert de bibliothèque et comprend, selon Salomon, une curieuse disposition de casiers et de rayonnages dominée au haut du fronton par l'écu des Maugiron.

De là, il est alors possible d'accéder à la galerie où, à son extrémité, la dame de Sassenage fait aménager une chapelle. Elle est bénie par le curé de Condrieu le 1^{er} juin 1693 *"étant bien informé qu'elle l'a mise en état et fourni tous les ornements"*⁵⁷. Peut-être commande-t-elle alors le splendide retable (Ill. H.T. p. 45) en bois sculpté d'anges et de consoles encore présent au

57 - Lyon, Archives Départementales du Rhône, EP 150.

château servant de cadre à un tableau montrant la Sainte Famille dans l'atelier de Joseph ? La grande tour est, quant à elle, divisée, à chaque étage, par une chambre et un cabinet.

François décède à Vienne où il a établi sa demeure, le 7 mars 1719, âgé de soixante-dix ans.

2. Denis-Louis-Timoléon de Maugiron (propriétaire de 1719 à 1728)

Denis-Louis-Timoléon de Maugiron hérite de son père en 1719. Baptisé en 1681, il ne suit pas la carrière militaire et est pourvu de la charge de bailli du Viennois suivant les lettres de provision du 19 juillet 1719. Le 18 août 1719, il comparaît sans gant, sans manteau et désarmé et ayant mis ses genoux à terre et ses mains jointes, il rend au roi *"ladite foi et hommage pour raison de la terre et seigneurie d'Ampuis et prête serment sur les saints Évangiles d'observer les anciens et nouveaux chapitres de féodalité"*⁵⁸. Le 4 août 1720, il fait réparer la galerie du château qui présente des signes de faiblesse. Les piliers et les arcs sont repris, les murs enduits et de nouvelles cadettes sont posées au-dessus⁵⁹. Il épouse, en 1720, Catherine Charlotte de Chalus Saint-Priest et meurt très jeune, huit ans plus tard.

3. Guy-Joseph de Maugiron et Timoléon-Guy-François de Maugiron (propriétaires de 1728 à 1755)

L'abbé Guy-Joseph-François de Maugiron est nommé tuteur du jeune Timoléon-Guy-François de Maugiron qui a été baptisé dans l'église d'Ampuis en 1722. Étant donné les avantages faits par testament à la dame Chalus de Saint-Priest et à l'abbé, ils obtiennent leur vie durant, pour elle l'usufruit du château du Mollard, et pour lui celui du château d'Ampuis⁶⁰.

E. Salomon attribue à tort à Timoléon la conception des nouveaux jardins *"dessinés par Le Notre"*⁶¹, en fait la paternité en revient à son oncle Guy-Joseph. Cet agent général du clergé de France, chanoine comte de l'Église de Lyon, demeure à Paris. Ayant entrepris, en 1729, de faire un jardin en parterre de broderie considéré alors comme *"considérable"*, *"il fait la dépense de prendre un des jardiniers du roi et de rechercher les fleurs les plus curieuses et les plus chères et les semences de plantes les plus rares"*⁶². Le jardinier, Claude Morin, par précaution les sème dans l'endroit le plus sûr qu'il puisse trouver dans l'enclos, soit dans la terrasse au bord du Rhône nommée alors *"jardin des fleurs"*, de façon à ce qu'elles puissent se multiplier avant de garnir les bordures de grand jardin.

Or, renoncules et tulipes vont faire des jaloux et *"charmer la curiosité"* de plus d'un jardinier. Si bien que le 31 mai 1730, le jardinier Jean Flacher de

58 - Paris, Archives Nationales, P 4971.

59 - Lyon, Archives Départementales du Rhône, EP 150.

60 - Lyon, Archives Départementales du Rhône, T 1123 38.

61 - André Le Notre (1613-1700).

62 - Lyon, Archives Départementales du Rhône, 2B 30.

Givray en Dauphiné, profitant de l'absence de Morin au Château et sous prétexte de prendre des plants de choux-fleurs, arrache trente quatre des plus belles renoncules alors en fleur, six des oignons de tulipes les plus rares, six plantes de tournesol, six plantes des plus belles basalmes et douze plantes de piquemont. Une plainte est immédiatement formulée par le seigneur de façon à ce que les plants lui soient rendus, ce qui sera fait après un arrangement à l'amiable.

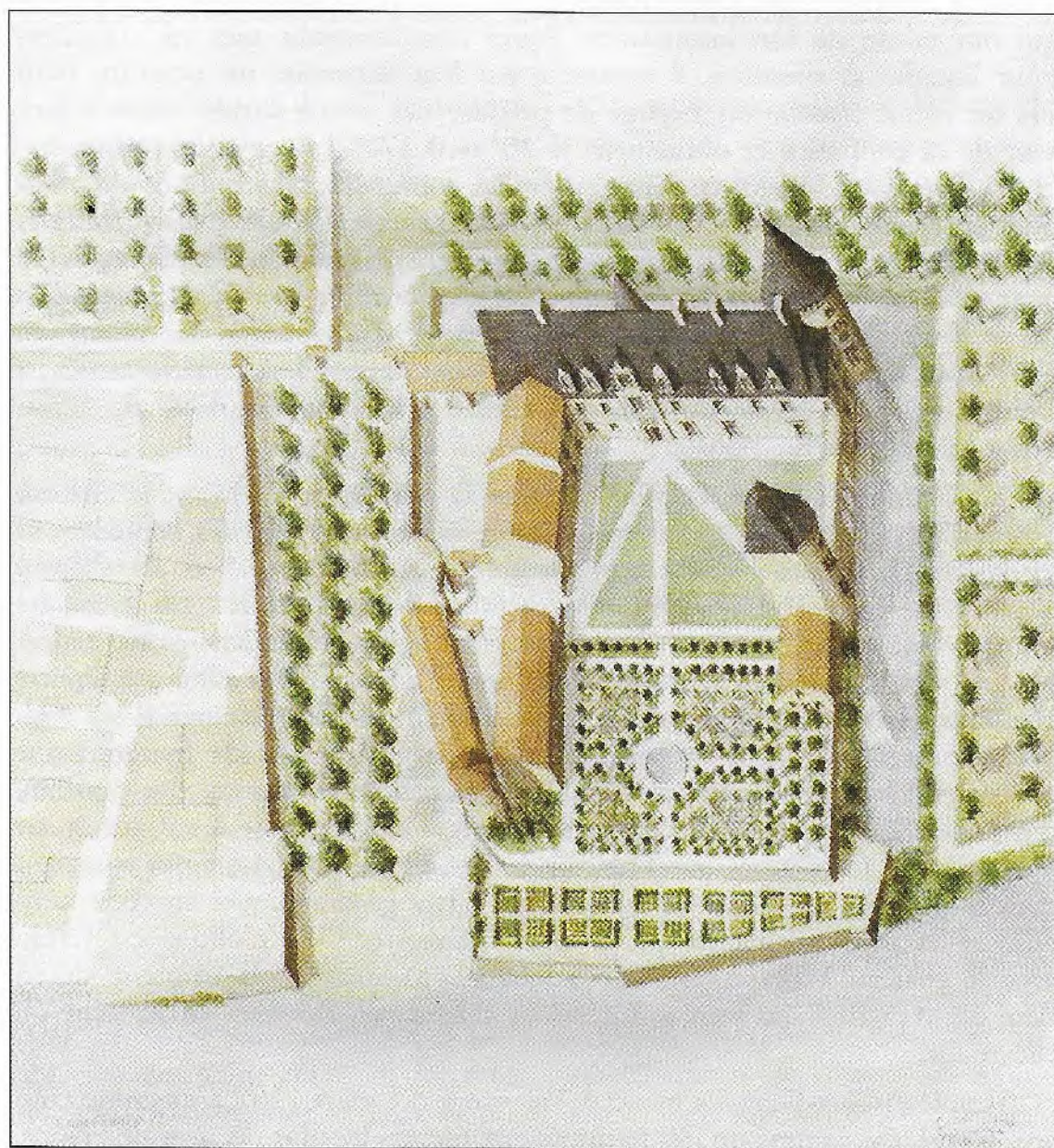
En fait, nombre de documents témoignent de l'amour de l'abbé pour les plantes rares. Dans ses parterres, outre les fleurs qu'il fait cultiver avec précaution sont également disposés une centaine d'orangers, dont des orangers chinois, en caisses ou en pots, des lauriers roses et des grenadiers. Ces plantes fragiles sont remisées pour l'hiver soit dans l'orangerie ou "grande serre", créée à côté de la cuisine, soit dans celle aménagée dans une partie de l'ancien tinallier nommé alors grande halle qui fait face à une nouvelle écurie. Les tilleuls qui garnissaient l'avant-cour sont remplacés par des marronniers d'Inde plus exotiques qui se retrouvent également en bordure du grand pré. Le jardin potager est quant à lui garni d'arbres nains à fruits et à pépins "*choisis*".

Élevé au collège d'Harcourt à Paris, l'imoléon-Guy-François de Maugiron est à l'âge de seize (1738) simple mousquetaire. Puis, il est nommé maître des camps d'un régiment de cavalerie à la tête duquel il combat en Bavière, en Bohême (1742), en Alsace (1743), à Weissembourg (1744), au siège d'Ath et d'Anvers (1746). Tant et si bien qu'il est promu brigadier des armées du roi l'année suivante. Il fait une brillante carrière militaire et un mariage tout aussi prestigieux en épousant Marie-Françoise-Camille de Sassenage. Son contrat de mariage du 8 octobre 1740 n'en est pas moins signé par Louis XV, la reine, le Dauphin, la Dauphine et les autres princes, seigneurs et dames de la cour.

Le château d'Ampuis ne fait guère partie de ses préoccupations premières, cependant il ne manque pas de faire œuvre utile en faisant réparer le port public d'Ampuis. Il le rend plus accessible en achetant des terrains aux abords de son grand pré et en faisant établir à ses frais un chemin plus court vers le village. En fait cet acte civique vise surtout à libérer son clos d'une contrainte. N'avait-il pas accepté que les habitants utilisent le port du château (aménagé au temps de Laurent en 1557), tant que celui du village était incommode ? Il avait mis pour seule condition que rien ne soit entreposé dans le port ou dans l'avant-cour. Cependant le commerce demandant de fréquents embarquements et entrepôts, cette situation devenait gênante.

C'est à cette occasion que sont dressés le plan et la vue à vol d'oiseau de 1748⁶³. Le plan est un document précieux car, après confrontation aux relevés actuels de géomètre, il est rigoureusement exact. La vue à vol d'oiseau, plus séduisante, donne une idée de l'implantation, la forme des bâtiments et la pente des toitures. En revanche, si on la compare aux expertises et inven-

63 - Lyon, Archives Départementales du Rhône, C 757 et 10G 2270.



*Ill. 17 - Restitution du château au XVIII^e siècle,
Aquarelle de F. Martinuzzi - 1999*

taires trouvés dans les archives, il est avéré que l'auteur a apporté nombre d'interprétations dans la régularisation des édifices ou au niveau de la forme des ouvertures (Ill. 17).

Les fatigues de la guerre et les accidents obligent Timoléon-Guy-François à venir se reposer à Lyon probablement jusqu'en 1750. Les plaisirs de la cour, la vic, les équipages de guerre et la mauvaise gestion compromettent rapidement sa fortune. Dans cette ville, il tombe entre les mains de gens d'affaires qui ont raison de son insouciance. Après s'être entendu avec ses créanciers pour liquider sa situation, il contracte par leur entremise un emprunt fictif sur ses biens, mais ayant négligé de prendre des contre-lettres, ceux-ci abusent de sa confiance et obtiennent le 15 avril 1755, d'une commission établie à Lyon, un jugement déclarant nulles toutes les substitutions du marquis de Maugiron. L'abbé ne peut lui être d'aucun secours car il décède la même année. Occupé aux guerres d'Allemagne, Timoléon-Guy-François ne peut se défendre et le 13 septembre 1755, la terre et le château sont adjugés à Harenc de la Condamine aux prix de 290 000 livres. Sa femme est alors *"en cour auprès de la Dauphine"* et leurs deux filles, dont la santé est altérée, sont à la garde de leur grand-mère Catherine Charlotte de Saint-Priest au château du Bousquet.

Tandis que ses biens sont liquidés par le Parlement de Lyon, le château d'Ampuis est saisi et mis sous scellé car il est constaté que des déprédations se commettent journellement aux orangers et surtout aux allées du château qui ont été coupées à l'exception d'une allée de marronniers. En 1754, les toitures sont considérées en très mauvais état. Timoléon de Maugiron, dépossédé de son bien n'obtient l'autorisation que d'emporter ses affaires militaires et ustensiles de guerre qui consistent en une cuirasse et ses paniers, six couvertures de mulet en drap jaune, trois colliers d'attelage de fourgon, une malle de vaisselle, des chaises d'armée couvertes de moquette, des cantines, des malles, des lits de cuir pliants et deux canons de fonte à ses armes sur leur affût de fer donnés par François 1^{er} à Guy de Maugiron qui trônaient dans le parterre. S'y ajoutent quantité de cartes géographiques en code militaire et les livres allemands qui lui sont nécessaires⁶⁴. Le mobilier est vendu avec le château à l'exception des meubles appartenant à la comtesse douairière de Maugiron qui sont transférés au château du Bouquet en Ardèche où elle réside.

Timoléon-Guy-François meurt à Valence le 14 mars 1767 à quarante cinq ans. Considéré comme un des hommes aux mœurs les plus décriés de France, suite à d'excessives débauches, il n'en est pas moins en relation avec un grand nombre de savants dont Voltaire. Homme de lettres et d'esprit, il s'illustre dans l'art de tourner des vers et est agrégé à la Société Royale des Arts en donnant un discours le 22 juillet 1750, intitulé *"mémoire sur la formation des pierres, des lacs et celle presque instantanée d'un vallon en Dauphiné et comprenant certaines considérations sur les crétins du Valais"* conservé à la bibliothèque de l'Académie de Lyon. Ses deux filles dépossédées n'en continueront

64 - Lyon, Archives Départementales du Rhône, BP 2827.

pas moins à soutenir des procès, tant et si bien que le jugement de la Commission de Lyon sera cassé par le Conseil du roi, l'affaire fut renvoyée au Parlement de Grenoble. Elles n'obtiendront gain de cause qu'en 1780 sans pour autant entrer en possession du château qui depuis le Moyen-Age avait été transmis en héritage sans avoir jamais changé de main⁶⁵.

4. Louis-Hector-Marie Harenc de la Condamine (propriétaire de 1755 à 1794)

Par adjudication du 13 septembre 1755, Louis-Hector-Marie Harenc de la Condamine, ancien page à la petite écurie du roi, devient propriétaire du château d'Ampuis. Le 23 mai 1756, il fait son entrée dans l'église où il est reconnu pour seigneur de la paroisse. *"Tous les habitants de la paroisse d'Ampuis s'étant assemblés, unis sous les armes dans l'avant-cour du château, en conséquence de la permission qu'il en avait obtenu de M. le marquis de Rochebaron, commandé par différents officiers avec drapeaux, tambours et fifres, conduisirent le dit seigneur de la Condamine, à l'église de la paroisse où le curé, assisté de son vicaire à la porte de l'église, au son des cloches, lui a présenté l'eau bénite; lequel fut ensuite conduit sur le banc destiné au seigneur. Après les cérémonies accoutumées pendant la messe, il fut reconduit au château avec les mêmes cérémonies. Puis il congédia les habitants après leur avoir donné des marques de bienfaisance et de sa générosité"*⁶⁶. Un an plus tard il épouse Antoinette de Colabeau dont il aura trois fils. En 1758, il insiste pour rétablir son droit de bac que lui contestent les fermiers généraux de Sainte-Colombe et Condrieu. Il explique que ce qui fait la richesse de la terre d'Ampuis, ce sont les vins de Côte-Rôtie qui se vendent fort cher. Il s'y cueille également beaucoup de fruits (cerises, abricots, melons) et légumes, qui s'écoulent vers Vienne et plus encore vers Lyon grâce aux bateaux tirés par des chevaux⁶⁷. Soucieux de rentabiliser sa terre, il fait planter quantité de mûriers en place des marronniers, saules et peupliers et développe la culture des vers à soie⁶⁸.

Le château est correctement entretenu sans dépenses excessives. En 1760, charpente et toitures sont reprises, non plus en ardoises pour les hauts combles, mais en tuiles à crochets. Des cheminées en marbre remplacent celles du XVI^e et XVII^e siècles. Plusieurs baies rectangulaires, certaines avec des balcons ou des garde-corps en fer forgé, caractéristiques de la seconde moitié du XVIII^e siècle, sont percées au nord, à la grande tour et du côté des fossés. Ceux-ci sont réduits par une terrasse directement accessible de la salle basse. C'est également à cette époque que la bâtiment des cuisines est surélevé afin de créer des chambres plus confortables. La toiture dépasse désormais du grand comble, ce qui entraîne la démolition d'une des lucarnes du XVII^e siècle. La galerie et la grande tour, ne pouvant être sauvées, sont entiè-

65 - Trancy G., *Histoire d'Ampuis*, Vienne, chapitre - Ampuis au XVII^e siècle, 1924, p. 33.

66 - Lyon, Archives Départementales du Rhône, BP 2827.

67 - Lyon, Bibliothèque Municipale, Fonds général, manuscrit N° 2310.

68 - Vienne, Archives Hospitalières, III44.

rement rasées peu avant la Révolution⁶⁹. Le fossé est comblé et un mur de soutènement sépare l'esplanade du potager.

Député de la noblesse en 1789 et suspecté *"d'avoir toujours manifesté des sentiments inciviques"*⁷⁰ Louis-Hector-Marie de Harenc de la Condamine doit s'enfuir d'Ampuis à plusieurs reprises afin de se cacher chez des fermiers, cependant c'est dans son château, sur lequel les scellés ont été partiellement apposés qu'il achève sa vie en 1794.

VI - La château d'Ampuis au XIX^e et XX^e siècles

1. Pierre-Marie-Anne Harenc de la Condamine (propriétaire de 1794 à 1839)

Pierre-Marie-Anne Harenc de la Condamine succède à son père en 1794. Page du comte d'Artois, capitaine, il fait ses preuves de noblesse au cabinet des Ordres du Roi afin de recevoir les honneurs de la cour en 1786. Il épouse en 1788 Guillemette-Antoinette Charrier de la Roche. Lors de la Révolution, il s'évertue à multiplier les preuves de civisme. En effet, lorsque les officiers municipaux lui demandent s'il n'a pas enfoui de l'or, il répond que lors de la rébellion des Lyonnais l'année précédente, il a caché son argenterie, mais que depuis il l'a déterrée afin d'en faire un don patriotique. Il précise que c'est une offre que son père voulait faire à la République et qu'il y joint ses vœux pour la prospérité nationale. Selon G. Trancy, en l'an II, dans un rapport du comité Révolutionnaire élaboré à la suite d'une visite au château, il est dit : *"il y du côté nord une mauvaise tournelle garnie de fer blanc, démolie à moitié et découverte et même il (Pierre-Marie-Anne Harenc de la Condamine) nous a dit qu'il s'était présenté à la municipalité pour faire mettre les restes de ladite tournelle par terre. On lui a répondu qu'il ne fallait rien branler que le séquestre ne fut levé"*⁷¹. C'est donc peu après la Révolution que les tours du château, il est vrai très endommagées, sont décapitées.

Le plan cadastral, levé en 1809, nous décrit la propriété avec précision. La galerie et la grande tour n'existent plus, les fossés ont été comblés à l'est tandis que ceux au nord, dénommés terre et jardin ne sont déjà plus en eau.

2. Claude-Marie-Scolastique Harenc de la Condamine (propriétaire de 1839 à 1866), Jeanne-Marie-Françoise-Caroline de Harenc de la Condamine (propriétaire de 1866 à 1869), Léonor de Cibeins (propriétaire de 1869 à 1895)

Claude-Marie-Scolastique Harenc de la Condamine hérite de son père en 1839. Il habite Paris, mais vient régulièrement à Ampuis et administre avec

69 - La galerie et la grande tour sont encore réparées en 1761, cependant elles ne sont plus décrites lors de la pose des scellés en 1794 et ne sont plus mentionnées sur le cadastre de 1809 (ADR 3P0007).

70 - Lyon, Archives Départementales, 1Q736.

71 - Trancy G., *Histoire d'Ampuis*, Vienne, 1924, p. 67.



*Ill. 18 - Restitution du château au XIX^e siècle.
Aquarelle de F. Martinuzzi - 1999*

un grand soin sa propriété, ainsi que nous l'indiquent de nombreuses lettres adressées à A. Colombet, maître tonnelier à Ampuis. Il s'enquiert de ses récoltes, de la qualité, quantité et prix du vin. Plus qu'une demeure noble, le château devient dès lors une véritable exploitation viticole et la petite cour regroupe le cuvage, l'écurie et une magnanerie.

A l'intérieur du château les anciens décors sont progressivement remplacés par des boiseries ou des papiers peints. Seul aménagement d'envergure : le colombier est transformé en chapelle. L'entrée se fait par une rampe en bois accolée à l'ancien tinallier et rejoint une courte nef qui jouxte une petite sacristie. Une petite grotte en pierre de tuf est aménagée au bas de la nef avec un système de fontaine qui devait ruisseler jusqu'à un petit bassin encore visible (Ill. 14). La partie inférieure du colombier, qui servait jusqu'alors de glacière, sert de crypte à plusieurs cercueils en plomb. A l'intérieur de la chapelle un décor de stuc et de faux marbre accompagne un autel de marbre et surtout un remarquable tableau représentant un saint Sébastien (Ill. 19). Une chapelle plus modeste est également aménagée au premier étage de l'ancienne tour rouge, là où étaient les archives.

Il décède sans enfant le 29 juin 1866 et l'ensemble des biens revient à sa sœur Jeanne-Marie-Françoise-Caroline de Harenc de la Condamine, dame au chapitre royal de Sainte-Anne de Munich. Elle nomme pour légataire son cousin Léonor de Cibeins qui habite dans la demeure de ses ancêtres dans l'Ain et décède le 17 juin 1869. Ce dernier conserve Ampuis vingt-six ans et le vend meublé, le 28 mars 1895 à André-Marie Fustier, négociant à Saint-Étienne.

L'ensemble des bâtiments est convenablement entretenu. En 1881, l'architecte Firmin vient estimer les réparations à faire et à cette occasion la cheminée de la salle à manger est remplacée par une nouvelle en marbre. Des lucarnes de petites dimensions en bois sont ajoutées afin d'éclairer les petites pièces ménagées dans les combles. Trois ans plus tard, c'est le fronton de l'avant-corps qui est refait ainsi que douze lucarnes qui sont regarnies de ciment. La charpente du corps de logis, au nord, est entièrement reprise avec des chevrons sciés mécaniquement.

Cependant c'est à cette période que commence véritablement la morcellement du clos. Le grand pré, qui s'étend jusqu'au groupe formant l'église, le cimetière et la place publique, est recoupé par de nouvelles voies telles l'avenue du château et la rue du grand pré qui remplace l'ancienne avenue privée des marronniers. A cette occasion un nouveau portail est établi au droit de l'ancienne basse cour. Désormais l'espace s'est considérablement resserré autour du château. La nouvelle ligne de chemin de fer inaugurée en 1879 recoupe également le grand pré et à son extrémité sont établis la mairie et le groupe scolaire (1896).

3. André-Anne-Marie Fustier et ses filles (propriétaire de 1895 à 1941)

Quantité de photographies anciennes nous révèlent en cette fin de siècle l'aspect de la propriété. Le jardin en terrasse est converti en une esplanade



Ill. 19 - Tableau de la chapelle : Saint Sébastien

continue grâce à la surélévation du terrain et de la muraille au bord du Rhône. L'ancien bassin du XVII^e siècle, encore cité en 1858, est enterré. L'axe du jardin, qui depuis 1640 était cadré sur l'avant-corps du corps de logis, est reporté sur la droite, face à l'une des portes-fenêtres de la salle basse, de façon à obtenir un rectangle divisé longitudinalement en deux parterres égaux. Afin de masquer l'irrégularité de l'ancien tinallier et bâtiment des cuisines une haie de charmille est plantée. C'est dans l'esprit d'un jardin méditerranéen que les parterres en pelouse sont animés d'ifs, de palmiers, yuccas, poteries et fragments de pierres sculptées des plus romantiques. La façade du château, régulièrement crépie, rustiquée et éparvérée est couverte de treilles, lierre et rosiers. Ses volets clairs masquent les bossages des encadrements des portes-fenêtres et des baies de l'étage.

Les filles Fustier se séparent du château pendant la guerre par contrat du 24 janvier 1941. Le nouveau propriétaire est Jean-Antoine Vial, industriel, marié à Marie Girard et père de deux filles. Dans les années cinquante, il remodèle à son tour le parc. Un temple d'amour domine le Rhône, une terrasse circulaire en carreaux cassés d'un goût incertain est ajoutée en surplomb et une série de bassins en cascade "style piscine", bordée de pierres lithographiques reconverties, est creusée. Lors de ces travaux, des débris anciens et un sarcophage mérovingien, rappelant le cimetière de l'église Saint-Baudille sont mis au jour. Dans l'ancien potager situé au nord, un parc à l'anglaise et un tennis sont créés. Pour satisfaire à la mode des pierres apparentes, le château est entièrement débarrassé de ses enduits, lui donnant dès lors l'apparence d'un écorché (Ill. 1). Son appareillage irrégulier, ses baies de toutes époques juxtaposées (certaines croisées ayant été remises en évidences) étaient propres à enthousiasmer les archéologues, mais ne traduisaient en rien l'ancien prestige de cette demeure Renaissance régularisée à l'époque classique. En revanche, à l'intérieur, selon E. Salomon, le château possédait encore son mobilier et ses décors.

En fait, c'est au cours de ces vingt dernières années que le château a plus encore souffert. Loué pour des mariages, il a été adapté à une utilisation publique sans le moindre soin. Des carrelages de mauvaise qualité, des tentures de jute l'ont banalisé, tandis qu'un escalier en métal était placé dans une pièce du rez-de-chaussée, interrompant sans scrupule un superbe plafond. Le second étage et les greniers sont cloisonnés afin de ménager de multiples petites chambres. Quant au mobilier, il a totalement disparu à l'exception de deux tableaux.

Acheté par Marcel Guigal en janvier 1995, le château est sauvé de la ruine puisque dès 1996 sa restauration est entreprise sous la direction de J.-G. Mortamet et se poursuit actuellement.



III. 20 - Le château en restauration.

Le château d'Ampuis : principe de restauration

La remarquable étude historique établie par Madame Mathian a apporté une très bonne connaissance du château, mais l'analyse existant avant toute intervention, a fait prendre conscience de la nécessité d'une importante restauration pour assurer sa conservation et sa mise en valeur.

Si les maçonneries ne présentaient pas de défauts importants, il n'en était pas de même des charpentes, des couvertures, des planchers, des aménagements intérieurs et des installations techniques.

L'édifice étant inscrit à l'Inventaire Supplémentaire des Monuments historiques, le projet de restauration a été établi dans l'esprit de la Charte de Venise, en particulier de l'article 11 relatif aux apports des différentes époques. Ainsi la structure originelle a été conservée dans toute la mesure du possible. Ainsi, les maçonneries ont été conservées et les ouvertures existantes ont été remises en état, qu'elles soient de la Renaissance ou du XVIII^e siècle, mais les planchers ont été consolidés par des dalles béton armé pour supporter la charge imposée aux édifices recevant du public, mais en maintenant les plafonds à la française à solives droites ou disposées en fougère.

D'importantes reprises de pierre ont été faites en façade : rétablissement des meneaux, reconstitution des jambages, réfection des lucarnes. En façade du corps central, les pierres qui n'étaient qu'épannelées, ont été remplacées par des éléments sculptés en cohérence avec l'esprit de la façade.

La charpente est du type à "chevrons portants" datée du XVI^e siècle d'après les résultats des tests de dendrochronologie. Modifiée au cours des siècles, elle a pu être rétablie dans ses dispositions primitives après remplacement des bois défectueux.

A partir des documents anciens et des tuiles retrouvées sur place, un présentoir des tuiles plates vernissées a été effectué pour arrêter le choix des nuances à mettre en œuvre. Les abergements des lucarnes et des autres accidents de toiture ont été réalisés en plomb ou en cuivre. Des épis de toiture ont été réalisés à partir d'interprétation de photographies anciennes.